

SCIENCES
ET
VOYAGES

LA
VIE DES HOMMES

JUIN 1964

N° 222

Dans ce numéro :

DU DIAMANT EN GUYANE !

Ci-dessous : Noble et magnifique éléphant tatoué de l'Assam



1,70 F

Maroc

Ed. ord. : 196 F.M.

Ed. luxe : 230 F.M.

MANIOC.oro
ORkide

A TOUS CEUX QUE PREOCCUPENT LES études de leurs enfants OU LEURS ETUDES PERSONNELLES

nous rappelons que l'enseignement par correspondance de l'ECOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde permet de faire chez soi, à tout âge, brillamment, à peu de frais, des études primaires, secondaires ou techniques rigoureusement conformes aux programmes officiels. Des milliers de brillants succès obtenus chaque année au Baccalauréat, Brevets, C.A.P., etc., prouvent l'excellence de cet enseignement, qui comporte toutes les classes sans exception. L'enseignement étant individuel, vous avez intérêt à commencer vos études dès maintenant.

DEMANDEZ L'ENVOI GRATUIT DE LA BROCHURE QUI VOUS INTERESSE :

- C. E. 5.700. Les premières classes : 1^{er} degré, 1^{er} cycle.
 T. C. 5.705. Toutes les classes, tous les examens, 1^{er} degré, 2^e cycle : Cl. de fin d'études, C.E.G., C.E.P., Brevets, C.A.P. ; 2^e degré : Baccalauréat, B.E.P.C., E.N., Bourses ; Cl. des Lycées techniques, B.E.I., B.E.C., Bacc. technique.
 E. D. 5.702. Les Etudes de Droit : Capacité, Licences ; Carrières juridiques (Magistrature, Barreau, etc.).
 E. S. 5.714. Les Etudes supérieures de Sciences : M.G.P., M.P.C., S.P.C.N., etc., Certificats d'études sup., C.A.P.E.S., Agrégat. de Math.
 E. L. 5.723. Les Etudes supérieures de Lettres : Propédeutique, Licence, C.A.P.E.S., Agrégation.
 G. E. 5.727. Grandes Ecoles et Ecoles Spéciales : Ingénieurs, E.N.S., Militaires, Agriculture, Commerce, Beaux-Arts, Administration, Lycées techniques d'Etat.
 A. G. 5.710. Carrières de l'Agriculture : (France et Rep. africaines), Industries agricoles, Génie rural, Radiesthésie, Topographie.
 C. T. 5.703. Carrières de l'Industrie et des Travaux Publics : Toutes spécialités, tous examens, C.A.P., B.P., Brev. techn. Admission aux stages payés de formation prof. accélérée (F.P.A.).
 D. I. 5.716. Carrières du Dessin Industriel.
 M. V. 5.707. Carrières du Mètre : Mètreur, Mètreur vérificateur.
 L. E. 5.717. Carrières de l'Electronique.
 E. C. 5.719. Carrières de la Comptabilité : C.A.P. d'Aide-Comptable, B.P. de Comptable, d'Expert-Comptable.
 C. C. 5.706. Carrières du Commerce : Préparation à toutes fonctions du Commerce, de la Banque, de la Publicité, des Assurances, de l'Hôtellerie.
 F. P. 5.704. Pour devenir Fonctionnaire : Toutes les fonctions publiques, Ecole Nationale d'Administration.
 E. R. 5.715. Les Emplois Réservés ; examens d'aptitude technique spéciale.
 O. R. 5.724. Orthographe (élémentaire, perfectionnement), Rédaction courante, administrative, épistolaire ; Calcul, Dessin, Ecriture.
 C. M. 5.718. Calcul extra-rapide et Calcul mental.
 M. M. 5.708. Carrières de la Marine Marchande : Certificats internationaux de Radio de 1^{re} ou de 2^e classe (P.T.T.).
 M. N. 5.726. Carrières de la Marine Nationale.
 C. A. 5.720. Carrières de l'Aviation : Ecoles et carrières militaires ; Aéronautique, Carrières administratives, Industries aéronautiques ; Hôtesse de l'Air.
 R. T. 5.725. Radio : Construction, Dépannage de poste. — Télévision.
 L. V. 5.701. Langues vivantes : Anglais, Espagnol, Allemand, Italien, Russe, Arabe. — Tourisme.
 E. M. 5.721. Etudes musicales : Piano, Violon, Harmonium, Flûte, Clarinette, Guitare, Accordéon, Banjo. — Chant, Solfège, Harmonie, Professorats libres, Admission à la S.A.C.E.M.
 D. P. 5.711. Dessin : Cours universel, Anatomie, Composition décorative, Figurines de mode, Illustration, Caricature, Publicité, Reliure, Peinture, Pastel, Fusain. — Professorats, Enseignement supérieur.
 C. O. 5.728. Carrières de la Couture et de la Mode : Coupe, (H. et D.), Couture, C.A.P., B.P., Professorats officiels. — Enseignement ménager ; Monitorat et Professorat.
 C. S. 5.712. Secrétariat ; Journalisme ; Art d'écrire ; Art de parler en public.
 C. I. 5.709. Cinéma ; Institut des Hautes Etudes Cinématographiques. Photographie.
 C. B. 5.722. L'Art de la Coiffure et des soins de beauté.
 C. F. 5.713. Toutes les Carrières Féminines.
 P. C. 5.729. Cultura : cours de perfectionnement culturel : Lettres, Sciences, Arts, Actualité.

La liste ci-dessus ne comprend qu'une partie de nos enseignements. N'hésitez pas à nous écrire. Nous vous donnerons gratuitement tous les renseignements et conseils qu'il vous plaira de nous demander.

Des milliers d'inégalables succès

remportés chaque année par nos élèves dans les examens et concours officiels prouvent l'efficacité de notre enseignement par correspondance.

A découper ou à recopier

ENVOI
GRATUIT

ECOLE UNIVERSELLE

59, boulevard Exelmans, PARIS (16^e)

Veillez me faire parvenir gratuitement

vosre brochure N°

NOM

Adresse

INVISIBLES MAIS UN PEU PARTOUT PRESENTS : LES AIMANTS, ELEMENTS ESSENTIELS DE NOTRE VIE QUOTIDIENNE

Qui d'entre nous, lorsqu'il était enfant, n'a pas été émerveillé par les étranges propriétés d'un aimant ? Il s'agissait alors d'un morceau de fer recourbé, le plus souvent agrémenté de peinture rouge.

L'aimant aujourd'hui, a bien changé de visage. Il prend toutes les formes imaginables, s'intègre à des courroies transporteuses, se glisse dans nos placards ou derrière les portes.

Mais là n'est pas toute la question. **SAVEZ-VOUS QUE SI SOUDAIN, TOUS LES AIMANTS QUI NOUS ENTOURONNENT CESSAIENT D'EXERCER LEUR EXTRAORDINAIRE POUVOIR, D'UN SEUL COUP TOUTE NOTRE VIE SERAIT BOULEVERSEE, POUR NE PAS DIRE TERRIBLEMENT DIFFICILE ?**

Plus de télévision, plus de radio ni de téléphone ! Plus d'électricité non plus, ni de compteurs. Les avions ne pourraient plus ni se diriger ni atterrir, pas plus que les bateaux. Jauges, compteurs et autres instruments de mesure cesseraient de nous informer. Des usines — la plupart des usines — devraient stopper net leur activité !

MAIS QUE SONT AUJOURD'HUI CES AIMANTS TOUT-PUISSANTS ?

C'est ce que vous saurez en lisant le n° 7 de *TEC-Magazine*, qui vous apportera en outre mille autres surprises.

TEC-Magazine est en vente partout.

SCIENCES
VOYAGES

EDITION DE LUXE

Nous ne saurions trop recommander à nos nombreux lecteurs et abonnés qui collectionnent « Sciences et Voyages » de prendre notre édition de luxe.

Tirés sur papier de haute qualité, les exemplaires de cette édition constituent chaque année la documentation la plus remarquable et la mieux présentée.

SCIENCES ET VOYAGES

EDITION DE LUXE

L'abonnement d'un an ne coûte que **22 F** pour la France et **25,50 F** pour l'étranger. Chaque numéro est envoyé à plat sous pochette avec dos carton.

Au numéro, 0,30 F de plus que l'édition ordinaire, soit 2 F. Votre marchand habituel peut se le procurer à compte ferme aux Messageries Transports-Presses.

MANIOC.org
ORKidé



....Je soussigné, Grandclerc
**déclare avoir fait usage de
 l'Elixir de Belvefer. Faisant un
 Elixir des Hunzas**
**travail debout, mes jambes ne
 voulaient plus me porter. De
 plus, j'avais maigri énormément.**

**Après ma cure j'ai repris du poids, des forces
 et le goût à la vie.** Fait à Dijon le 18-2-64. 1024

L'ELIXIR de BELVEFER est un complexe de super-aliments de Vie préparé selon les préceptes Hunzas de la Vallée Heureuse (Pakistan) par B. de BELVEFER le Chef de la Mission qui vient d'explorer le Pays des Hunzas au pied de l'Himalaya, le peuple sans maladie.

Lors de son arrivée à Orly, le 24/9/1963, B. de BELVEFER a déclaré :

« La condition humaine telle que nous la connaissons, c'est-à-dire plus ou moins comme une suite de maladies conduisant tôt ou tard à la déchéance, ou si l'on préfère, pour paraphraser un grand auteur — un état précaire qui finit toujours mal — n'est pas ce destin inéluctable. »

« Il faut que l'humanité souffrante sache qu'il existe quelque part dans le Nord des Indes, une vallée qui a mérité le nom de « Vallée Heureuse » connue par quelques savants authentiques dont le premier a été le Dr Mac Carrisson, médecin écossais, en 1920, et où la maladie est absolument inconnue, même pas le plus léger malaise. »

« Les infirmités de vieillesse y sont inconnues également. On y meurt, bien entendu, mais d'usure, à l'instar d'une lampe qui s'éteint faute de combustibles. »

N.B. - Documentation gracieuse sur demande. Lab. SANTA, 19, rue St-Germain, Courbevoie (Seine)
VENTE TOUTES PHARMACIES et MAISONS DE RÉGIME



AU DÉPART DE PARIS

ÉTÉ 1964



COUCHETTES ET WAGONS-LITS

6 DESTINATIONS
AVIGNON
BIARRITZ
MILAN
NARBONNE
ST-RAPHAËL
TOULOUSE

Renseignez-vous
 DANS LES GARES ET LES AGENCES DE VOYAGES

16-64



NOTRE COUVERTURE :

VOIR ARTICLE PAGE 23

SOMMAIRE

	PAGES
LA SARDAIGNE ENTRE SON HISTOIRE ET LE TOURISME	
Reportage et photos de Gérard LAVALLEE	5
UNE TECHNIQUE REVOLUTIONNAIRE DU VITRAIL	11
MA COLLECTION D'INVERTEBRES MARINS	12
par Eddie WARNER	
TOURISME PRATIQUE A RHODES, L'ILE DES ROSES	
par Jean REGENT	17
GRANDEUR ET DECADENCE DES EMPIRES	
Les Zoulous succombent	
Grand récit historique de Robert le BRETON	18
LE PACTE DE L'HOMME ET DE L'ELEPHANT	23
LE BAIN DE BEBE ELEPHANT	23
LA CAPTURE D'UN ELEPHANT SAUVAGE	25
Reportages de Francis BRUNEL	
LA RUEE VERS LE DIAMANT EN GUYANE	28
par Roger FIORILLO	
UN CHEF CHEZ LES CHEFS (D'ETATS) AFRICAINS	33
par Sam LETRONE	
L'ETONNANTE ET VERIDIQUE HISTOIRE DU FAR WEST	
La Bataille de San Jacinto	
par R. DELORME	38
VICTIMES DE LA FOURNAISE ARABE	
LA DANSE A TRAVERS LES PEUPLES (Aux Caraïbes)	
par Maurice BITTER	48
FIANÇAILES A FES	50
Texte et photos de Regina WINEZA	

SCIENCES ET VOYAGES

LA VIE DES HOMMES

Revue paraissant le 1^{er} de chaque mois
 DIRECTEUR-REDACTEUR EN CHEF : Henri SCHALIT
 DIRECTION - REDACTION - ADMINISTRATION
 43, rue de Dunkerque, PARIS (10^e) - Téléphone : TRUdaine 09-92 et la suite
 La correspondance doit être adressée à : "Monsieur le Directeur de Sciences et Voyages"
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

ABONNEMENTS :

ENVOI A PLAT SOUS COCHETTE

		EDITIONS :			
		ORDINAIRE	DE LUXE	ORDINAIRE	DE LUXE
France	Un an :	18,70 Fr	22 Fr	Un an :	21 Fr
	6 mois :	9,30 Fr	11,50 Fr	6 mois :	11 Fr
				Etranger	25,50 Fr
					13 Fr

En cas de changement des prix, les abonnés seront servis jusqu'à concurrence de la somme figurant à leur crédit. — C. C. P. Paris 259-10

Pour tout changement d'adresse, envoyer la somme de 0,50 Fr à notre C. C. P. Paris 259-10 accompagnés de la dernière bande

PUBLICITE : J. BONNANGE - 44, r. Tailbout, PARIS 9^e - Tél. : TRI 21-11

Le précédent numéro a été tiré à 52.500 exemplaires.

MANIOC.org
 ORkidé

LA LIBRAIRIE PARISIENNE.

43, RUE DE DUNKERQUE, PARIS-X^e. (A 100 mètres de la Gare du Nord.) - Tél. : TRU. 09-95



MAX R. DESLEVES LES ÎLES DE JUIN

Journal de bord d'une croisière aux îles Bahamas.

Les îles de juin ? C'est le vieux nom donné aux Bahamas, cet archipel anglais qui s'étire entre la luxuriante Floride et Cuba la violente. Des îles aux noms évocateurs : Eleuthère, Hatchet Bay, Staniel Cay, les Exumas, San Salvador où Christophe Colomb débarqua...

L'enchantement des Bahamas n'est pas un vain mot. La population qu'on trouve dans ces îles, les coutumes, les demeures, les danses, tout est extraordinaire.

Il serait vain d'essayer de résumer ce livre, qui nous entraîne dans les aventures les plus passionnantes, aussi bien sur l'Océan qu'aux escales, dans les îles.

Un volume 13,5 x 18,5 cm, 272 pages, 1 croquis, 1 carte, 31 photos, sous couverture illustrée 4 couleurs, 350 gr 19,50 F

toire national en une série d'itinéraires routiers. Cette disposition permet au lecteur de découvrir, au fur et à mesure de ses déplacements, les multiples aspects de la France littéraire, et fait de cet ouvrage le compagnon de voyage le plus utile. Un triple index dressé avec soin (rues de Paris, noms de villes et noms d'auteurs) rend la consultation du guide aussi aisée que celle d'un dictionnaire.

Un volume 11,5 x 20 cm de XXIV. - 840 pages, relié plein pelliour sous rhodoid, cet ouvrage comporte 30 plans d'itinéraires littéraires en province, ainsi que quatre plans consacrés aux quartiers littéraires de Paris. Il possède enfin une carte routière générale en couleurs et hors-texte ainsi qu'une carte-index des principaux itinéraires et un schéma des distances, 750 gr. 29,50 F

ROGER CAILLOIS LE MIMÉTISME ANIMAL

Premier titre d'une nouvelle collection « L'Aventure de la Vie ». Roger Caillois étudie dans cet ouvrage illustré de remarquables documents, en couleurs et en noir, les exemples les plus frappants de mimétisme animal et propose une nouvelle classification des différents stratagèmes employés par les animaux.

Relié 22 x 24 cm, 112 pages, 100 illustrations dont 15 en couleurs, tirage en héliogravure, reliure cartonnée, illustrée en couleurs et pelliculée, 800 gr 25,00 F

PIERRE GASCAR L'EXPRESSION DES SENTIMENTS CHEZ LES ANIMAUX

Un essai sur la psychologie animale, où l'auteur montre l'importance des sentiments dans le monde animal : la peur, le jeu, l'amour, l'orgueil, etc... Relié 22 x 24 cm, 112 pages, 100 illustrations dont 15 en couleurs, reliure cartonnée, illustrée en couleurs et pelliculée, 800 gr 25,00 F

MAY et HENRY LARSEN MENAGERIE SANS BARREAUX

L'auteur évoque ici tous ses souvenirs de naturaliste et d'explorateur, les expériences de plus de soixante ans passés à étudier, observer, admirer les animaux, et à leur rendre, dans un laboratoire, l'apparence de vie pour la postérité.

A tour de rôle, sa femme et lui prennent la plume pour conter avec sensibilité, et souvent drôlerie, des aventures qui, toutes, se rapportent à des animaux que les circonstances leur ont fait connaître en liberté, dans la grande forêt tropicale ou ailleurs.

De plus, ces récits ne négligent ni le paysage ni les hommes dont la vie est étroitement liée à celle du monde animal. Intégrant ainsi leurs souvenirs dans un cadre précis, May et Henry Larsen élargissent cette « ménagerie » en un monde sans barreaux.

15,5 x 21,5, 268 pages, 39 illustrations en noir et 5 en couleurs, jaquette illustrée en couleurs, 600 gr 21,00 F

Précédemment dans la même collection :

G. GAILLET et C. GAZAI VACANCES EN IRAN

Un volume 350 gr 15,00 F

★

P. GINIEWSKI UNE AUTRE AFRIQUE DU SUD

Un volume 400 gr 15,00 F

★

PETER MICHAELS AUSTRALIE

Enfin un livre sur l'Australie. Cette vaste terre habitée d'abord par des Aborigènes, les plus primitifs du monde, fut découverte seulement au XVIII^e siècle. Peuplée par 160.000 forçats anglais, l'Australie n'attira les colons qu'après la découverte de l'or en 1851. Depuis, l'exploitation du pays a permis un des plus hauts niveaux de vie. L'auteur qui a passé la moitié de sa vie là-bas, nous instruit avec humour et brio de la façon dont on vit sous la Croix du Sud. On comprendra alors l'importance de ce pays neuf.

192 pages, 100 images, 200 gr 4,90 F



MICHEL JANSEN CAP A L'OUEST

L'aventure des Vikings.

Ce roman d'aventures vécut conserve toute la grandeur poétique, tout le parfum d'épopée de la saga, qui lui sert de point de départ. C'est la saga d'Eric le rouge, éclairée et complétée par les plus récentes découvertes historiques.

272 pages, 12 x 18, sous couverture cartonnée illustrée en couleurs, 36 photos, 8 cartes et plans, 500 gr 21,60 F

GUIDE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE

Bibliothèque des Guides Bleus.

Cet ouvrage a été conçu sur le modèle général du Guide Bleu « FRANCE » qui décrit le terri-

La Librairie Parisienne est une librairie de détail qui ne peut fournir ses confrères libraires.
Ses magasins sont ouverts tous les jours, sauf le lundi, de 9 heures à 12 heures et de 13 h. 30 à 18 h. 30.
Il ne sera répondu à aucune correspondance non accompagnée d'une enveloppe timbrée pour la réponse.

Pour le calcul des frais d'envoi, veuillez vous reporter aux indications suivantes : France et Union Française : de 10 à 100 gr 0,50 F ; de 100 à 200 gr 0,70 F ; de 200 à 300 gr 0,85 F ; de 300 à 500 gr 1,25 F ; de 500 à 1.000 gr 1,75 F ; de 1.000 à 1.500 gr 2,25 F ; de 1.500 à 2.000 gr 2,75 F ; de 2.000 à 2.500 gr 3,25 F ; de 2.500 à 3.000 gr 3,75 F. Recommandation : 0,70 F obligatoire pour tout envoi supérieur à 20 F. — Etranger : 0,20 F par 100 gr. Par 50 gr ou fraction de 50 gr. en plus : 0,10 F. Recommandation obligatoire en plus : 0,70 F par envoi.

Aucun envoi contre remboursement : paiement à la commande par mandat, chèque ou chèque postal (Paris 4949-29). Les paiements en timbres ne sont pas acceptés.

MANIOC.org
ORKidé

LA SARDAIGNE ENTRE SON HISTOIRE ET LE TOURISME ❁

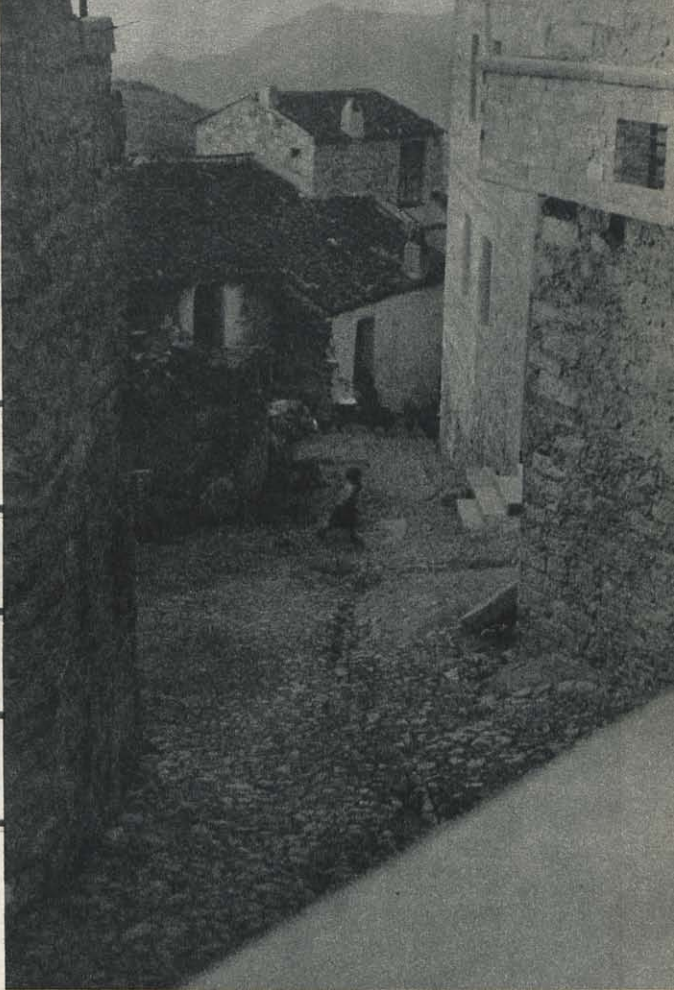
Reportage et photos
de Gérard LAVALLEE

L fait nuit, tandis que nous montons à Orto Bene (1). De la terrasse de notre hôtel, nous contemplons longtemps, à nos pieds, les villages étoilés de lumières, petites constellations éparses dans les replis des Barbagias (2).

Orgosolo sans les bandits

Le lendemain soir, nous découvrons Orgosolo. C'est, à flanc de montagne, le village repaire, dont nous rêvons depuis un certain film (3). La route traverse la bourgade et prend l'aspect d'une rue aux maisons simples, utilitaires, où l'on remarque quelques demeures anciennes de notables. Nous croisons des carabinieri, de longues jeunes filles, en jupe de bure sombre, qui vont à la fontaine, une amphore sur la tête. Ici et là, devant les portes, des groupes d'hommes tannés jouent aux cartes. De très vieilles femmes, fées ravinées, assises aux seuils, marmonnent leur chapelet. O ! temps, suspends ton vol ! Point de mendiants dans les villages.

Les ruelles pauvres qui s'enchevêtrent, montent et descendent autour de la route, offrent, entre chien et loup, de constantes surprises, des « décors naturels », des rencontres pittoresques. Déjà s'allument quelques lanternes. Des cavaliers passent sur des mules expertes, descendent des éboulis, suivis d'un groupe de chèvres. Epars sur l'escalier extérieur d'une placette, tel groupe d'indigènes



Orgosolo : un coin du village, vu de la route.

composé et curieux nous regarde... Nous sommes un spectacle rare...

« Ces montagnards pratiquent encore le « sardana », me souffle Paolo. C'est une razzia traditionnelle de bétail dans les plaines qui donne quelques soucis aux gens des plaines environnantes. Aussi y a-t-il ici une garnison permanente de carabinieri. »

Un paysage célèbre

De Nuoro, nous avons atteint la côte est et traversé de vieux villages pittoresques, très peu connus des étrangers mais visités par les services de désinfection au D.D.T. (les dates des visites sont inscrites sur les murs). Nous avons croisé beaucoup de femmes en costume noir, dans les ruelles et sous les pailloches exotiques des plages. Beaux souvenirs de paysages angoissants.

Nous partons maintenant vers le centre de l'île, à la recherche des plus anciens sanctuaires. Il fait très beau et le maquis exhale une odeur prodigieuse.

Montagnes aux grands plis souples, puis la route file sur un plateau. Blés clairsemés. Des kilomètres et kilomètres d'herbe sèche semée d'arbustes. Certes, la Sicile est bien plus cultivée.

(*) Voir notre précédent numéro.

(1) Voir le précédent article dans le numéro de mai.

(2) Nom donné par les Romains à ces montagnes qui furent irréductibles.

(3) Le film « Bandits à Orgosolo », bien connu.



Sainte Sabine et, à gauche, le nouraghe (le plus ancien sanctuaire de l'île).



Cour intérieure de la forteresse nouragique de Iorralba.

La baie du Porto-Conte et le Cap Caccia (environs d'Alghero).



Nous stoppons devant la barrière du petit chemin de fer. Nous voici sur la route, dans l'enchantement du climat sarde, humant avec bonheur l'air léger, embaumé, ventilé car la mer est proche, pressentie dans toute l'île. Derrière la voie, s'élève une colline ou poussent de hauts figuiers de barbarie, des oliviers, et là-haut, un nouraghe pensif.

A Silanus, grande assemblée de patriarches, sur un banc. Des religieuses nous font conduire à San Lorenzo par une jolie fille brune.

Sur la colline, derrière ses murs gris, parmi les arbres où chante un peuple de cigales, nous découvrons le vieux sanctuaire archaïque et roman, au toit de pierres. Pur, simple, merveilleux, primitif, près de ses tombes aux pierres levées, il évoque, au pays du soleil, les sanctuaires des cités monastiques de l'Irlande.

Du jardin des cigales, la vue s'étend sur l'un des plus célèbres paysages de l'île, l'un des plus dépouillés aussi : ample plateau doré, ceint de collines, où se dessine le sanctuaire rond de Sainte-Sabine, à côté d'un nouraghe tronqué, mystérieux.

Cahin-caha, à travers champs, nous avançons entre deux petits murs de pierres sèches et nous voyons grandir, volumes sensiblement égaux, la chapelle et la tour préhistorique dans la lumière dorée.

Appuyés au petit mur des champs et face au paysage si dense, aux lignes simples, nous nous imprégnons du grand poème naturel sarde... Nous rêvons.

Un vieux paysan tanné, madré, passe sur son âne, sourit de nous voir et dit « nouraghe, nouraghe ! ». Il fait un geste et nous comprenons que le parfait touriste sarde doit être entraîné au saut du mur. Et nous sautons le mur, avançant dans les chaumes pour entendre, de plus près, les confidences du nouraghe et de Sainte-Sabine...

L'active Cagliari, capitale et port

Oui, malgré la chaleur, il faut descendre au sud, connaître Cagliari. Et, nous suivons la route déserte de l'est, qui se faufile dans les montagnes assez nobles, parfois menaçantes, quand nous passons au pied de grandes houles rocheuses. Maisons cantonnières espacées.

Nous descendons dans les vallées où une végétation de lauriers-roses laisse à peine deviner la rivière. Les huertas annoncent Cagliari. Après une journée de solitude admirable, nous découvrons un paysage urbain de hautes maisons.

Au matin, du balcon de l'hôtel Capo S. Elia, nous sommes heureux de voir la mer. Les collines côtières sont infiniment sèches. Il nous faut bien quitter cet hôtel accueillant, l'ombre précaire de son jardin pour nous lancer sous le soleil, dans la fournaise et les autos, le mouvement étourdissant, la gaieté sympathique, la foule brune, comme en Andalousie, de Cagliari, petite capitale super-active.

Nous passons entre les hautes maisons de quartiers neufs, car la ville fut construite pour moitié après la dernière guerre. Un prospectus annonce : « Mais les remparts magnifiques sont presque entièrement restés debout et leurs portes fameuses, en somme tout le quartier pittoresque ».

Au port, des paquebots sont à quai. Derrière les lauriers-roses, des grues et des mâts de charge se profilent sur la baie bleutée, magnifique. Nous montons vers la vieille ville et saluons le haut porche baroque de St-Michel où s'ouvre la porte de l'Ospedale militari et celle de l'église. Ruelles ascendantes aux lessives flottantes et relents... Nous passons sous des voûtes et traversons des places brûlantes. Piazza del Palazzio, nous trouvons le duomo romano-byzantin, à côté du Conservatorio di Musica, joli palais baroque. Tout cela est amusant à découvrir. Beaux remparts et tour de l'éléphant, une tour massive, impressionnante au petit éléphant, tout petit, sur une console.

Il fait très chaud, nous sommes heureux d'atteindre une esplanade. La vue s'étend, vaporeuse, originale sur le grand paysage de Cagliari, les bassins et les quais, les cinq cordons du littoral, puis la lagune et les mulons, une fuite de collines bleutées... Quel éclatant pays !

Il fait exquis sous les arbres de l'esplanade supérieure fleurie



Les femmes noires d'Orgosolo.

et ventilée — Buon Camine — dans la rumeur assourdie de la cité, ouverte sur le ciel et la mer.

Longue flânerie, en contrebas des murailles, dans les jardins si frais du Belvédère, au bout desquels surgit un fort joli palais du XVIII^e siècle, « la galleria communale d'Arte ».

Nous rentrons à l'hôtel par San Saturnino, sanctuaire carré, roman et byzantin, aux dômes jumeaux, sous les palmiers d'une place brûlante. Excellent déjeuner de poissons, de fromages et de vins sardes.

Nous décidons de faire l'excursion de Nora et Santa Margharita (à l'ouest sur la côte).

Nora, ville antique, Santa-Margharita, plage de demain

Il faut être poète pour conter Nora sur la baie que défendent deux vieilles tours, Nora dans la lumière dorée du soir (car nous avons été retardés par une panne). Ces ruines furent une grande ville, la capitale de la Sardaigne, avant les invasions.

On passe du théâtre aux thermes, thermes aux tapis de mosaïques. On se promène dans les ruelles multiples entre les villas contiguës, ruines à ras de terre. La ville s'étendait aussi au bord d'une autre baie où se mire le couchant, car le soleil va

disparaître derrière les saisissantes collines violettes... Des enfants crient et jouent dans ces ruines et l'on entend le bruit soyeux de l'eau, le halètement d'une barque qui rentre. Paix profonde, charme. Halte heureuse de Nora.

Mais il est tard, nous devons voir Santa Margharita plus à l'ouest. Des dizaines de pancartes, en ce pays sans publicité, annoncent Santa Margharita.

C'est une vaste pinède au bord de plages infinies de sable fin, de plages désertes où l'on respire le soir, le parfum des conifères. Hélas ! c'est une pinède en lotissement. On construit sous les pins, des chemins sont tracés, nommés.

Au retour, nous cherchons l'hôtel *Ismorus*, l'un des plus hospitaliers et luxueux de l'île; nous finissons par trouver ce nouveau paradis, dans une grande solitude, sous les eucalyptus.

Des clients élégants. En face de l'hôtel, un jardin aux feuillages profonds donne accès au rivage exotique. Des paliers succes-

sifs de sable durci où poussent des paillottes (cabines de bain et parasols) descendent vers le rivage, jonché de feuilles sèches, pour isoler les pieds du sable brûlant. Au bord de l'eau, la lune se lève, ronde et rouge.

Souvenirs de l'âge du Bronze

Nous ne voulons point quitter Cagliari sans voir le musée pré-historique (fermé le dimanche) et, surtout, ses admirables vitrines de statuettes de bronze, car les hommes qui construisirent, dans toute l'île leurs nouragues, demeures-fortereses, se sont représentés, tels qu'ils se virent.

On est frappé d'abord par le style unique de ces petits sujets. Beaucoup représentent des guerriers coiffés d'un casque à cornes, armés d'une épée ou bien d'arcs et de flèches. Le torse nu, ils portent une cape et une jupe de lainage. Hardiment styli-

Liesse populaire à la fête des cierges de Sassari (14 août). Les enfants tiennent les rubans attachés au faite des cierges géants.



Les maîtres des corporations ont revêtu leurs traditionnels costumes espagnols du XVI^e siècle pour prendre part au défilé des cierges monumentaux.

sées, ces figures guerrières hautes et minces expriment le défi et le désir de domination. Certaines ont une allure assez don quichottesque.

Ces statuettes représentent aussi des pasteurs au bâton noueux, des « dames » tenant leur bébé ou en prière, des enfants, des animaux, des barques votives à tête de bovidé, un charmant petit char à deux roues, etc.

L'après-midi de ce même jour, nous sommes en route, nous retraversons l'île pour atteindre Alghero, sur la côte nord-ouest aux plages hospitalières. Cette route centrale du pays traverse une région assez plate et sèche. Moins belle que celle de l'ouest, elle passe par Barumini, le plus célèbre, le plus grand des villages « nouraghiques ».

Barumini ! son paysage doré, brûlé où chantent les cigales évoque la meseta espagnole. Dans ce royaume du soleil, il est midi, et la lumière décolore les pierres.

Nous découvrons les ruines brûlantes d'une cité blottie autour d'une sorte de château-fort qui, d'une plate-forme, domine l'ensemble. A vingt mètres au-dessus de celle-ci, du haut du fort donjon, le paysage circulaire prend une grande majesté. Nous dominons tout le dispositif de défense, aux pierres énormes, dressé dans un effort géant. Des murailles très épaisses aux quatre tours rondes — dont trois sont encore debout — ménagent une cour intérieure, en forme de demi-lune, appuyée au donjon. (Nous la retrouverons à Torralba.)

Construite quinze siècles et davantage avant notre ère, cette cité préfigure celle du Moyen Age, impose l'idée d'une sorte de féodalité. Les fiefs correspondaient, sans doute, aux plaines et plateaux cultivables et cernés de collines.

Des huttes aux formes diverses, des habitations « nouraghiques » rondes, dont il reste les bases, se serrent les unes contre les autres, les utilisent, s'y appuient. L'imagination est fortement stimulée par le mystère et la présence de cette civilisation disparue dont la nature a gardé le secret.

La route file vers Auristano et Santa Guista, très belle église ancienne du XII^e siècle (à trois kilomètres du bourg.)

Les hôtels de la côte d'Alghero

La côte d'Alghero, moins chaude, ventilée, est fort hospitalière. Les hôtels sont bien placés autour de la petite ville. D'autres se cachent au fond des baies ou dans les arbres. Ici rien ne gêne le paysage plaisant qui devient singulier et superbe du côté de Porto Conte.

Des Pini — un hôtel-paradis, au bord de l'eau, en pleine pinède — nous admirons la baie et le vieux port d'Alghero, à huit kilomètres. Plaisirs de la plage, du sable fin en pente douce, du soleil, de l'eau bleue merveilleuse, si claire et tiède.

Euphorie des matins sur la plage. A l'ombre des parasols pimpants, des estivants élégants anglo-saxons ou italiens parlent en langages choisis. L'animation sympathique est juste suffisante. Des barques à voiles et des radeaux font escale sur la plage, tandis que des canots haletants traînent sur l'eau de jeunes déesses...

Une route peu passante sépare notre pinède des ruines d'un village « nouraghique », doré de soleil, à mi-chemin entre Alghero et la baie de Porto Conte.

La baie rocheuse et solitaire de Porto Conte aux lignes dépouillées et continues rappelle, sous le soleil sarde, certains paysages de Norvège du Nord. Deux belles tours penchées, une petite voile qui pique l'eau bleue, un seul village : Porto Conte et son hôtel récent : le Faro, dont les terrasses successives descendent vers la baie fabuleuse que ferme à droite le cap Caccia.

Grandeur paisible du cap Caccia où niche un peuple de martins, gracieux, joyeux, au vol rapide. Ils volent en s'appelant pour l'ivresse, la griserie du vol. bercés par leur musique charmante, nous nous penchons sur les murailles vertigineuses du cap (de près de 200 m), à pic dans l'eau, face à l'îlot géant où se brise le ressac, grand paysage marin, dans les gloires du couchant.

Au bas de cette falaise se trouvent les grottes de Netuno. On y accède par un escalier de quatre cent quatre-vingt-six marches. Des familles, des femmes sardes en costume, le dernier né dans les bras, remontent ces marches. En bas, le ressac baigne à grand bruit l'antichambre de ces grottes successives aux lacs verts... qu'entoure la forêt pétrifiée des stalactites. Salles d'une beauté curieuse, secrète et formidable, qui nous impose l'idée du dieu marin.



Statuette
nouragique,
dite
« L'homme
gesticulant ».

Alghero catalane

Nous finissons nos soirs à Alghero pour le plaisir de retrouver l'ambiance du beau port animé, les murs d'enceinte et les bastions catalans. Car la région fut entièrement colonisée au XVI^e siècle.

On retrouve la vie et la langue catalanes dans les ruelles du quartier pittoresque, dans les boîtes dynamiques (El Fuego), sans oublier les promenades qu'anime à l'heure du paseo — c'est-à-dire deux heures, de dix-sept à dix-neuf heures — une foule vive et charmante.

Parfois, nous allons entendre des disques de musique sarde chez tel marchand très accueillant. Les chansons et danses de Cagliari assez monotones, répétant le thème initial, sont d'influence arabe, évidemment. Les chansons d'Alghero, en langue catalane, imitent celles de Barcelone. Le génie et le rythme des chansons du nord, enfin, s'inspirent du folklore corse.

Puis, nous revenons aux remparts qui dominent les bassins

du port, où sont rangés les yachts à quai, où l'on bavarde, les chalutiers aux filets bruns, les caboteurs, etc.

Tandis que la baie admirable s'assombrit, bleu de nuit, baie que ferment, là-bas, les collines stylisées de Porto Conte, l'à-pic du cap Caccia, ombres chinoises sur le ciel d'or.

Les réverbères s'allument et nous considérons, à leur lumière, les photos développées de nos derniers raids autour d'Alghero. La côte nord, sauvage, hérissée, nous est rendue. Voici, en pleine nature, d'anciennes églises romanes, adorables (Basilica di Sacorgia, S. Pietro di F.). Voici la Grande, la plus grande forteresse « nouragique », qu'on appelle **Torralba**, dont l'agencement intérieur est d'un art remarquable.

Les dernières photos nous restituent la fête des cierges à Sassari, qui commémore la fin d'une peste funeste du XVI^e siècle. Aujourd'hui c'est une fête vivante des corporations, qui se développe dans la joie générale, une fête populaire, naïve, spontanée.

Puisse le développement du tourisme ne pas gâcher cette vie folklorique, si authentiquement colorée. G. L.

Renseignements touristiques pratiques sur la Sardaigne

AU DEPART

- Pour tous renseignements, on peut s'adresser à l'**Office du Tourisme italien**, 23, rue de la Paix, à Paris. Le directeur et ses collaborateurs donnent les meilleurs conseils, ayant visité eux-mêmes l'île, peu connue des Français et même des Italiens.
- Pas de formalités au départ. La carte d'identité nationale suffit.
- Si l'on visite l'île à la saison des vacances d'été (15 juillet-15 septembre), il faut retenir ses places à bord de tel avion ou tel bateau à l'avance. (Plusieurs mois à l'avance si l'on transporte par bateau son auto personnelle. Hors saison, le voyageur ne paie que demi-tarif pour le transport-auto.) La grande île au climat accueillant, au réseau routier limité, peut être parcourue en moto-cyclette ou en auto-caravane.
- Les ressources hôtelières sont encore limitées, elles aussi. En saison estivale, il faut retenir ses places longtemps à l'avance dans les hôtels.

LIEUX ET SAISONS

- Pour visiter les principaux aspects de l'île, on peut rayonner autour de trois centres : **Nuoro** (500 m alt.) ou **Orto-Bene** (1.000 m alt.) dans la région intérieure montagneuse, cœur du folklore. **Cagliari**, capitale et port du sud, enfin la **côte nord-ouest d'Alghero** que nous avons nommée la Bretagne sarde. Elle est le plus souvent élue pour les séjours, à cause de son climat plutôt meilleur que celui de la côte catalane (eau plus chaude). Climat ensoleillé et ventilé, sauf pendant les périodes de « Sirocco ».
- La Sardaigne peut être agréablement parcourue toute l'année. Au printemps, l'île est verte, les hôtels sont libres. En été, l'île est roux-orange touchée de vert presque partout. Les vacances y sont fort attrayantes, à condition de visiter le sud, plus chaud, en deux ou trois jours, entre un séjour dans les montagnes et un autre en « Bretagne sarde ».

ACCES ET TRANSPORTS

- Les **moyens d'accès par mer**, à partir de l'Italie, sont les suivants : traversées de Gênes à Porto Torrès, de Civita Vecchia à

Olbia, de **Naples à Cagliari** (De Palerme à Cagliari et de Tunis à Cagliari, en outre.)

- Deux lignes **aériennes** assurent les services suivants :

- 1) Ligne « **Alitalia** » (transports journaliers) : Milan-Gênes-Cagliari et Rome-Alghero-Cagliari. Enfin (quatre fois par jour) Rome-Cagliari. Sur ce dernier trajet, il y a un avion supplémentaire de nuit, en été.
- 2) Ligne « **B.E.A.** » (avril à octobre) : Londres-Alghero (2 fois par semaine) et Malte-Alghero (deux fois par semaine).

- Les **principales lignes de chemin de fer** (wagons normaux à couloirs) assurent la liaison Olbia-Chilivani, puis celle de Porto Torrès-Sassari-Chilivani-Cagliari. Dans le sud, signalons la ligne Iglesias-Cagliari. Petites lignes d'intérêt local.

- Des cars et autobus multiples desservent les régions sans chemin de fer ou munies de voie ferrée. Cars de Sassari à Alghero. De Sassari à Palau, de Chilivani à Nuoro, et, dans le sud, d'Iglesias à Calesetta, de Cagliari à Arbatore, de Cagliari à Sorgono, etc.

RESSOURCES ET ACCUEIL

- Il y a en Sardaigne des **hôtels** de toutes catégories. Partout l'accueil est sympathique et le touriste n'est pas encore exploité. (Bien souvent des gens simples qui font visiter tel sanctuaire, tel site refusent un pourboire.)
- L'**alimentation**, nous l'avons dit, est ce qu'elle est. On peut très bien vivre en Sardaigne de poissons, de riz, de légumes (si l'on en demande) de fromages. Les fruits sont de qualité **moyenne**. La viande de première qualité est seule comestible, dans les grands centres. Les vins sardes laissent un bon souvenir.
- Le voyageur — surtout à Nuoro — peut, certes, être tenté par des **objets d'art populaire** sarde. C'est là qu'il faut les acheter, de préférence. Là, ils sont authentiques, originaux, vivants.
- Les relations avec la population sont nettement sympathiques (quoique plus réservées dans les villages isolés). On essaie d'aider, en toutes circonstances, le voyageur. Point de mendiants en ce pays pauvre et beaucoup de dignité. Enfin, les soldats sardes ont gardé une réputation de bravoure très personnelle. A l'occasion on vous le fait savoir. G. L.



Hôtel Esit à Orto-Bene, près Nuoro. Le seul hôtel d'altitude de l'île (1.000 m).

Les « Pini », charmant hôtel sur la plage (à 8 km d'Alghero).



UNE TECHNIQUE REVOLUTIONNAIRE DU VITRAIL

Une technique révolutionnaire a été utilisée pour fabriquer les vitraux du « Shalom », le paquebot israélien de 25.000 tonnes qui relie Haïfa à New York par Gênes et Marseille.

Le paquebot construit aux « Chantiers de l'Atlantique », à Saint-Nazaire, possède, autour de sa piste de danse, des panneaux réalisés chez un maître verrier près de Chartres.

La nouvelle technique consiste à couler du polyester liquide préalablement mélangé avec un réacteur chimique à de la ouate de verre. La ouate est disposée avec art, sur une plaque de verre. Le polyester la recouvre, ce qui provoquera ensuite des différences de luminosité. On ajoute des couleurs par taches, que l'on repand inégalement avec un bâtonnet de verre. Cette opération doit être faite en moins de deux minutes, temps que prend le polyester pour se solidifier. Ensuite, la dalle de polyester est recuite deux fois vingt-quatre heures à cent degrés.



Le maître verrier Guy Soleille dispose la ouate de verre sur laquelle il versera le polyester.



La plaque terminée donnera, par transparence, des effets de luminosité extraordinaire.

Violon
d'Ingres
d'un
chef
d'orchestre...

WARNER
Eddie

MA COLLECTION D'INVERTEBRES MARINS

L'auteur, chef d'orchestre de jazz bien connu, a — si l'on peut dire — un « violon d'Ingres » : la récolte et la collection d'animaux marins. Il donne ici des conseils pratiques à ceux de nos lecteurs qui seraient tentés de l'imiter.

AU GRE de mes voyages, j'ai réuni une collection d'invertébrés marins qui comprend environ 1200 pièces. Pourquoi plutôt ces animaux que des soldats de plomb, des timbres-poste ou, encore, des boîtes à musique, objets de prédilection des collectionneurs ? C'est bien simple : parce que je ne suis pas un collectionneur dans le vrai sens du mot. Avant le plaisir de posséder une pièce, j'éprouve les vraies joies, la plongée, une sortie en mer avec un bateau de pêche ou tout simplement une promenade à marée basse.

JE cherchais un sujet de distraction ayant toutes les vertus. Je désirais créer une collection ayant un intérêt scientifique et esthétique à la fois ; il me fallait pour me procurer mes sujets, une activité assez sportive et surtout marine : j'aime la mer, passionnément.

Comme la modestie n'est pas mon fort, je voulais une collection sortant de l'ordinaire. Et, d'après l'avis des spécialistes de la faune marine, j'ai atteint mon but. Voilà près de dix ans que je m'adonne à mon hobby favori, qui ne me prend pas plus de temps que n'importe quel autre violon d'Ingres.

Avec les pêcheurs

Il est évident qu'à la plage je ne me mets pas à rôtir : je me balade le long du rivage, où il y a tant de choses à voir pour ceux qui sont capables de regarder attentivement. Les promenades en mer ne m'intéressent que dans la mesure où je peux les faire à bord d'un chalutier ou tout simplement dans un minuscule bateau de pêche, comme il y en a tant sur toutes les côtes du monde. En général, les pêcheurs sont très gentils, ils refusent rarement d'embarquer deux ou trois personnes se présentant correctement. Ces braves gens de mer acceptent tout au plus l'apéritif au retour au port. Bien souvent c'est moi qui ai partagé leur repas.

Un jour, je suis « sorti » avec des pêcheurs siciliens établis à Philippeville. Il m'a été assez difficile de converser



Eddie Warner
en tenue
de chasseur
de coquillages,
et devant
une partie
de sa magnifique
collection.



avec eux ; ils parlaient une espèce de patois sicilien agrémenté de quelques mots italiens, français et arabes. La conversation fut plutôt difficile, mais l'entente était parfaite.

Nous partageâmes nos cigarettes, notre vin, et je fus invité à déguster la bouillabaisse la plus fraîche et la meilleure qu'il m'avait été donné de trouver sur une table.

En somme, il n'est pas difficile de partir avec les pêcheurs. Bien entendu, il faut leur dire que l'on s'intéresse à ce qu'ils jettent : c'est-à-dire les invertébrés (à l'exception des crevettes, certains crabes, araignées de mer et langoustines). Le collectionneur trouvera son bonheur dans ce qu'ils considèrent ainsi comme rebut, c'est-à-dire la multitude d'animaux marins aux formes étranges et aux couleurs chatoyantes, qui n'ont aucune valeur commerciale. C'est pour cette raison que les pêcheurs acceptent facilement d'emmener des naturalistes amateurs.

Scaphandre autonome

Je conseille d'abord à ceux-ci d'emmener des seaux avec du formol, que l'on trouve dans toutes les pharmacies. Pour naturaliser les prises sur place, il faut un mélange d'environ 7 % de formol avec 93 % d'eau de mer. Ainsi la

panique au débarquement est évitée, l'on a tout le temps devant soi avant de mettre ses sujets dans les bocaux ou autres récipients.

Je place la plongée en seconde place, après la pêche en barque, pour récolter des spécimens, en quoi je pêche contre ma paroisse dans un certain sens. La plongée en scaphandre autonome (bouteilles à air comprimé) me procure, en effet, comme à tous ses pratiquants, des joies inégalables ; la sensation d'échapper à la pesanteur est tellement extraordinaire qu'elle est difficile à décrire ; les plongées dans des eaux tempérées comme celle de la Méditerranée donnent des plaisirs que le profane ne peut s'imaginer.

Je me souviens notamment de quelques plongées faites dans les eaux libanaises en 1954. Les poissons, de toutes couleurs, me passaient entre les bras et les jambes ; l'eau était presque chaude ; je n'avais donc pas besoin de survêtement pour évoluer dans un décor féerique. C'était inoubliable. En outre, ce jour-là, ma collection s'est enrichie de quelques belles pièces. (La plongée libre permet également de belles récoltes mais il est évident que le rayon d'action est limité.)

Ceux qui ne savent pas plonger peuvent très bien se promener à la surface avec une épuisette à long manche. Ils devront se munir d'un masque, de palmes et d'un tube respirateur. Les néophytes ne veulent jamais croire qu'ainsi

équipés ils peuvent rester immobiles, les bras en croix, sur l'eau. Pourtant, quelques mouvements légers avec les pieds palmés et la douce glissade commence. Il est inutile de se servir des bras. (Il en est de même de la plongée avec bouteilles, cela permet d'explorer et de récolter à l'aise.) Je conseille encore un filet à provisions à petites mailles pour accueillir les pièces, et vous voilà paré pour faire des promenades fabuleuses.

Après quelques promenades de ce genre, on désire plonger, et l'on a d'ailleurs raison : la plongée raisonnable est à la portée de tout le monde. Il n'est pas nécessaire d'être un « Superman » pour descendre à quelques mètres. Je conseille d'acquérir une ceinture de plomb grâce à laquelle on descendra plus vite. Pour la remontée il n'y a vraiment pas de souci à se faire, on remonte automatiquement, souvent plus vite que l'on ne désire. Pour descendre, il faut une technique, la remontée n'en nécessite aucune (pensez au bouchon de liège !)

Encore un mot au sujet de la plongée « en bouteilles » qui peut rebuter des amateurs timides : dans de nombreux clubs qui fleurissent sur toutes nos côtes, la plongée se pratique en groupe, sous la direction de moniteurs hautement qualifiés. Donc les risques pour un plongeur, faisant partie d'un club sont pratiquement nuls. Autre avantage de faire partie d'un club, le matériel coûteux, bouteilles en particulier, est prêt. La plupart des clubs possèdent des bateaux et surtout, des compresseurs qui permettent de gonfler les bouteilles. Quant aux cotisations elles ne sont guère plus chères que celles de n'importe quel club sportif.

A marée basse

Sur les côtes sujettes au flux et au reflux, la marée basse offre aussi un domaine passionnant. Quittez la zone des transistors et des crèmes glacées et au bout de quelques pas seulement, mille merveilles vous attendent ! Tenez, à vos pieds vous apercevez une espèce de grappe de raisins : enlevez un grain, épluchez-le délicatement et vous verrez bientôt apparaître en transparence une petite seiche, bien vivante, toutes tentacules en mouvement. Un peu plus loin, vous verrez filer à toute allure un coquillage. Il s'agit d'une célébrité de la mer, le bernard-l'ermite. Ce pauvre hère est condamné toute sa vie à vivre en squatter. Au fur et à mesure qu'il grandit, il doit changer de coquille, pour protéger son ventre mou. Bien souvent il offre son toit à une anémone de mer qui, de ce fait, est véhiculée rapidement. (Le bernard-l'ermite doit certainement profiter de cette association sinon il n'irait pas chercher lui-même l'anémone.) Il l'attache à l'aide de ses pinces sur sa coquille et les voilà unis pour toujours.

Vous allez souvent rencontrer les blancs os de seiche qui font tant plaisir aux propriétaires d'oiseaux. Faites-leur en cadeau, les canaris en feront bon usage pour aiguiser leur bec. Les anémones de mer se trouvent en grand nombre sur les rochers. Ces animaux ont un appétit féroce, donnez-leur des coquillages et vous connaîtrez le vrai sens du mot « englutir ». Si vous voyez un morceau de bois troué, dites-vous que c'est le plus grand malfaiteur de la mer qui est l'auteur de ces trous : le taret. Ce mollusque sécrète un tube calcaire et se reproduit à une allure telle qu'il abîme le bois, quelle que soit son épaisseur. Les navires que le taret a sur la conscience ne se comptent plus.

Il vous arrivera souvent de remarquer des taches blanches, violettes ou encore des traînées blanches sur les pierres et rochers. Toutes ces colorations ont, bien sûr, une cause. Les taches assez larges, violettes ou blanches sont des... algues calcaires, les traînées, qu'on voit sur les pierres et souvent sur les carapaces des crabes sont dues à des vers. Ils se nomment *potamoceros* ou, s'ils sont plus grands, plus arrondis, *serpules*.

On aperçoit souvent sur les algues des espèces de petits cors de chasse ; ce sont des *spirorbis*, autre représentant des nombreuses espèces de vers s'enrobant avec une gaine calcaire. Lorsque vous verrez des rochers perforés, soyez sûrs

qu'à l'intérieur vous trouverez des coquillages qui avec des mouvements rotatifs arrivent à se loger profondément dans la roche. Pourtant, leurs coquilles sont fragiles, notamment la *pholade*, qui en plus de ses mœurs étranges est phosphorescente : pour se protéger contre des intrus elle projette un jet d'eau très puissant si bien que l'indésirable est catapulté loin du trou que la pholade entend garder pour elle. Les oursins, si fragiles, eux aussi, arrivent également à percer la roche, au point qu'ils ne peuvent plus en sortir. La *clione*, une éponge, donc très friable, perce également des pierres.

Il en est de même de nombreux animaux, par exemple, le *murex*, coquillage univalve. Ce mollusque, friand de ses congénères, arrive à percer les coquilles les plus épaisses grâce à sa langue en forme de râpe. Il fait des trous parfaitement ronds et le reste n'est qu'un jeu d'enfant. L'étoile de mer ouvre les huîtres et moules avec ses bras et ensuite elle plonge son estomac dans l'huître, cet estomac étant perméable, elle aspire les substances nourricières à travers ses parois.

Parmi le sable et les rochers

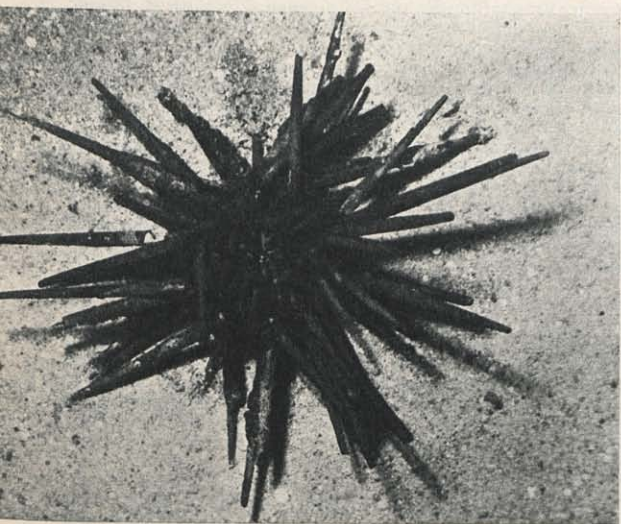
Il y aurait matière à plusieurs volumes pour parler des mœurs étranges de la faune marine mais nous nous égarons du sujet, reprenons notre promenade à marée basse. Vous verrez souvent, rejetées, une foule de choses bizarres, par exemple, des « berlingots » noirs ou verdâtres, ce sont des capsules d'œufs de roussettes ou de raies. Il arrive parfois que la mer rejette des petites branches cornées recouvertes d'une couche de calcaire blanche, il s'agit de *gorgones*, si familières au plongeur. Ces gorgones sont des animaux polypiers formant des colonies comme les coraux et madréporaires, créateurs des récifs coralliens.

Le sable aussi fournit de nombreuses indications : les milliers de petits tortillons qu'on y voit décèlent la présence d'un ver apprécié par les pêcheurs, l'*arénicole*. Cet animal absorbe et éjecte sans cesse du sable dans lequel il trouve les particules alimentaires. En regardant bien, vous apercevrez aussi des espèces de touffes de poils aplatis, souvent de couleur beige ou brune, ce sont des *bysis* appartenant à des coquillages, souvent de coques ou d'un mollusque qui n'a pas de nom commun, (je cite son nom latin : *donax vitatus*). Les trous en forme de 8 décèlent la présence des *couteaux de mer* que l'on capture en glissant de l'eau fortement salée dans le trou, la bête croyant la mer revenue, remonte à la surface. Chaque trou, chaque excavation indique une présence. Il suffit de bêcher pour capturer leurs auteurs.

Les pontes ont souvent des formes très curieuses ; le *lièvre de mer*, un mollusque pond de véritables vermicelles ; le *buccin*, coquillage très commun des mers du nord pond ce que les marins appellent le « savon de mer », c'est un amas alvéolé à la couleur de papier gris.

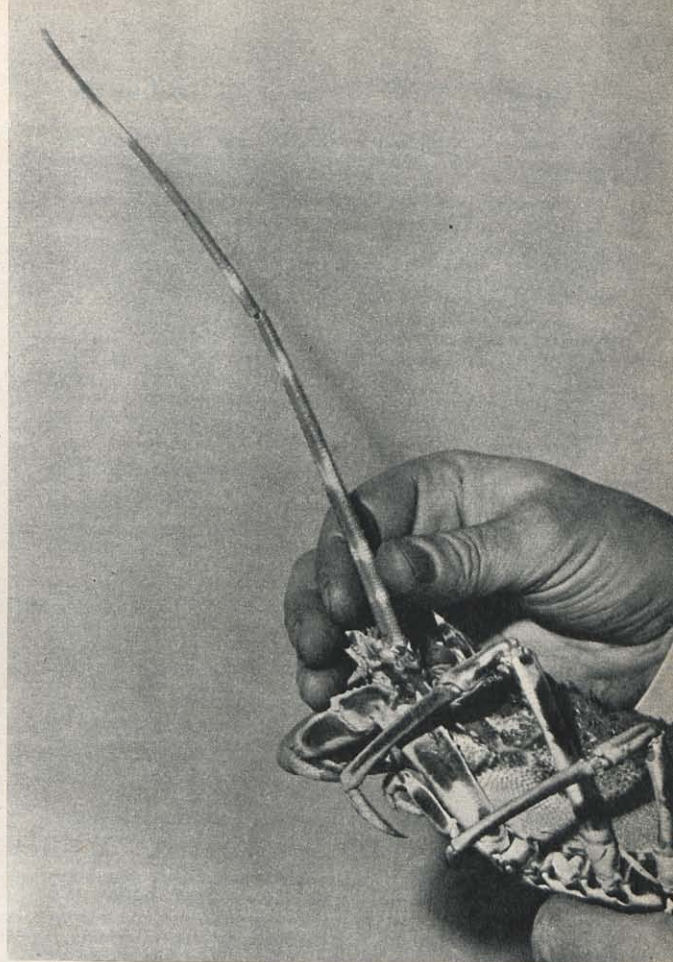
Les pierres, elles aussi, recèlent de nombreuses vies. Il faut les retourner pour voir tout un monde, mais attention, il faut les remettre en place sinon vous massacrez inutilement des milliers de jeunes êtres en formation. Il faut absolument prendre pour règle de tuer le moins possible. Il est concevable de prendre la vie pour des raisons alimentaires, scientifiques et esthétiques, mais il ne faut pas capturer des douzaines de crabes, à l'intention des nombreux amis qui, par politesse vont s'exclamer « Comme c'est curieux ! »... Ensuite, le cadeau prend le chemin d'un fond de tiroir jusqu'au moment où l'on jette les choses inutiles.

Mais vous pouvez, sans complexe, ramasser les fossiles, phénomènes de la nature, il en existe en quantités énormes sur toutes nos côtes du Calvados. Ces animaux entièrement pétrifiés ont jusqu'à 300 millions d'années d'âge. Souvent, ils sont recouverts d'une boue, à l'âge également canonique. Un seul moyen pour éliminer cette boue : un bain d'eau oxygénée.



Exotique, cet oursin à baguettes (Côte d'Ivoire).

Exotique ce nautilus (Nouvelle-Calédonie).



Une « mue » de langouste.

Français, ces coquillages et l'énorme pinna.



Séchage à l'ombre, décapage à l'esprit de sel

Venons-en maintenant à un sujet non moins important que la capture : la naturalisation. Le produit idéal pour conserver les pièces est, je l'ai dit, le formol que l'on trouve dans toutes les pharmacies. Il est absolument indispensable de « fixer » les animaux dans le formol ou dans l'alcool. (Beaucoup de gens mettent des étoiles de mer à sécher au soleil sur le rebord de la fenêtre. Il est bien rare que ces amateurs d'étoiles résistent à l'odeur jusqu'au bout.) On doit mélanger 5 % de formol avec 95 % d'eau de mer et laisser les sujets quelques jours dans ce liquide. Là, ils gonflent à souhait et lorsqu'ils sont bien gonflés il faut les mettre à sécher à l'ombre. Cela est une règle absolue. Puisqu'on protège sa voiture contre le soleil destructeur de peinture, on doit également protéger ses animaux aux pigments colorants autrement plus délicats que la peinture cellulosique.

Quand les étoiles sont sèches, vernissez-les avec un vernis incolore quelconque, ainsi elles auront toujours l'air de sortir de l'eau. La poussière qui pourra s'y mettre s'enlèvera d'un souffle. Les coquillages ne nécessitent aucune préparation, à moins de les capturer vivants ; en ce cas faites-les bouillir ce qui vous permettra de sortir l'animal de sa coquille. Si vous avez laissé un fragment de chair au fond de la coquille, coulez un peu de formol à l'intérieur. Un grand nombre de coquillages contiennent de la nacre (vous pouvez vous en rendre compte en regardant à l'intérieur de la coquille). Si vous apercevez des reflets irisés vous pouvez plonger vos sujets dans l'esprit de sel. Au bout de quelques secondes vous verrez apparaître la nacre dans toute sa splendeur. L'esprit de sel, que l'on peut acheter à un prix très modique chez n'importe quel marchand de couleurs, a le pouvoir de dissoudre le calcaire qui en l'occurrence recouvre la nacre.

En Bretagne il existe les merveilleux ormeaux qui se prêtent particulièrement au décapage. L'ormeau a un cousin germain en Méditerranée, il est aussi nacré mais beaucoup plus petit. Je ne m'étends pas sur les innombrables possibilités qu'offrent les coquillages sur le plan décoratif, colliers, bracelets, etc. (L'esprit de sel aide également à percer les trous, mais attention, c'est un acide : protégez vos vêtements et vos doigts.) On peut, naturellement, diluer l'esprit de sel dans de l'eau.

Pour les oursins, au « test » (coquille) très décoratif, un bain d'une nuit dans le formol suffit mais il faut au préalable le vider à l'aide d'un couteau que l'on insère dans la partie basse de l'animal. Il faut enlever l'appareil masticatoire, appelé « lanterne d'Aristote ». Si on désire débarrasser l'oursin de ses piquants il faut plonger le sujet dans l'eau de Javel.

Crustacés, poissons, algues, coquillages

Les crustacés, crabes, araignées de mer, etc., se traitent également au formol. Toutefois, les sujets dépassant la taille d'une main doivent être piqués à l'aide d'une seringue que l'on doit insérer dans tous les orifices et articulations. Plus le sujet est charnu plus on doit augmenter la dose de formol.

Les poissons se traitent de la même manière, cependant il faut les vider et les bourrer de plâtre à modeler. Ce procédé évite, dans la mesure du possible, l'affaissement des chairs, qui, sous l'effet du dessèchement, se ratatinent. Le sujet (poisson ou crustacé), doit être ensuite verni quand il est bien sec.

Les algues peuvent fournir d'excellents sujets décoratifs. Il en existe de toutes couleurs, depuis le vert clair jusqu'au rose. Il faut placer les algues entre deux buvards que l'on insère entre deux livres (soit : livre, buvard, algue, buvard, livre). Lorsque les plantes marines sont sèches, vous avez l'embaras du choix pour agrémenter des abat-jours, sous-mains, panneaux et mille autres objets.

Les coraux se décapent de la même manière que les coquillages. Les gorgones se naturalisent facilement : une nuit dans le formol suffit.

Je ne voudrais pas manquer de parler du coquillage géant méditerranéen, la pinna encore appelée, jambonneau ou nacre. Il s'agit d'un mollusque bivalve qui peut atteindre 75 cm de hauteur. (Je dis bien hauteur, cet animal vit verticalement, fiché dans le sable à partir de cinq mètres de profondeur.) Un plongeur très moyen peut aller chercher ainsi l'un des plus grands coquillages du monde ; mais ce géant est fragile ; ses valves se fendent assez facilement. Il faut donc l'ouvrir avec précaution à l'aide d'un fort couteau qu'il faut insérer entre les valves afin de couper le muscle adducteur ; ensuite videz la pinna et inondez les valves à l'extérieur avec du formol ; ne grattez pas les concrétions animales et végétales fixées sur les valves, c'est ce qui fait leur charme ; on ne « brique » pas de vieilles assiettes en étain.

Il ne faut pas croire que les grands spécimens viennent spécialement des mers lointaines. Dans les mers françaises il existe de nombreuses espèces que le profane croirait originaires du fin fond du Pacifique. Il est bien évident que les fonds marins coralliens sont d'une beauté féerique, mais dans les mers européennes on trouve de très beaux fonds également.

Pour ramener vos prises le meilleur moyen de ne rien casser est le transport dans des bocaux pleins d'eau : le liquide est le meilleur amortisseur. Pour le reste je fais confiance à votre ingéniosité : vous allez découvrir vos procédés à côté de ceux que j'ai brièvement indiqués, car, je ne doute pas que vous aussi, serez conquis par ce monde merveilleux aux possibilités illimitées, le monde sous-marin.
E. W.

ECHOS

LE MONDE MANQUE D'INFIRMIERES

Un numéro spécial de « Santé du Monde », le magazine de l'Organisation mondiale de la Santé (OMS), publié récemment, donne la parole à des infirmières dispersées en divers points du monde. Avis unanime des interviewées : « C'est le plus beau métier, mais nous sommes trop peu nombreuses ».

Les pays les plus défavorisés d'Europe ont une infirmière pour 1.200 habitants ; ceux d'Amérique latine, 1 pour 6.000 ; d'Asie, 1 pour 8.000 ; d'Afrique, 1 pour

12.000. (Il en est de même des médecins.)

LES HONGROIS CHEZ LES HUNS

Terre d'origine de leurs lointains ancêtres, les Huns, la Mongolie intéresse particulièrement les archéologues hongrois. Pour la troisième fois, une expédition scientifique, placée sous l'égide de l'académie hongroise des Sciences, vient d'effectuer un séjour de plusieurs mois dans cette région de l'Asie.

L'expédition a pu mettre à jour, dans la vallée de la rivière Huni, une tombe

contenant un immense cercueil dans lequel une famille entière avait été ensevelie. Les Mongols qui travaillaient aux fouilles ont retrouvé auprès du squelette des enfants un jeu de dés en os, semblable à ceux qui sont employés à l'heure actuelle, ainsi qu'un miroir de métal poli encore parfaitement utilisable après 2.000 années.

Les archéologues hongrois ont procédé également à des fouilles à Karakorum, ville fondée par Gengis Khan. Ce lieu est si riche en vestiges, pensent-ils, qu'il justifierait l'organisation d'une expédition internationale. (UNESCO.)



Voici des renseignements pratiques sur l'équipement touristique de Rhodes, la belle île grecque du Dodécanèse. Ils satisferont ceux de nos lecteurs auxquels nos articles précédents avaient donné le désir d'y séjourner. (1)

On peut atteindre Rhodes, venant d'Athènes par les avions de l'Olympic Airways, la compagnie d'aviation grecque dont le réseau intérieur dessert la Grèce continentale et les îles (coût : environ F. 150.— aller et retour; classe unique). On peut aussi, venant du Pirée — port d'Athènes — atteindre l'île par bateau.

Printemps

Enfin, il est possible de s'embarquer à Brindisi (Italie) et de faire escale, sans changer de bateau au Pirée, avant de repartir vers l'île des Roses. C'est au printemps, évidemment que celle-ci mérite le mieux son nom et c'est autour du fameux « Hôtel des Roses » qu'on verra les plus beaux massifs fleuris. Ses vastes bâtiments — qu'on voit sur notre photo — ont les avantages de la construction ancienne : ampleur et fraîcheur tout en bénéficiant du confort moderne (2). Il est le seul des hôtels situés dans la ville même de Rhodes, célèbre, on le sait, par sa cité médiévale et ses jardins, à bénéficier d'une plage privée, directement attenante et réservée aux hôtes (3). (On peut y rencontrer des célébrités et vedettes internationales au repos, et parfois au travail, puisque comme ce fut le cas au printemps dernier, il abrite parfois des troupes tournant un film dans les décors renommés de l'île, et plus particulièrement, à la célèbre Acropole de Lindos.)

Des larges terrasses des chambres comme des vastes baies des salles et salons, on voit s'étendre la mer Egée, d'un bleu-violet parcourue de caïques et de grands bateaux (4).

Hiver et été

Offrant, au printemps, l'éclat de sa floraison, Rhodes est aussi, en raison de sa latitude — qui est celle du sud-algérien — et de la douceur de son climat, une station d'hiver fréquentée depuis longtemps par ceux qui veulent fuir les brouillards du nord.

L'été — pour ceux qui recherchent le calme complet et la fraîcheur nocturne — des hôtels, confortables, mais de prix modérés, ont été construits sur les hauteurs boisées. Ainsi, l'Elaphos et l'Elaphina, d'où l'on jouit, à la fois d'un repos sédatif et d'une vue magnifique — tout en ayant la faculté de descendre quotidiennement aux plages ensoleillées.

L'accueil et le service dans tous les établissements touristiques, comme dans les transports publics et privés, sont empreints d'une amabilité et d'une tenue qui n'ont pas à être simulés, étant donné que ces qualités sont celles du peuple grec, en général, et des Rhodiens, en particulier — qui ont toute la chaleur humaine des méridionaux sans aucune exubérance et sans obséquiosité.

Ces qualités ajoutent beaucoup au charme des paysages et à l'intérêt des souvenirs historiques offerts par la Grèce dans les îles de l'Egée comme sur le continent.

J. R.

(1) Voir les nos 187 et 212 de *Sciences et Voyages*.

(2) Classé dans la catégorie de luxe (AA) ; les prix de pension complète sont de l'ordre de F. 50.— à 60.— par jour.

(3) Pour l'ensemble des estivants, il existe, près du centre, une autre plage, « Elli » avec cabines privées et snack-bar.

(4) En dehors de l'Hôtel des Roses, il en existe d'autres qui sont des établissements de catégorie moins luxueuse. Citons, notamment, le Thermal qui a la même direction et qui est proche, également, du centre.

Tourisme pratique à Rhodes l'île des roses

par Jean Régent



L'Hôtel des Roses, au milieu des jardins, avec sa place privée, que respecte la route côtière.

LES ZOULOUS SUCCOMBENT SOUS LE FEU DES BLANCS

Grand récit historique de Robert LE BRETON

EN 1828, année de l'assassinat de Chaka — le Napoléon zoulou — son empire, fortement cimenté en apparence, est, en réalité, fragile.

Les répressions atroces qu'il inflige aux chefs rebelles en maintiennent, seules, l'unité. Mais il y a des irréductibles. Nous avons vu comment tour à tour Zwidé, Zwengendaba, Moshesh et Mzilikazi refusèrent de s'incliner, préférant la mort ou l'exil à la soumission.

Mais, contrairement aux trois autres. Mzilikazi espérait reprendre pour son compte le trône de l'Empire zoulou. Avant tout, il décida de fortifier les frontières nord de son territoire et, pour ce faire, entreprit une série d'expéditions militaires dont les plus célèbres sont celles menées contre les Mashona et le « Peuple des Crocodiles ».

Mzilikazi razzie ses futurs guerriers

Après avoir écrasé le plus grand clan des « Hommes-Crocodiles », c'est-à-dire les Bakvena, Mzilikazi construisit sur leur territoire sa capitale, Emhlahandhela. Puis, ses cinq meilleurs régiments franchirent la rivière Limpopo, qui sert actuellement de frontière entre l'Union Sud-Africaine et la Rhodesie du Sud et, en automne 1826, atteignirent le pays des Mashona. Ils l'étudièrent et l'attaquèrent par surprise; les hommes et les vieillards furent tous égorgés; les femmes et les enfants furent ramenés enchaînés. (Les enfants furent sévrés, dit-on, avec du lait de vache où l'on avait mêlé une mixture magique destinée à assimiler les jeunes vaincus aux vainqueurs.)

Il est en effet certain que, désirant un jour abattre la puissance de Chaka, Mzilikazi avait compris très vite qu'il lui faudrait, en conséquence, disposer d'une nombreuse population parfaitement soumise et disciplinée, d'où la fréquence des opérations militaires entreprises par lui et destinées surtout à ramener de nombreux enfants.

Ces derniers, mêlés dès leur plus jeune âge à ceux des conquérants, se fondirent parfaitement à la population et furent par la suite d'excellents guerriers dévoués à leur chef.

En 1826, donc, peu avant l'assassinat de Chaka, la puissance de Mzilikazi était immense. Du Zambèze à la rivière Vaal, les peuples vaincus tremblaient sous sa poigne de fer. Et, au sud du Drakensberg, Chaka, qui lui, ne redoutait personne au monde, regardait d'un œil bienveillant l'ascension de ce jeune protégé rebelle dont il n'avait jamais pu se résoudre à abattre une fois pour toutes l'ambition : « Si je mourais, confiait-il même à son entourage, il n'y a que lui qui pourrait me remplacer. »

En entendant ces mots, Dingane, son demi-frère, et successeur possible, eut peut-être, la première idée du meurtre qu'il devait perpétrer.

Quoi qu'il en soit, Mzilikazi semblait bien parti pour être un jour le maître des Ngoni. Et pourtant, en cette même année 1826, il fut au bord de l'abîme et ne le fut jamais. Voici comment les choses se passèrent :

La Reine des « Chats Sauvages » battue par les cavaliers métis

A l'heure même où Mzilikazi franchissait le Drakensberg à la tête de ses guerriers, Mantatisi, reine du peuple des « Chats Sauvages », aussi belliqueuse que belle, semait la désolation dans tout le sud du pays.

Ayant passé au fil de l'épée une bonne dizaine de peuples, au cours des dernières années, elle s'en vint chercher querelle à celui de Mzilikazi qu'elle ne trouva pas à son grand regret parce qu'il guerroyait dans le nord. Alors, elle retourna sa fureur sur un malheureux peuple de pêcheurs sotho qui vivait pauvrement entre le fleuve Orange et la rivière Vaal. Par bonheur, un missionnaire protestant, le Révérend Moffat, résidait depuis quelque temps déjà dans la région. Lorsque l'attaque de Mantatisi parut imminente, le chef des Sotho vint trouver Moffat et lui demanda conseil. Il pensait fuir au plus vite, avec son peuple, au Béchouanaland, plutôt que d'affronter la reine des « Chats Sauvages ». Mais Moffat l'en dissuada et lui conseilla d'organiser la résistance, tandis que lui-même traitait chercher du secours chez les Griqua, leurs voisins.

Les Griqua étaient des métis de Blancs et de Hottentots commandés par un ami du révérend, nommé Nicholas Waterboer. Relativement civilisés, ils étaient, en outre, particulièrement redoutables, parce que, d'une part, ils avaient une puissante cavalerie, ce que ne possédait aucun peuple ngoni, et, d'autre part, utilisaient des armes à feu.

Waterboer accepta sans difficulté de venir en aide aux pauvres Sotho. Il rassembla en toute hâte son armée et se porta au-devant de Mantatisi.

Il rencontra celle-ci dans les plaines du Vaal, à l'est de Winburg. Lorsque les « Chats-Sauvages » aperçurent les chevaux, un vent de panique souffla dans leurs rangs. Mais Mantatisi les exhorta au courage et ils se ressaisirent. Voyant cela, Nicholas Waterboer s'avança lui-même vers la reine pour parlementer, mais dut s'enfuir précipitamment, sous une pluie de flèches. Alors il se décida à donner à ses troupes l'ordre d'engager la bataille. Complètement désorientée par la cavalerie et par les armes à feu, Mantatisi fut écrasée et ne dut le salut qu'à une fuite précipitée.

(*) Voir notre n° 220, avril 1964.

Elle et les débris de son armée disparurent à tout jamais dans les montagnes du Drakensberg, où ils menèrent désormais une vie obscure et misérable.

Cette aventure, qui, en apparence, n'est pas d'un grand intérêt, eut cependant des répercussions profondes sur la suite des événements : en effet, les Griqua parcoururent en compagnie du Révérend Moffat, les régions ravagées par Mzilikazi. Partout, ce n'étaient que « kraals » en ruines et innombrables ossements humains.

Sur le chemin du retour, Nicholas Waterboer donna sa parole à son ami le Révérend, qu'il n'allait pas tarder à revenir et qu'il abattrait Mzilikazi... Ce devait être moins facile qu'il ne le croyait.

Des fusils pour Mzilikazi

Lorsque, en hiver 1828, Mzilikazi reçut la nouvelle de l'assassinat de Chaka, il fut, malgré ses ambitions, profondément attristé. La chronique rapporte qu'il pleura et s'accusa publiquement d'avoir été un « mauvais fils ». Il pensa même, un moment, monter contre Dingane, meurtrier du vieux tyran, une expédition punitive.

Mais il renonça très vite à ce projet, car, contre toute attente, Dingane fut porté au pouvoir par l'armée zoulou et ne cacha pas son intention d'attaquer, au plus tôt, Mzilikazi « qui avait jadis trahi Chaka ».

(Cette conduite apparemment contradictoire s'explique peut-être par le fait qu'en tuant Chaka, déjà vieilli, Dingane avait obéi à une antique loi des peuples pasteurs et non à une haine personnelle.)

Comprenant, comme l'avait fait Chaka lui-même, qu'il ne pourrait garder le trône zoulou et résister aux Blancs, qui se faisaient de plus en plus redoutables au sud du pays, qu'en disposant d'armes à feu, Mzilikazi résolut de s'en procurer à tout prix.

Une fois encore, le hasard allait bien le servir.

Profitant de la désertion d'un des régiments de Mzilikazi, un métis germano-hottentot, chef des « Springbok », nommé Jan Bloem, crut le moment venu de frapper un grand coup. Ayant réuni une forte armée, il envahit par surprise le « kraal » du chef ambitieux; mais celui-ci, prévenu à temps, entraîna, en toute hâte son peuple dans la montagne, abandonnant ses troupeaux à l'adversaire.

Surpris par leur rapide victoire, les hommes de Bloem fêtèrent joyeusement leur triomphe et furent alors contre-attaqués par les vaincus d'un moment, dont la fuite n'avait été qu'une feinte. Tous furent, abandonnant leur arsenal, parmi lequel se trouvaient de nombreux fusils.

Mzilikazi possédait ainsi les armes qu'il désirait depuis si longtemps... Mais nouvel obstacle, aucun de ses guerriers n'en connaissait le maniement.

Or, au début de l'année 1829, Robert Schoon, aventurier et trafiquant notoire, longeait la frontière occidentale du pays de Mzilikazi, venant du pays sotho. Parvenu dans un camp Griqua, il eut la surprise d'y trouver deux guerriers venus tout spécialement pour le rencontrer, qui lui demandèrent, de la part de Mzilikazi, de bien vouloir se rendre chez lui, assurant qu'il se ferait un plaisir de le recevoir et de lui accorder le droit de chasse et de traite sur son terrain où le gibier abondait. Robert Schoon hésita longtemps... Il avait déjà entendu maintes fois raconter les sinistres exploits de Mzilikazi et ne tenait nullement à lui rendre visite... Mais l'appât du gain le poussa cependant à tenter l'aventure et il accepta.

Une intéressante conversation

Schoon prit donc un beau matin la direction de l'est, monté sur un lourd chariot attelé de six bœufs. Les deux guerriers l'escortaient.

Parvenu à la frontière du royaume de Mzilikazi, il rencontra une centaine de guerriers en armes et tout de suite craignit un guet-apens. Comme il faisait part à ceux-ci de son intention de



Mêlés aux jeunes de Mzilikazi, les jeunes Mashona vaincus assimilés par ceux-là et devinrent des guerriers dévoués au Grand Chef (Gravure).





Un descendant des Griqua, dont les chevaux firent si peur au peuple des « Chats Sauvages ».

rebrousser chemin, un « Iduna » (1) s'approcha et lui fit savoir que le roi était impatient de le rencontrer et qu'en cas de mauvaise volonté de sa part, il serait mis à mort séance tenante.

La marche vers l'est reprit donc. Au fur et à mesure qu'ils avançaient, les guerriers devenaient plus nombreux. En entrant dans le district de Marico, Robert Schoon reçut en présent six bœufs blancs envoyés par Mzilikazi. Parvenu à Enkugwini (2), il fut installé dans le « kraal » royal en attendant que Mzilikazi daigne le recevoir. En fait, il n'attendit pas longtemps, car le chef était impatient de le rencontrer.

Dans ses mémoires, Robert Schoon nous conte sa profonde surprise lorsqu'il fut mis en présence pour la première fois de Mzilikazi. Au lieu du tyran vulgaire, abject et sanguinaire, qu'il

s'était plu à imaginer, il découvrait un être autoritaire certes, mais intelligent et raffiné.

Un long échange de propos entre les deux hommes permit à Schoon de s'apercevoir avec étonnement que Mzilikazi était parfaitement au courant des affaires politiques sud-africaines. Il lui exprima son estime pour les colons boers qui, il le savait, arrivaient, de plus en plus nombreux, au sud de l'Orange. A mainte reprise, il répéta qu'à l'instar du « Grand Chaka », il serait heureux d'offrir des terres aux Européens... Robert Schoon jugea plus prudent de garder pour lui les doutes que ces propos lui inspiraient.

Un chef qu'on approche à genoux

Le lendemain, il fut convié à un grand repas donné au « kraal » royal d'Enkuwini et en présence de guerriers venus des quatre coins du pays. Auparavant eut lieu une formidable parade militaire à laquelle prirent part tous les guerriers. Puis, des régiments d'élite exécutèrent devant leur souverain et son invité une danse de guerre. Les carnets de Schoon, qui sont riches en documents « pris sur le vif », racontent comment au beau milieu de la conversation, Mzilikazi, qui n'était pas satisfait de l'ardeur de son ensemble chorégraphique, se leva, se mit à la tête des danseurs, et après avoir « remis l'ambiance », vint tranquillement se rasseoir près de son invité.

Robert Schoon nous explique encore sa surprise en constatant l'adoration quasi naturelle dont Mzilikazi était l'objet de la part de son peuple.

« Lorsqu'il fait un geste — note-t-il — tous ses sujets, assis à distance, le reproduisent gravement. Chacun cherche à imiter son comportement. Nul ne s'approche de lui sans y être invité et ne le fait qu'à genoux. Lorsqu'ils sont admis à lui répondre, ils prennent des attitudes humbles et soumises, changent volontiers le timbre de leur voix... »

Le repas commença, arrosé d'alcool et de bière. Les guerriers qui s'étaient particulièrement distingués par leur bravoure lors des derniers combats furent invités à se servir les premiers, avant Mzilikazi lui-même.

C'est au cours du festin que le chef dévoila insidieusement ses véritables intentions. Il expliqua à Schoon qu'il avait en sa possession un important stock d'armes à feu dont il ne savait se servir. L'aventurier accepta volontiers de l'initier au maniement du fusil, et, peu après, devant l'armée tout entière, il abattit d'une seule balle un bœuf placé à quelques pas de lui. La surprise des guerriers fut extrême et d'emblée, Robert Schoon fut considéré comme leur plus grand ami.

(1) Iduna : officier supérieur chez les Ngoni.

Le gibier était très abondant et les Ngoni fort experts dans l'art de la chasse.



L'aventurier sud-africain devait repartir peu après, comblé de cadeaux, muni d'une autorisation permanente de chasser dans le royaume de Mzilikazi. De son côté, il s'engageait à lui fournir des armes, et, surtout, des munitions. Il est peu probable que Schoon ait eu jamais l'intention de tenir parole. Mais, désireux de revenir sain et sauf à la côte, il accepta les clauses de ce traité et partit ainsi sans encombre.

Il était le premier Européen à être entré au pays de Mzilikazi.

Les Zoulous attaquent

Depuis quelque temps déjà, Mzilikazi savait que le nouveau chef des Zoulous, Dingane, le meurtrier du Grand Chaka projetait d'attaquer son pays. Ayant été averti à temps de l'imminence du danger, il évacua femmes, enfants, bétail et se porta au-devant de ses ennemis. Il s'installa solidement dans la montagne et quelques jours plus tard, en effet, des sentinelles postées en observation vinrent lui dire que les Zoulous étaient en vue, avançant rapidement le long de la face occidentale du Drakensberg.

Bravement et bien que très inférieure en nombre, l'armée de Mzilikazi accepta le combat. Mais la ruée des Zoulous fut irrésistible et Mzilikazi dut ordonner la retraite pour éviter la destruction totale. Désormais, la route d'Enkugwini, sa nouvelle capitale était ouverte. Et, cependant, Dingane ne s'aventura pas plus au nord. Connaissant la ruse de son adversaire, peut-être flairait-il un piège ? Quoi qu'il en soit, après avoir razzé la région quelques semaines, il revint sur ses pas.

Il est bon de noter ici, qu'au sud du pays zoulou, les nouvelles étaient alarmantes. Nous sommes en effet en 1831 et le « Grand Trek » — la « grande migration boer » — qui devait commencer en 1834, s'annonce déjà par des signes avant-coureurs : avec leurs charriots, les Boers ont franchi le fleuve Orange. Il est probable que, conscient du péril qui pèse au sud de ses frontières, Dingane a renoncé à poursuivre trop au nord ses ennemis défaits (3).

Cependant, Mzilikazi vaincu, errait en compagnie de ses guerriers, cherchant quelque victime pour passer sa colère, et le moyen de se venger, plus tard. A la fin de l'année 1831, il approcha du pays de Moshesh, chef des Sotho-Tchouana. Le voyant arriver avec des intentions belliqueuses, Moshesh se hâta de consolider ses positions défensives et s'apprêta à toute éventualité. Mzilikazi lança de furieux assauts contre la citadelle naturelle du vieux guerrier qu'il aurait voulu s'approprier. Les montagnes du pays sotho étaient, en effet, un refuge quasi inexpugnable d'où il aurait toujours pu résister à l'avance des Zoulous. Quoi qu'il en soit, après avoir perdu beaucoup d'hommes, il dut se reconnaître vaincu une fois de plus et accepta un traité de non-agression, qu'il devait respecter d'ailleurs, jusqu'à la fin de son règne.

Premier choc avec les Boers

Ayant appris la défaite de Mzilikazi face aux Zoulous, et sorti échec devant la citadelle sotho, le chef griqua Barend crut l'heure venue de porter un coup décisif à celui qu'il haïssait depuis toujours. Il réussit à convaincre un certain nombre de chefs voisins qui détestaient, eux aussi, la tyrannie du chef vaincu.

Aussi, les Barolong, vassaux de ce dernier et les Korana se joignirent aux Griqua et envahirent soudainement le « kraal royal », en l'absence de Mzilikazi, Enkugwini fut incendiée et un butin immense fut rassemblé comprenant la totalité du bétail, des femmes et des enfants. Puis, ayant tout détruit, grisés par leur victoire, les assaillants reprirent la route de l'ouest.

Malheureusement pour les Griqua et leurs alliés, Mzilikazi avait été averti à temps de ce coup de force et c'est volontairement, selon une vieille ruse déjà employée par Chaka et par lui-même, qu'il avait abandonné son « kraal » à l'invasisseur.

Puis, ayant fait un grand détour par le nord, lui et son armée, étaient allés attendre leurs ennemis dans une passe étroite dominée par la montagne... et située à près d'une semaine de Enkugwini.

Les Griqua qui eurent l'imprudence de camper à proximité de ce défilé furent attaqués durant la nuit. Peu nombreux furent ceux qui échappèrent au massacre. Depuis ce jour, l'endroit où eut lieu le combat est appelé « la colline de la Mort ».

Mzilikazi ayant anéanti toute résistance se lança à la pour-

(2) Redoutant les attaques des tribus rhodésiennes et sotho, Mzilikazi avait déjà, peu avant la mort de Chaka, décidé de construire une ville nouvelle, plus au sud, et d'en faire sa nouvelle capitale. Ce fut Enkugwini.

(3) Chassés par les Anglais qui avaient été attirés au nord de la province du Cap par la découverte des diamants, les Boers, colons hollandais, émigrèrent en masse, en 1834, vers le nord en passant par les monts du Drakensberg. Cet immense exode fut appelé le « Grand-trek ».



Danse de guerre Ngoni.

Par centaines, les Boers passaient la rivière Orange.



suite des fuyards. Arrivés à un endroit où les tribus semblaient s'être séparées, il resta quelques instants indécis. Mais, ayant envoyé des éclaireurs, ceux-ci revinrent lui dire que les Barolong fuyaient vers le sud-ouest. Mzilikazi ordonna à ses hommes de poursuivre ces traîtres et de les exterminer.

Parvenus, cependant sur les rives de l'Orange, les poursuivants furent arrêtés net par une formidable décharge d'armes à feu. Voyant arriver sur elle cette troupe de guerriers en furie, une colonne avancée de Boers avait, en effet, ouvert le feu. Les hommes de Mzilikazi reculèrent et, bientôt, s'enfuirent.

Cet incident était fortuit; mais, de toute façon, un conflit entre Blancs et Noirs était inévitable, traitants et chasseurs blancs voulant l'annexion du Natal aux dépens des Zoulous. Quand Piet Rief, envoyé en éclaireur par les « Trekkers » boers, eut franchi le Drakensberg, ces colons l'envoyèrent négocier auprès de Dingane une cession amiable, accompagné de quelques dizaines d'hommes non armés. Mais l'avance boer avait alarmé le chef zoulou qui massacra Rief et sa troupe, et ensuite, un grand nombre d'Européens. Les Trekkers boers se renforcèrent, et, le 16 décembre 1838, écrasèrent les Zoulous à la bataille de « Blood River » (la « Rivière Sanglante »).

Ils étaient commandés par Pretorius, dont la capitale sud-africaine, Pretoria, porte le nom.

R. L.-B.

POST-SCRIPTUM

LA FIN DE L'EMPIRE ZOULOU

Dingane qui avait été le grand vaincu de « Blood River » fut détrôné par les Boers, demeurés maîtres du Natal où se trouvaient les Zoulous, et remplacé par son demi-frère Mpsande (ou Panda), qui s'était rebellé contre lui.

Un missionnaire norvégien, le Père Schrinder, qui avait connu les trois demi-frères : Chaka, Dingane et Panda, a déclaré : « Chaka était réellement un grand homme, cruel et sans scrupules, mais avec beaucoup de qualités. Dingane n'était qu'une bête

bipède. Panda était un être faible et incompetent, mais aimable et reconnaissant, vertus rares chez les Zoulous. »

En 1843, les Anglais succédèrent aux Boers comme souverains de fait du Natal, et obtinrent une cession de territoire du faible Panda. Mais, en 1872, celui-ci fut remplacé par son fils Cetywayo, d'un tout autre caractère, qui rétablit les méthodes de son oncle Chaka. D'après le P. Schrinder, ami des Anglais, « c'était un homme capable, mais par son orgueil froid et sa cruauté, pire que ses prédécesseurs. »

Les incidents de frontière avec les Blancs du Transvaal se multiplièrent. Quoiqu'une commission d'enquête eût donné, à ce sujet, raison aux Zoulous, le gouverneur anglais du Natal jugea le moment venu de détruire la redoutable organisation militaire zouloue et adressa un ultimatum à Cetywayo, qui n'y répondit pas.

LA MORT DU PRINCE IMPERIAL

Ce fut le début de la Grande Guerre Zouloue : les Anglais y engageaient, en plusieurs colonnes, cinq mille soldats et huit mille indigènes; les Zoulous alignaient quarante mille guerriers. La guerre débuta par une cuisante défaite des Blancs : à la suite d'une attaque-surprise de dix mille guerriers noirs, un camp anglais fut anéanti; près de mille Européens et de cinq cents auxiliaires indigènes périrent.

Cependant, les Anglais après avoir reçu des renforts et de l'artillerie finirent par s'emparer du « kraal royal » de Cetywayo : Ulundi. C'est au cours de ces opérations que fut tué le prince impérial, fils de Napoléon III, volontaire dans le corps anglais, qui participait à une reconnaissance.

Le « Zoulouland » fut artificiellement divisé en treize tribus — dont les chefs se livrèrent de sanglants combats, sous un protectorat anglais assez relâché et, finalement, annexé par les Britanniques en 1887.

Aujourd'hui, le Zoulouland fait partie de l'Union Sud-Africaine, devenue indépendante, et les Zoulous, dont beaucoup travaillent dans les villes et les mines, connaissent les mêmes douloureux problèmes que les autres Noirs de cet Etat raciste.

J. R.

Pendant des années, Boers, Zoulous et Matabélés de Mzilikazi s'affrontèrent dans une lutte sauvage.



Le Pacte de l'Homme et de l'Eléphant

par Francis BRUNEL

LA silhouette massive d'éléphants caparaçonnés et peints surgit tout de suite à l'imagination dès que l'on parle de fastes princiers ou de fêtes religieuses dans l'Inde. Les grands temples comme les cours royales ont toujours eu leurs éléphants sacrés ou royaux. Aussi loin qu'on remonte dans le passé, les représentations de l'art indien nous montrent ces immenses animaux de la jungle associés à l'homme. L'un des plus anciens vestiges de l'Inde, au sceau finement gravé, remontant à la civilisation de l'Indus, nous fait voir un homme assis sur une sorte de trône, les jambes croisées dans la pose du lotus, entouré, tel un roi dans la nature, des plus puissants animaux de la jungle, l'éléphant, le rhinocéros, le tigre et le buffle. Cette image, finement burinée, traduit le rêve immémorial de l'être humain : conquérir les forces de la nature, quelles qu'elles soient.

De tous les animaux de la jungle indienne, le plus symbolique, le plus majestueux, le plus représentatif est sans conteste l'éléphant. Réputé pour sa force prodigieuse, son intelligence et sa mémoire, l'éléphant n'a cessé de susciter l'intérêt de l'homme. Sa conquête, sa domestication ont dû suivre un long cheminement à travers des âges sans nombre. Mais un jour, par une inspiration imprévue, l'homme a dû découvrir le moyen d'arriver à son but. Il scella alors un pacte avec la nature, un pacte de compréhension et d'amour. Un nouveau dialogue était engagé entre lui et la nature, ce n'était plus le langage de la peur et de la force ; une coopération secrète se tramait, que les siècles et les millénaires ont rodée et qui continue de nos jours encore comme une tradition profondément établie.

Il faut avoir vécu ou séjourné dans les jungles pleines de mystère de l'Inde et de l'Himalaya pour imaginer ce monde insolite, merveilleux et captivant où hommes, bêtes et plantes sont étroitement associés.

Là, depuis des siècles, des clans se sont spécialisés dans la capture des éléphants sauvages. C'est un art autant qu'une science remontant aux origines de leur histoire, un métier qui n'est pas sans danger !

Selon les régions, les méthodes utilisées sont différentes. Au sud du Boutan, dans les jungles baignées par le puissant Brahmapoutre, quelques clans capturent les éléphants sauvages au lasso, selon un rituel rigoureusement observé, car il n'est pas question de blesser ou de tuer une seule bête sauvage ni d'en prendre plus qu'un certain nombre fixé d'avance.

Dès que la mousson a cessé de déverser sur la plaine son déluge de pluies, les éléphants descendent des contreforts de l'Himalaya pour retrouver dans la plaine un vert paradis qui leur offre une nourriture délectable faite de jeunes bananiers gorgés d'une sève sucrée, des cardomanes sauvages et de nombreuses broussailles parfumées, que viennent com-



L'éléphant pourrait être un des symboles de l'Inde. Aussi loin que l'on remonte, on trouve sa présence associée à celle de l'homme : les grands temples hindous, comme les cours princières ont toujours eu leurs éléphants sacrés ou royaux. Les sceaux de la civilisation de l'Indus, vieux d'il y a 5.000 ans, nous montrent fréquemment leur silhouette massive.

voir
pages
suivantes

En quatre photos : le bain de bébé-éléphant...

Au camp, les éléphants domestiques doivent participer à la corvée du fourrage pour tout le monde. Bébé éléphant accompagne sa mère partout, à la chasse comme aux travaux de la jungle et du camp.

pléter les baignades quotidiennes dans l'eau des rivières, car c'est là leur grand bonheur. C'est aussi la période des amours où l'éléphant va choisir la compagne de sa vie, car il ne la quittera plus jusqu'à sa mort.

Conduits par des vétérans pleins de force et d'expérience, les troupeaux s'avancent par groupes de quarante ou cinquante, lentement mais régulièrement, parcourant des étapes journalières d'une dizaine de kilomètres environ.

C'est l'époque où les clans de chasseurs ont établi leurs camps dans la forêt. Mais voyez plutôt notre film...

F. B.





Et puis, c'est l'heure de la plus grande joie pour tout le monde : celle du bain rafraîchissant ! L'éléphant venu vient têter sa maman, pendant que celle-ci goûte la fraîcheur de l'onde.



Après la tétée, comme un enfant, le petit éléphant monte sur les pattes de sa mère, en attendant de jouer dans l'eau.

Et tous les éléphants vont connaître la détente du bain, brossés, bichonnés, affectueusement, par leurs cornacs et compagnons. Juste récompense du rude labeur du jour, événement de la journée, et aussi entente des hommes et des animaux de la jungle indienne, où le respect de la vie et l'amour de l'universel ne sont pas de simples mots.



Un film extraordinaire :

La capture d'un éléphant sauvage

Reportage photographique en Assam de Francis BRUNEL et JO NAZE.



Dans les jungles de l'Assam, lorsque les pluies torrentielles de la mousson ont cessé, la vallée du Brahmapoutre est verdoyante, et la jungle retentit de mille chants d'oiseaux. C'est le moment choisi par les clans de captureurs d'éléphants pour s'établir dans cette jungle : une aventure ancestrale commence et des postes de guets sont établis en haut de grands arbres pour observer l'arrivée des éléphants sauvages.

Dans la jungle, le troupeau composé de nombreuses familles guidées par un vieux chef solitaire, s'en va vers les champs de cardamomes sauvages aux pousses juteuses.



Des colonnes d'éléphants domestiqués, montés chacun d'un équipage de deux hommes, le cornak ou mahout, et le chasseur ou fandi, se mettent en branle silencieusement en file indienne au petit jour, vers les lieux de paccage. Ils vont traverser cours d'eau, clairières et forêts. Le fandi est assis sur la nuque de l'éléphant, un gros lasso de jute enroulé devant ses jambes. Le harnachement des bêtes est très simple : une ventrière et une croupière.

Pendant ce temps, d'autres groupes d'hommes préparent un kédar, sorte d'enclos fait de troncs d'arbres solidement attachés les uns aux autres et étayés pour y enfermer temporairement les animaux qui auront été capturés.



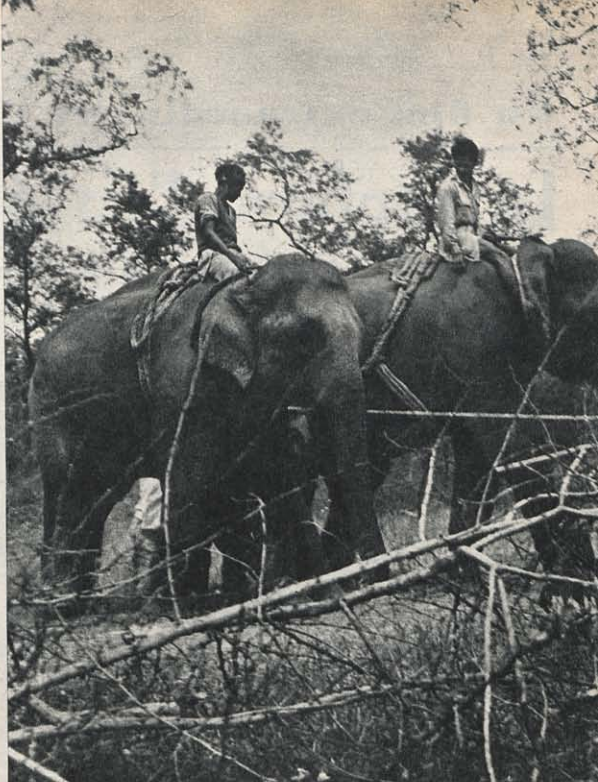
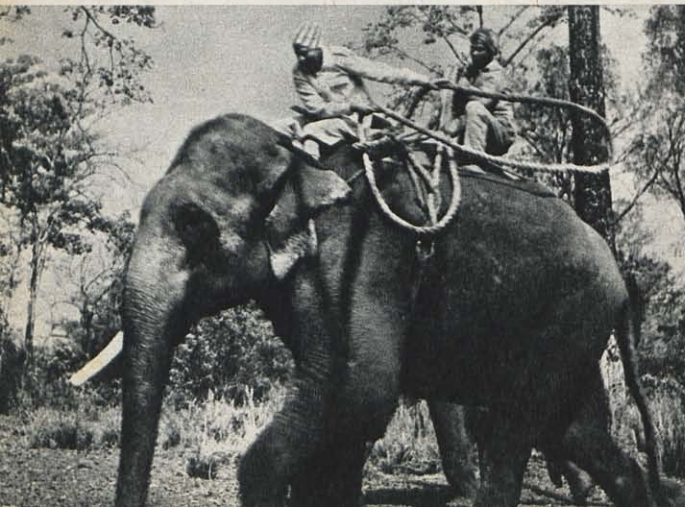


Cet enclos doit pouvoir résister à la poussée violente et puissante des captifs, aussi chaque lien est-il solidement établi et renforcé.



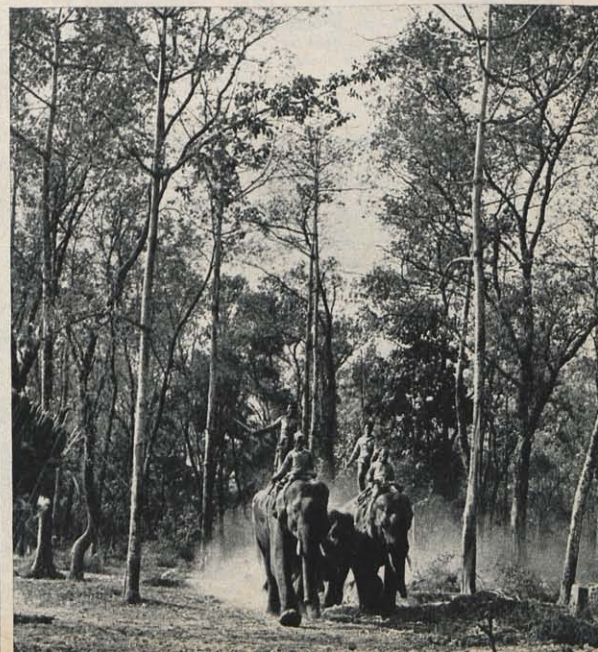
Des que les chasseurs sont en vue du troupeau, une partie très serrée d'adresse et d'audace va se jouer. Désormais tout va se faire dans un silence absolu et les hommes vont communiquer entre eux par signes. Pour ne pas éveiller le flair très fin des éléphants sauvages, ceux-ci vont être abordés à contre-vent. Autour de la masse monumentale et grise des vétérans et des mères s'affairaient les éléphanteaux.

Lorsque le chasseur aura choisi celui des jeunes éléphants qu'il veut capturer — de 5 à 12 ans, ni trop jeune ni trop âgé — il va imperceptiblement s'approcher de son candidat par l'arrière et par le flanc droit. Arrivé à sa hauteur, il va lui lancer sur la tête la boucle de son lourd lasso.



Surprise par la caresse insolite du lasso, le jeune éléphant lève la trompe, pour voir ce qui se passe, faisant tomber sur son poitrail la lourde corde. Le chasseur tire alors sur son lasso, l'attache le plus court possible, à la ventrière de sa monture. Un deuxième éléphant domestiqué encadre le jeune de l'autre côté, le coinçant à lui en faire perdre le souffle.

Et bon gré, mal gré, le jeune captif se sent irrémédiablement entraîné hors de sa clairière... A peine a-t-il eu le temps de pousser un essai de barrissement! Il ne comprend pas encore sa mésaventure et, découvre, pour la première fois, l'homme, cette créature juchée sur la nuque de ses massifs congénères qui l'entraînent.





10

10 Il va être solidement attaché à des pieux ou des troncs d'arbre, les pattes écartées, pour lui enlever toute force offensive. Il va faire alors la grève de la faim. Les chasseurs vont lui faire subir l'épreuve qu'il redoute le plus, de mémoire ancestrale : celle du feu. Il va être encerclé de torches enflammées.

11 Enfin, il acceptera la présence humaine sans gémir. Dès lors, nuit et jour, hommes et femmes vont jouer pour lui de la musique et lui chanter des chansons : « Petit frère, lui disent-ils, une vie nouvelle va commencer pour toi, nous allons t'aider



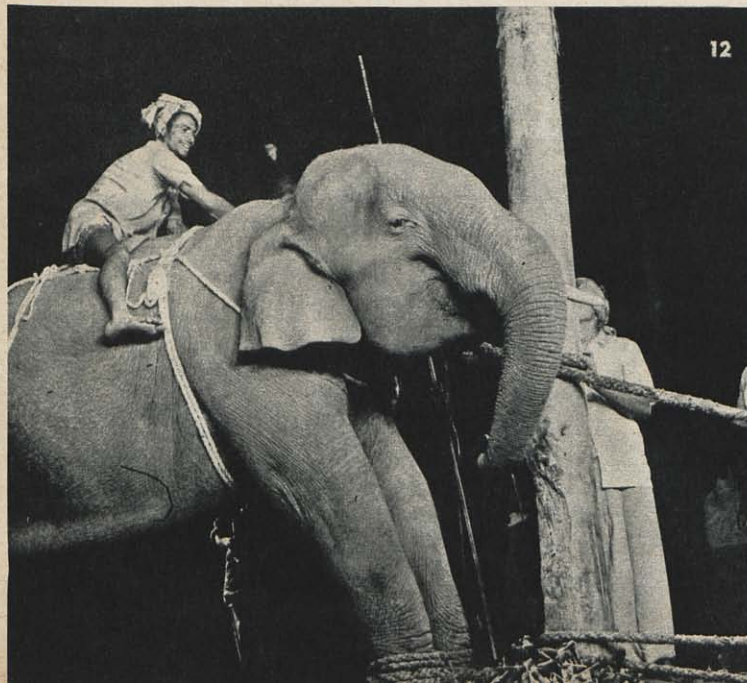
11

et te protéger et tu vas être le compagnon de nos jours et parcourir avec nous la forêt aux mille chants d'oiseaux. La nuit, tu dormiras dans nos camps sous le ciel étoilé, près de nous... »

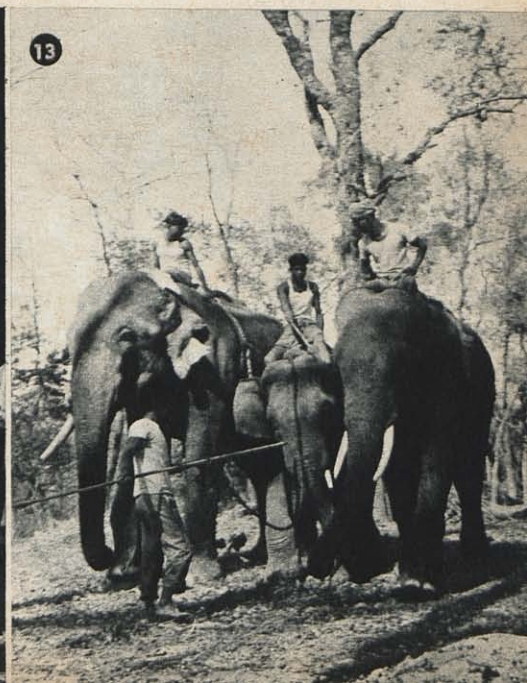
12 L'homme va pouvoir commencer un patient travail de domestication et l'éléphant acceptera la présence sur son dos de ce nouveau maître ! Il sera baptisé d'un nom qu'il portera le restant de ses jours et auquel il obéira désormais. Un cercle magique de petites lampes à huile sera disposé autour de lui et les génies de la forêt seront invoqués et en particulier le « Guide Céleste » de

tous les éléphants sauvages. Le captif aura une nourriture de jeunes pousses, de bananier, de cardamomes et d'autres plantes aromatiques.

13 Dix jours environ après sa capture va commencer un dressage qui va se prolonger pendant trois semaines, pendant lesquelles, encadré de deux éléphants domestiqués, il va apprendre vingt-cinq commandements auquel il devra ensuite obéir à la voix. Les anciens obligent patiemment la jeune recrue à faire comme eux ! Un guide le corrige ou l'aide à mieux comprendre en le précédant, muni d'une perche.



12

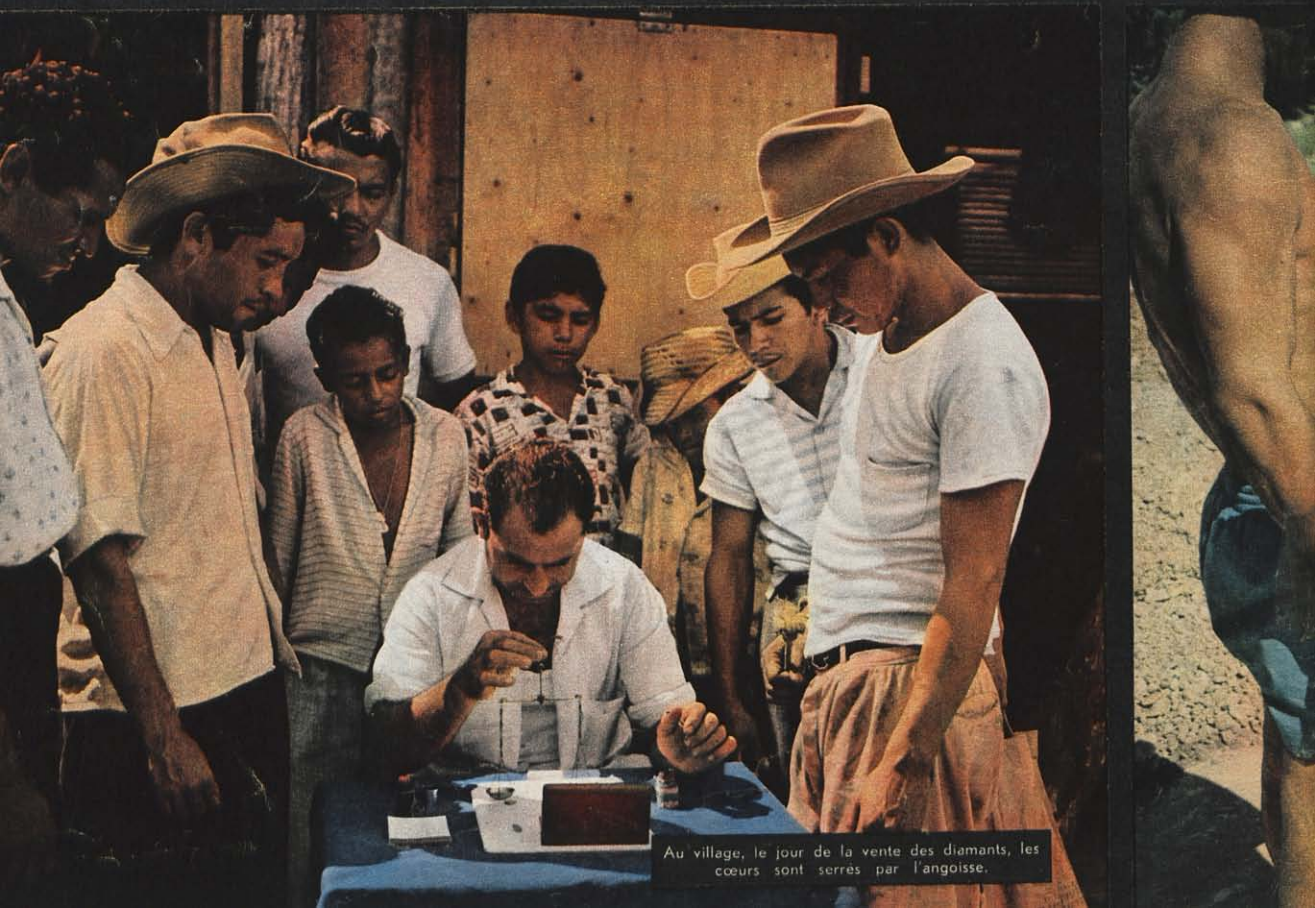


13



LA RUEE VERS LE DIAMANT

Reportage et photos de Roger Fiorillo



Au village, le jour de la vente des diamants, les cœurs sont serrés par l'angoisse.



Flotille des chercheurs de diamants sur le Caroni.

ANT en Guyane Vénézuélienne



Recherche du diamant dans le village.

LE massif de la Guyane, la partie la plus ancienne du continent américain, s'élève entre le bassin de l'Amazone et celui de l'Orénoque d'une part, et l'océan Atlantique de l'autre. Situé entre l'équateur et le 8° degré de latitude sud, il se présente comme une immense plateforme de roches cristallines qui se sont amalgamées et ont émergé à l'époque précambrienne, soit à une ère géologique qui remonte à environ 1.500 millions d'années.

Des paysages impressionnants accueillent le voyageur qui s'aventure dans cette zone : des montagnes à la cime plate dressées dans le ciel comme des tambours de pierre, des cañons très profonds, où coulent des fleuves impétueux, des cascades, des savanes vert pâle parsemées de blocs de granite ou de basalte ainsi que des roches noires volcaniques aux formes étranges, parfois arrondies comme les bosses d'un chameau.

La végétation tropicale, la faune qui la hante (singes, jaguars, perroquets, serpents...) et les peuplades encore primitives qui y vivent (diverses tribus d'Indiens : Arecuna, Mavagones, Piaroa, Waika, Shirishana), donnent aux paysages un aspect apocalyptique de surface lunaire.

Le massif de la Guyane est divisé politiquement entre le Venezuela (qui en possède la majeure partie), le Brésil et les trois dépendances européennes (française, anglaise et hollandaise). C'est un territoire presque inexploré, aux ressources minérales incalculables. Il contient du fer, de la bauxite, de l'uranium, de



Le sable diamantifère recueilli par le plongeur dans un sac et remonté.

l'or et des diamants. Mais, pour des raisons d'ordre géographique, économique et historique, il est resté isolé, loin du monde civilisé et du progrès.

Toutefois, ces dernières années, il s'est développé un phénomène très intéressant du point de vue humain, social et même historique : la recherche libre des diamants.

La ruée vers le diamant

Les chercheurs de diamants de la Guyane, les « mineros », comme ils se désignent eux-mêmes, sont la réplique exacte des chercheurs d'or du Yukon ou de la Californie. Éparpillés dans l'ensemble du territoire, ils se groupent principalement dans la partie nord-est, délimitée par la grande savane vénézuélienne et les bassins des trois fleuves : le Paragua, le rio Caroni et l'Icabarú. La partie située aux abords de la source de l'Orénoque est peu fréquentée à cause de l'éloignement des centres et des difficultés de réapprovisionnement.

Les *mineros*, il y a encore quelques années étaient seulement quelques centaines. On en compte aujourd'hui plusieurs dizaines de milliers. Ce sont pour la plupart des Noirs, des Indiens, des métis, venus des classes les plus humbles du pays. Le chômage, les crises économiques ont amené ces hommes avec leurs femmes et leurs enfants, à quitter leurs villes natales, pour explorer les sites diamantifères.

Ils s'aventurèrent, sur des canoës indiens ; à rames ou à moteur, en remontant les fleuves et en traversant les forêts de la grande savane. Ils rencontrèrent toutes sortes d'obstacles : les rapides, les bêtes sauvages, les insectes.

Ils marchèrent des jours entiers, portant leurs vivres sur leurs épaules et dormant à la belle étoile dans des hamacs. Le jour, ils cherchaient dans le lit des rivières et dans les gorges des montagnes : une « ruée vers le diamant », semblable toutes proportions gardées à la ruée vers l'or.

Lorsqu'un chercheur a détecté une *bomba*, c'est-à-dire, un filon, il lui est difficile de l'exploiter seul, et de garder le secret. En effet, il doit retourner périodiquement en ville pour vendre et surtout pour se réapprovisionner en nourriture et en matériel. A son retour, il se fait inévitablement suivre par d'autres chercheurs et son filon est ainsi découvert. Aussitôt, le bruit en court, et très rapidement, d'autres chercheurs arrivent. Alors surgissent, dans une confusion extrême, en quelques jours, comme des champignons après la pluie, de pittoresques villages aux cahutes de paille ou de tôle, avec des bars, des épiceries, des bazars.

Un village de « mineros »

Ciudad Bolívar, capitale de la Guyane vénézuélienne, est devenue, aujourd'hui, celle des chercheurs de diamants. Régulièrement, ils y viennent se réapprovisionner et vendre le fruit de leurs efforts. Des portiques, soutenus par des colonnes de fer, rappelant l'époque coloniale, abritent divers magasins qui offrent l'équipement et le matériel nécessaires aux chercheurs. L'un d'eux est particulièrement mis en valeur par une large pancarte, aux couleurs vives : « Ici, tout pour le chercheur » et surtout par le vieil homme barbu qui, calmement, tamise devant la porte. Les rues sont peuplées de

nombreux chercheurs aux chapeaux aux larges bords : c'est une ambiance très « Far West ».

Le but de notre voyage est de visiter, en remontant le rio Caroni, divers villages de chercheurs et de les voir vivre et travailler.

Le premier village, Caruachi, est à 150 km. On y accède très facilement en voiture : un service régulier de « car por puesto » (taxis collectifs qui chargent jusqu'à cinq personnes), attend les voyageurs en leur proposant : « a la mina ». Lorsque le taxi est plein, on peut partir. La température est torride et la savane que nous traversons est brûlée par le soleil.

Le chauffeur qui joue aussi le rôle de guide pour les touristes, relate, chemin faisant, l'histoire de Caruachi. En 1960, quelques ouvriers de Ponts et Chaussées, qui prenaient du gravier dans le rio Caroni, découvrirent, tout à fait par hasard, un certain nombre de diamants. A leur retour en ville, ils divulguèrent leur aventure et la nouvelle se propagea. De Ciudad Bolívar arrivèrent aussitôt plusieurs chercheurs qui se mirent à tamiser le fleuve, et, à leur grande joie, ils trouvèrent également des pierres. Donc, plus de doute, il s'agissait bien là d'un véritable filon.

C'est ainsi que, en quelques jours, un chemin se traça à travers la savane. Des centaines de personnes commencèrent à arriver, transportant avec elles, les objets les plus disparates, depuis des frigidaires à pétrole et les cuisinières à gaz jusqu'aux matelas super-confort et aux *juke-boxes* sans oublier les animaux (chiens, poules et cochons). Ils construisirent avec les moyens du bord des cabanes, des magasins, des bars, en carton et en tôle laminée et même un cinéma, bien entendu rudimentaire. Un tailleur fit d'une baraque en bois, une boutique, en y inscrivant « *sastreria* ». Caruachi était né.

Le lit du fleuve qui, à cette époque de l'année, était sec, fut passé au crible jusqu'à ce que la mine soit complètement découverte.

C'est alors qu'une complication imprévue surgit : Caruachi était, en effet, dans la zone de la « réserve » où la recherche libre du diamant était interdite. Et, un jour, un camion transportant plusieurs gardes nationaux chargés de faire évacuer la ville vint briser le calme de la forêt. Mais les chercheurs ne l'entendirent pas de cette façon et menacèrent les gardes de leurs *machetes* (cou-teaux à lame très longue, servant à couper les branches des arbres et les plantes). Comme à cette période, le pays souffrait d'une crise économique et que le problème du chômage se posait gravement, le gouverneur de la Guyane décida de fermer les yeux.

Le temps passa et les nombreuses tonnes de gravier qui avaient été retirées

du fleuve avant la naissance du village se transformèrent en une grand route — partie de la *carretera panamericana* (la route panaméricaine).

C'est ainsi que la nuit, les voitures qui empruntent cette artère peuvent voir dans la lumière de leurs phares des scintillements qui pourraient bien être ceux des diamants. Le chauffeur conclut son anecdote en ajoutant ironiquement : « Le Venezuela est tellement riche que ses routes sont cloutées de diamants ! »

Géologie pratique

A Caruachi, il ne reste que quelques chercheurs car la mine sera bientôt épuisée. Nous leur demandons de nous expliquer en quoi consiste leur recherche : il y a deux techniques totalement différentes : soit dans la terre, soit dans le lit des fleuves. Le but en est le même : rejoindre ce que les chercheurs appellent la « formation », c'est-à-dire une certaine couche géologique qui contient le diamant. Dans la terre, la profondeur nécessaire pour rencontrer une formation diamantifère peut varier de un à six ou sept mètres selon l'épaisseur de la sédimentation. Au contraire, dans le lit des fleuves, les filons sont plus proches mais il faut plonger pour aller jusqu'à eux et parfois descendre jusqu'à vingt ou trente mètres : les chercheurs doivent alors se pourvoir de scaphandres, fusent-ils rudimentaires.

La phase suivante est commune aux deux techniques : il s'agit du filtrage ou du lavage de la formation. Cette opération s'effectue avec la « *zuruca* », qui est un instrument assez primitif de fabrication généralement brésilienne. La *zuruca* se compose de trois tamis de bois de tailles différentes, tendus de fils métalliques qui se croisent et forment des mailles très fines. En faisant tourner le premier tamis dans l'eau, les pierres et la terre sont filtrées ; elles tombent alors dans le second tamis, puis dans le troisième. Ainsi, trois fois de suite. Les diamants restent encastrés, selon leur grandeur, dans les mailles de l'un des trois tamis. La *zuruca* fonctionne selon le principe de la force centrifuge : les pierres, le sable et les matières légères se déposent au bord : le diamant qui pèse très lourd et surtout étant donné sa forme polyédrique, reste au centre.

Les chercheurs qui, pour la plupart, n'ont aucun bagage scientifique, possèdent une certaine connaissance géologique qu'ils ont acquise empiriquement. Ils savent, par exemple, que le diamant est du carbone pur et que la force des explosions volcaniques et les alluvions l'ont concentré dans des endroits déterminés. D'autre part, pour eux, l'indication la plus sûre qu'un terrain est diamantifère est la présence de la « *punta di lapiz* », pierre noire, elle-même à base de carbone. Quand, dans la *zuruca*, il reste un certain nombre de « *puntas di lapiz* », il y a de fortes chances pour qu'un gise-



Un scaphandrier se prépare à plonger. Il est relié au bateau par un câble et un tuyau.

ment de diamants existe dans la périphérie. D'autres pierres avoisinent également le diamant ; leurs noms sont très pittoresques : « *caraoas rojas* » (haricots rouges) ou bien « *huevos de paloma* » (œufs de colombe) et « *casi casi* ». La « *casi casi* » est une pierre blanche transparente, à facettes comme le diamant. Mais, à la différence du diamant, elle est très fragile : un léger coup avec la pointe d'un couteau et elle est réduite en poussière. Les chercheurs ne s'y trompent pas et ils affirment que « beaucoup de pierres ressemblent au diamant, mais, que lui, ne ressemble à aucune ».

Un radeau et des plongeurs

Nous continuons notre voyage et, en remontant le cours du Paragua et du Caroni, plusieurs villages apparaissent. Ils sont toujours construits sur les rives du fleuve ; ceci pour deux raisons, tout d'abord pour l'eau, pour la proximité du travail et, surtout, parce que les fleuves dans cette région sont l'unique moyen de communication. Certains de ces villages portent des noms qui révèlent un certain côté humoristique dans le caractère des chercheurs : ainsi « *Morrocoy* » (tortue) car la mine est sous une colline en forme de tortue, ou bien « *La Luna* », car la mine, cette fois, est juchée sur la cime d'une montagne et semble toucher la lune, ou encore « *La Cerveza* » (la bière) car cette mine est très pauvre et l'on y gagne tout juste de quoi s'acheter une bière, enfin, « *La Dictatura* » est une mine perdue dans les montagnes proches de la source du rio Caroni et les vivres y sont très chers.

Ces dernières années, les chercheurs se sont groupés sur les rives du Haut et

Moyen-Caroni. En effet, l'eau et les rives de ce fleuve semblent cacher des richesses fabuleuses.

En poursuivant notre chemin, nous arrivons à un endroit où le Caroni s'élargit en formant une boucle et sur les rives, à quelques kilomètres de distance, deux villages abritent environ 10.000 chercheurs : ce sont El Meroy et La Flor. La recherche s'y fait dans les eaux du fleuve et dans la terre.

Sur le fleuve, une cinquantaine de radeaux fabriqués avec des canoës indiens, recouverts de planches, le tout assemblé et cloué de façon à former une surface plane. Dans une confusion et un brouhaha indescriptibles, les chercheurs, affairés travaillent. Les différentes phases de l'opération sont effectuées en équipes de huit à dix personnes qui se sont groupées en « société » : les gains seront partagés ensuite avec le propriétaire du radeau.

Les plongeurs, protégés par des scaphandres, descendent dans l'eau trouble du large fleuve jusqu'à environ une trentaine de mètres de profondeur, et y restent trois à quatre heures. A cette profondeur, sur le lit du fleuve et dans une presque totale obscurité, ils luttent contre le terrain très puissant. Tout en creusant avec des pelles de fer, ils remplissent des sacs de pierres, de terre et de sable. Ces sacs sont ensuite remontés par une autre partie de l'équipe, qui est sur le radeau au moyen d'un système de cordes et d'une poulie. La phase « plongée » peut parfois être très dangereuse : en effet, lorsqu'un filon est découvert, tous les plongeurs descendent en même temps en grande hâte. Dans leur précipitation, ils risquent de se heurter et sous le choc,



Un homme tient le câble et correspond par des secousses convenues avec le plongeur.



Sac de « formation » envoyé par le plongeur.

d'enchevêtrer les cordes des poulies avec les tubes de caoutchouc de leur scaphandre. Certains ainsi suffoquent et se noient.

Une fois le matériel amené sur le radeau, le reste de l'équipe le tamise pour voir s'il contient des diamants.

Les acheteurs, sur leurs canoës, circulent de radeau en radeau et attendent, leurs petites balances à la main, pour peser aussitôt les pierres.

Les commerçants de la savane

Dans la savane, des hommes aidés de leur femme et de leurs enfants creusent pendant des kilomètres, d'énormes trous, et transportent des sacs de terre qu'ils passent ensuite au tamis. Le terrain semble ainsi avoir été bouleversé par un cataclysme.

Au village, on jouit d'une certaine détente colorée de pittoresque. Les chiens et les cochons abandonnés à eux-mêmes traînent autour des cabanes, reniflant les tas d'ordures.

Le long des allées, sur des planches de bois, les marchands exposent les articles les plus divers : des lanternes, des pelles, des tamis, des robes de femme, des sacs de haricots, des frigidaires à pétrole, des cuisinières émaillées, des transistors, etc..., tout cela ayant été ramené de la ville en canoë malgré les rapides. Sur un arbre, un panneau annonce les réjouissances pour le dimanche suivant : un combat de coqs !

Le prochain village, Rio Ciara est surtout peuplé par des Européens : des Polonais, un Yougoslave, quelques Français, des Espagnols et plusieurs Italiens ; eux aussi, comme les Vénézuéliens et les Brésiliens sont devenus chercheurs par la force des choses. L'ambiance est très vivante : un restaurant, plusieurs bars avec des juke-boxes et des filles. Le soir, les chercheurs y dépensent l'argent si difficilement gagné. La grande distraction reste le cinéma : un Italien, à l'aide d'un vieil appareil 16 mm projette des films style science-fiction : par exemple, l'histoire de fournies géantes qui assaillent et envahissent une ville. C'est le genre de films qui intéresse les chercheurs : le propriétaire du cinéma nous explique qu'après avoir lu dans une revue le succès obtenu par la « Dolce Vita », il s'en est procuré, non sans mal, une copie ; mais, à sa grande surprise, le film n'a pas du tout rencontré l'approbation ni éveillé l'intérêt des chercheurs de diamants.

L'étape suivante serait Uriman, à quinze jours de canoë, mais il est beaucoup plus aisé de s'y rendre en avion de Ciudad Bolívar. Une vingtaine de minutes après le décollage, on survole le « Cerro Bolívar », une montagne très riche en fer pur à 70 %. Puis, après une série de cañons, de savanes parcourues par des rivières, on atterrit entre les hautes herbes devant quelques baraques : nous sommes à Uriman.

Un village d'Européens

Cette partie de la Guyane est très riche en gisements et le nom de ce village est fameux. En effet, c'est là qu'en 1950, trois Italiens, guidés par des Indiens qui prétendaient connaître un fleuve où brillaient de « jolies pierres », l'Eve-

qui, coulant entre deux montagnes, rapportèrent, après seulement deux semaines de travail, une bouteille pleine de diamants. Cette mine, aujourd'hui est abandonnée. Mais, lors de la découverte du filon, la plus fabuleuse de l'histoire de la Guyane, le village faisait vivre plus de cinq mille personnes et il a été calculé que plusieurs centaines de millions de dollars de diamants y avaient été puisés.

A deux jours de canoë à moteur, toujours en remontant le fleuve, on trouve une autre mine, Yuripin, but final de notre voyage. Une fois quitté Uriman, le paysage est fascinant : le fleuve, dont les eaux sont rouge foncé, coule imperturbable, en grand seigneur entre les montagnes rocheuses dont les cimes se noient dans les nuages. Sur les rives, cachées par la végétation très dense, quelques cabanes d'Indiens que l'on reconnaît à leur toit conique, laissent penser que leurs habitants, les *Arecuna*, tribu maintenant civilisée par la présence des chercheurs, nous observent en cachette car rien ne bouge aux alentours.

En partageant leur vie et en essayant de mieux les connaître et les comprendre, on découvre certains traits de caractère communs à presque tous les chercheurs. Ce sont des instables, des nomades aux très faibles liens sociaux ; ils vivent dans l'isolement, dans des conditions précaires et très dures ; ils ne deviennent riches que très rarement et finissent par dépenser en beuveries à la ville tout ce qu'ils ont gagné. Le cas d'un Noir, Bar nabas, est resté très célèbre. Il avait trouvé un diamant très beau et très gros qui fut appelé par la suite *Simon Bolivar* et qui lui rapporta 82.000 dollars. Il gaspilla cette somme en très peu de temps, et vit maintenant dans la misère.

Les prix de la nourriture et de l'équipement sont extrêmement élevés étant donné l'éloignement de la ville. Ici, par exemple, un kilo de riz coûte cinq bolivares, soit 6 F !

D'autre part, les commerçants qui achètent les diamants et approvisionnent les chercheurs travaillent presque toujours pour le compte des grands diamantaires de New York, qui les financent. Ils vendent très cher aux chercheurs et leur achètent les pierres aux plus bas prix possibles. Pour cette raison, les chercheurs préfèrent, lorsque leurs villages ne sont pas trop éloignés, aller eux-mêmes en ville, quitte à perdre plusieurs jours de travail.

★

Jusqu'à quand les chercheurs cribleront-ils les lits des fleuves et les montagnes de la Guyane en poursuivant leurs rêves de richesse ? Peut-être des années ou même des dizaines d'années, mais certainement quère plus, car aux limites de la grande terre sauvage de la Guyane, le Progrès et l'Histoire ont déjà imposé leur rythme et leur mouvement : des routes se construisent, des villes se bâtissent, des mines de fer et de charbon commencent à être exploitées. Il est donc très probable que sous peu, les gouvernements dont dépendent les diverses Guyanes entreprendront l'exploitation industrielle des mines de diamants.

Ce sera la fin des « chercheurs libres » et de leurs pauvres rêves !

Sam LETRONE :

Un chef (de cuisine) français



Notre ami, Sam Letrone, maître-queux, dresseur de coqs — et grand voyageur — a assisté à la récente Fête de l'Indépendance du Dahomey en tant qu'invité présidentiel. Mais il ne s'est pas contenté des agapes et des cérémonies officielles.

POUR moi, le goût des beaux voyages coïncide avec celui des bonnes choses. Les unes et les autres sont à mon sens, entièrement liées, et toujours riches de saveur, depuis mon enfance.

Ces heureuses dispositions n'échappèrent sans doute point, cet été 1963, au président dahoméen d'alors, M. Maga, lorsque dans notre auberge de Pontchartrain, à la faveur de plusieurs entrevues gourmandes, je lui parlai de l'histoire, des mœurs et des coutumes de son pays. Sensible à tout ce qui touche sa patrie, le président ne devait pas hésiter, profitant des fêtes de l'Indépendance, à nous inviter peu après officiellement, ma femme et moi :

« Vous réaliserez ce que votre enfance rêva » disait en substance la lettre présidentielle...

Décadence du « Grand Julien »

La télévision s'est mise en frais ; Raymond Marcillac a dépêché à Orly ses meilleurs caméramen. L'ambassadeur dahoméen, S. Exc. M. Apithy, s'est fait représenter par son secrétaire.

Tandis que les photographes nous mitraillent et nous aveuglent de leurs flashes, « Radio-Luxembourg » enregistre les premières impressions du « Grand Julien », mon coq-vedette, qui semble aux anges à en juger par ses claironnants « cocoricos ». (L'altitude, hélas ! ne lui vaudra rien, et, à l'escale de Niamey, la crête aussi violette que la mitre d'un évêque, les yeux vitreux, nous le retirerons de la soute aux bagages — le rè-

chez les chefs (d'état) africains

La télévision, la presse et la radio étaient à Orly pour le départ au Dahomey de Sam Letrone, le « cuisinier troubadour globe trotter » (ici en compagnie de sa jeune femme et de ses phénomènes ailés.)

glements l'imposait — dans un état comateux.

Cependant, grâce aux soins conjugués des hôtes et stewards compatissants, pour lesquels — en avion — bêtes et gens n'en font qu'un, mon Julien reprendra conscience dans l'office minuscule du « Château de Chenonceau ». De ce mémorable voyage, il gardera, on s'en doute, le souvenir d'un affreux cauchemar.

Cotonou se construit

Quant à nous, assistés à l'aéroport par le commandant Laurent, bras droit du président, et son chef du protocole, M. Da Silva, nous gagnerons nos appartements : une superbe villa, cernée de cocotiers et noyée dans les hibiscus.

Le colonel Dodds, qui combattit, il y a quelque soixante-dix ans au Dahomey, le légendaire roi Behanzin, avait été reçu de façon moins cordiale ; mais les flèches et les sabres ont, pour toujours, regagné leur fourreau, et, aujourd'hui, Cotonou (à l'époque, un point sur la Côte des Esclaves) est devenue une ville de 100.000 habitants.

Malgré la marche ascensionnelle de son équipement commercial et hôtelier, la prolifération de ses constructions modernes et futuristes, de son cerveau administratif, les aménagements très étudiés de ses palais présidentiels qui lui confèrent le visage d'une grande capitale, il reste beaucoup à faire. Il faudrait envisager, d'urgence, l'écoulement des eaux, lesquelles à la saison des pluies — diaboliques déversoirs célestes —

transforment les rues en canaux vénitiens, où il n'est pas rare de voir, du moins sur les routes qui mènent à la ville, quelque pirogue s'aventurer...

Mais ses problèmes d'urbanisme et de salubrité seront résolus. Il n'est, pour s'en convaincre, que de constater avec quel acharnement enthousiaste les travaux du « Grand Cotonou » sont conduits : j'ai vu, de mes yeux, des terrains vagues devenir, du jour au lendemain, pour la fête, ô miracle !, des chaussées goudronnées, des pelouses gazonnées... et fleuries !

Lorsque le port, déjà bien avancé, relayera le célèbre, désuet, mais si pittoresque « wharf » (1) le trafic maritime sera considérablement accru et donnera à la cité l'essor attendu.

... Et je vois déjà se profiler, sur la ligne d'horizon, une armada battant tous pavillons, s'approcher de cette magnifique côte frangée d'écume, ourlée de cocotiers, franchir la « barre » devenue inoffensive et débarquer sa cargaison de touristes convaincus, assoiffés de folklore et de découvertes, de chasse aux images et de passionnants safaris, dans ce pays si divers.

Si, en effet, le Dahomey baigne son pied dans les eaux nacrées du golfe du Bénin, où s'alanguissent des plages polynésiennes, sa tête repose sur le vaste oreiller des sables, bordé par le majes-

(1) Il ne reste plus que deux « wharfs » en Afrique : Lomé et Cotonou, où les bateaux ne pouvant franchir la « barre », on recueille les passagers dans des « nacelles » soulevées par des grues. Des « boats » (remorques) font alors la navette entre la jetée et les navires ancrés au large.

teux Niger, tandis que son ventre, rebondi, épouse les massifs montagneux de l'Atakorn, et retombe en cascade dans la savane à la faune mystérieuse.

Cotonou se pare

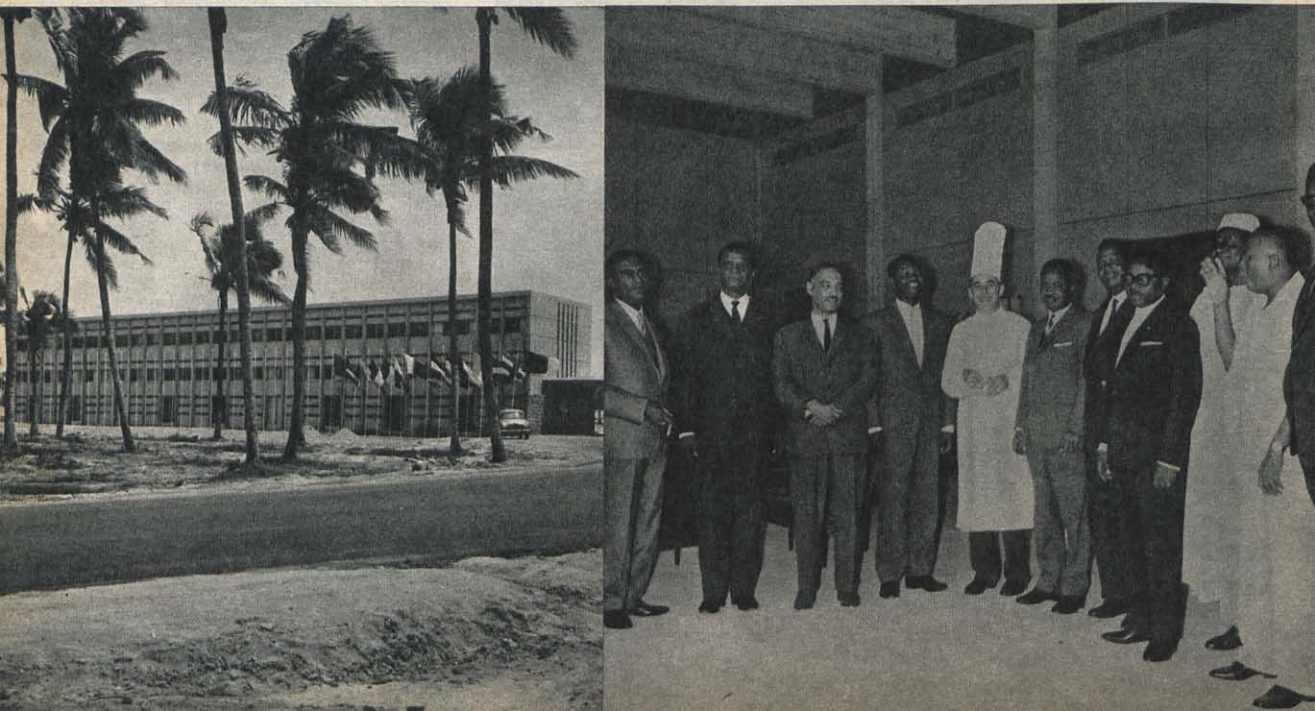
Les arrivées des chefs d'Etat de l'U.A.M. (Union africaine et malgache), invités à la conférence de Cotonou — coïncidant avec le troisième anniversaire de l'Indépendance — se succèdent au rythme accéléré des tam-tam, installés aux endroits stratégiques, et l'infatigable président Maga, va, souriant, en tacticien consommé, précédé d'une nuée de motards pétaradants, à la rencontre de chacun.

Les drapeaux multicolores des treize pays conviés (le quatorzième, le Togo, sera admis en cours des travaux), des arcs de triomphe, habilement dressés et tressés de palmes, brillamment illuminés et fleuris ont métamorphosé la ville et la courbe du chiffre d'affaires des restaurants, alimentés par l'impressionnante suite de ministres et d'experts, accusera, durant huit jours une salvatrice remontée.

Ces restaurants — qu'il s'agisse de l'accueillant « Calypso » aux destinées duquel préside le dynamique Paris (un beau nom pour Cotonou), du « Provence » où trône, plantureuse et charmante Mme Rodrigue, ou de l'« Hôtel de la Plage », où règnent en maîtres nos amis Pierre et Michel — ces établissements, dis-je, confectionneront, en « surcharge de courant », les diners.

La capitale « active » du Dahomey, Cotonou, vient de s'enrichir d'un hôtel moderne qui deviendra, lorsque les aménagements extérieurs prévus seront terminés, un établissement modèle.

L'auteur au milieu des présidents africains : de gauche à droite : Yacé, vice-président de la Côte d'Ivoire; le représentant du Gabon Ould Daddan; président de la Mauritanie, Tombalbaye; président du Tchad, Sam Letrone; Ahidjo, président du Cameroun; Hubert Maga, président du Dahomey; Yaméogo, président de la Haute Volta; Diiori, président du Niger; Tsiranana, président malgache; Tchetchélé, alors vice-président du Congo.



lunchs, cocktails, et, cela, avec des moyens dont le moins qu'on puisse dire, malgré des prodiges de prestidigitation, c'est qu'ils s'avèreront, à l'usage, moyens... de fortune...

Les tables des banquets présidentiels furent servies, cependant, tambour battant, par M. Roger, chef tout puissant du président Houphouët-Boigny, prêté au président Maga (l'Entente a du bon) et qui sut, adroitement, adapter les ressources humaines aux exigences culinaires.

Nous fîmes, en comité restreint — et après avoir démontré aux chefs d'Etat africains, étonnés, ce dont était capable un coq gaulois — de succulents déjeuners dont nous gardons, dans l'ambiance exceptionnelle où ils furent pris, un souvenir ému...

Le pain, le vin... et l'eau du ciel

Abomey, la ville des rois, va revivre les fastes de sa splendeur passée.

Mgr Maury, légat du pape, doit procéder, en présence des dignitaires du clergé et de l'Etat au sacre du premier évêque du diocèse, Mgr Agboka.

Les cocotiers qui corsètent la place où se déroule le cérémonial d'intronisation — noire de monde — accoutumés à abriter les rites fétichistes, semblent aujourd'hui, de leurs longues palmes caressantes, bénir cette foule dont la ferveur nous gagne et nous émeut.

Hélas ! au plus fort de sa pieuse oraison, l'évêque de Cotonou, Mgr Gantin, rappelant que « Dieu nous donna le pain

et le vin » doit constater qu'il nous donne aussi l'eau. En effet, à l'instant même où il évoque ces nourritures terrestres, de véritables cataractes, libérées du ciel, fondent sur le magma humain. Sous les hallebardes liquides, une marée de fidèles désemparés se réfugie — corps et âmes — dans l'église voisine.

Quant à nous — Dieu soit loué ! — nous devons notre salut à une providentielle « Dauphine » égarée, dont le propriétaire, en bon Samaritain, nous pilote jusqu'à la préfecture.

Bientôt cependant, les notabilités civiles et religieuses ont rallié, toujours sous la pluie, les salons de la préfecture, qui, pourtant spacieux, s'avèrent trop exigus ; on marche, au hasard, sur les pieds des ministres, on serre la main du roi d'Abomey dont le nez est curieusement muselé de cuivre, et dans ce climat exceptionnel, les notes suaves, aériennes de l'« Ave Maria », joué sur ma scie musicale, s'élèvent au-dessus de la vaste enceinte, devenue, soudainement silencieuse.

Du sang pour les rois d'Abomey

Pour se concilier les bonnes grâces des ancêtres et des esprits fétichistes, les rois d'Abomey expédiaient, chaque matin, un esclave « ad patres », en le décapitant. Celui qui était chargé des prévisions « météorologiques » subissait — en cas d'erreur — le même sort. Les crânes ennemis leur fournissaient d'originaux hanaps pour s'abreuver du sang de leurs imprudentes victimes !

En saignant leurs prisonniers, ils obtenaient, après l'avoir mélangé à l'argile, un solide mortier, dont ils se servaient pour ériger leurs cases. (Lorsque la matière faisait défaut — il fallait tout prévoir et les ponctions humaines subsistaient des éclipses — on se rabattait sur les animaux.)

M. Vincent Kinhoué est le spirituel guide du Musée d'Abomey, où sont alignés les trônes des quatorze rois les plus fameux. Il nous conte que tel roi exigea que les « femmes de sa vie » le suivissent dans la mort. C'est ainsi que gisent, ensevelies vivantes, quarante et une favorites. Et les vieux du pays, gardiens des traditions, craignant un maléfique retour des choses, opposent un veto formel à l'exhumation demandée par la commission chargée de la restauration de ces lieux historiques.

Des esprits bien nourris

Lorsqu'on parcourt le pays on est frappé du nombre incalculable de paillettes sacrées jalonnant routes et chemins. Elles abritent de naïves statuette en bois ou en argile, des piquets fourchus, des bâtons enturbannés, des mottes de terre grossièrement modelées. Ce sont les « Vaudouns » (âmes des ancêtres) auxquels ce peuple voue un culte tenace, allant jusqu'à déposer au pied de ces autels de fortune, habités par l'esprit, boissons et autres munitions de bouche... dont se régalent les bêtes des alentours.

Parmi les quatorze trônes des rois d'Abomey exposés au musée, celui de Guezo, le « Grand Dada », est le plus somptueux et repose sur quatre crânes humains. La tapisserie, au deuxième plan, comporte des buffles, signe de force, qui figuraient dans les armoiries du huitième roi d'Abomey (1818-1858).

Si les coutumes persistent, elles tendent parfois à se moderniser, tel ce fantôme dont la voix d'outre-tombe passe par un haut-parleur



Les tambours — autre moyen d'expression — délicatement sculptés, entourés d'une atmosphère magique, sont traités comme des êtres surnaturels, et doués d'une âme, d'une personnalité, d'un sexe. Ils sont en communication directe avec les dieux et transmettent les nouvelles aux Vaudouins, suivant des rythmes et des modulations conventionnels.

On m'assura qu'un haut personnage, justement inquiet des pluies persistantes, qui auraient irrémédiablement compromis ces fêtes, alla trouver le Bokono — le grand féticheur — et l'adjura de « faire le beau temps ». Le devin interrogea l'Esprit compétent. Miracle ou troublante coïncidence ? Le soleil brilla durant ces trois jours de liesse. Et les écluses célestes, après cet interlude inexplicable — pour nous — s'ouvrirent à nouveau.

Ouidah, les Portugais et les lépreux

A Ouidah, capitale spirituelle du Dahomey qui vit passer sur le chemin (de croix) menant à la mer, tant d'esclaves — lamentable marchandise humaine

Autrefois monnaie d'échange, les couris, minuscules coquillages, sont utilisés par les féticheurs qui les incrustent par de savantes incisions, entre chair et peau. Des « excroissances » de bois sacrés servent également à cette étrange décoration.



transportée dans d'horribles conditions en Amérique — le Portugal, ancien maître du pays, avait conservé, malgré vents et marées, un fort avec canons périmés et résidence fleurie, reliquat de sa grandeur passée.

A la naissance du jeune Etat Dahoméen, contraint d'abandonner cette enclave lilliputiennne, le résident portugais préféra y mettre le feu, brûlant les précieuses archives et détruisant, du même coup, le crédit qu'il possédait encore dans ce pays.

Plutôt que sur ce vandalisme, méditons sur l'œuvre admirable du Révérend Clarisse, qui poursuit inlassablement, depuis quatorze ans, à l'écart de la ville et de la civilisation, un apostolat anonyme ; sa léproserie, est son univers, et les malades, ses enfants.

Assis sur une pirogue, offerte par cet autre apôtre des lépreux, Raoul Follereau, j'ai appris qu'avec des crédits dérisoires et... les dons du ciel, on pouvait faire des miracles.

Le marché aux crânes

Au marché de la lagune, à Cotonou, les vendeurs d'amulettes, de gris-gris ou de porte-veine, font des affaires « d'or ». Ordonnés, classés et alignés comme à la parade, des centaines de crânes, appartenant à des animaux et oiseaux les plus divers, sont disposés en rangs d'oignons, « contrôlés » par des myriades de mouches qui y trouvent encore leur bonheur et, indistinctement, vont de ces cimetières à ciel ouvert à l'étal du boucher voisin.

Mais ces restes macabres ont le pouvoir, pour qui les possède d'épouvanter un rival, d'écarter les mauvais esprits, de jeter un sort, ou de se ménager quelque faveur divine ; on peut ajouter à ces emplettes une patte de coq blanc, un cou (ou une plume) de poule séché, un piquant de porc-épic ou une phalange de singe, faire l'acquisition d'un caméléon râpeux et vivant 100 Fr. C.F.A.), d'un poisson électrique (mais oui, et chatouilleux de surcroît) ou encore de quelque tibia de buffle magique et ensorcelé.

Ganvié, village sur échasses

Une tribu, fuyant un ennemi trop nombreux a gagné un jour, en pirogue, le fond de l'immense lagune. L'armée rivale, satisfaite, ou manquant de matériel, dédaigna la poursuite.

Les assiégés imaginèrent alors de construire sur pilotis — et avec des moyens de fortune — leur nouvel habitat. Ils s'en tirèrent fort bien, traçant des rues liquides et trouvant leur subsistance dans les eaux poissonneuses du lac.

Cette cité lacustre, unique en Afrique, est une attraction à ne pas manquer. Il faut voir avec quelle virtuosité les habitants lancent leurs filets qui leur assurent le plus clair de leur nourriture. Lorsqu'ils accostent à la terre ferme — spécialement au moment des grandes

fêtes — c'est pour s'exhiber ou danser... sur des échasses !

Le président de la République, soucieux de l'intérêt touristique de Ganvié (et peut-être aussi, précautionneux) se faisait, m'a-t-on dit, construire une case identique aux autres.

Polynésie, de Ouidah à Lomé

Après avoir traversé ponts et lagunes, routes et villages submergés (les eaux, toujours les eaux), nous atteignons Grand Popo, où l'enchantement commence.

Le ciel s'est dévoilé de ses vapeurs plombées et a recouvert son teint azuré.

Dans cette serre tropicale, sous des voûtes de cocotiers, où se nichent paillettes et noix de coco, nous longerons, émerveillés, le littoral polynésien du golfe de Bénin.

Le poisson, qui pullule sur ces côtes, est un appoint précieux pour ces pauvres pêcheurs, et les crevettes qui abondent en cet endroit, finissent leur carrière dans des petites huttes où elles sont dorlotées et fumées. Elles serviront à diverses préparations culinaires où s'inscrit en premier, l'incendiaire calalou.

La pêche au filet occupe chaque jour les riverains qui y prennent un intense plaisir, et les cris joyeux des enfants malicieux qui viennent les encourager et les aider, vêtus seulement d'un rayon de soleil, résonnent encore à mes oreilles...

Nous voilà à Lomé. La capitale du Togo, avec ses réminiscences d'architecture portugaise (respectée par les Allemands qui y firent un « stage » eux aussi) est une ville agréable, mais écrasée de chaleur. Elle s'enorgueillit, à juste titre, de posséder un luxueux hôtel, « Le Bénin », pouvant supporter la comparaison avec les meilleurs palaces. Situation privilégiée, face à la mer, au milieu d'un écrin fleuri, où s'incruste comme un joyau, une piste hollywoodienne.

La cuisine, dirigée par le chef Gougechon, est de bonne classe, et le sympathique et avisé président Grunitzky doit se réjouir de voir sa capitale dotée d'un tel établissement.

« La Chaumière » dans la forêt

Sur la voie du retour, je m'arrête à Abidjan. Vue d'avion, la capitale de la Côte d'Ivoire fait penser à Venise, avec ses îles, ses lagunes scintillant sous le soleil, comme des miroirs et dont les eaux dormantes viennent caresser les dentelures des terres. Je comprends que la beauté des lieux ait séduit l'Européen autant que l'autochtone. Aujourd'hui, Abidjan est une métropole en pleine croissance.

Descendus à l'« Hôtel du Parc », le plus ancien de la ville, mais fort bien tenu, mon premier soin est de rejoindre le vieil ami, Henri Jarret, qui s'est exilé avec ses souvenirs, loin du bruit de la grande ville, en lisière de l'immense forêt du Banco, à la « Chaumière ».

Le chauffeur, s'étant trompé de direc-

tion, nous entraîne dans cette sylve touffue dont nous pensons, un moment, ne jamais émerger. Dans ce vert labyrinthe, utilisant d'étroits sentiers à peine tracés et envahis par des lianes monstrueuses, frôlant d'énormes bambous, caressés par des fougères arborescentes, nous traverserons cette mystérieuse et magnifique jungle, nargués par des singes criards.

Après des heures inoubliables, nous parviendrons à déboucher dans une clairière et retrouverons, enfin, la route.

Dans un cadre idyllique, « La Chaumière » nous apparaît. C'est là que gîte Jarret, baroudeur des mers, excellent cuisinier et qui fut, dans les années 30, « gros bonnet », à bord du « Tourville ».

Il est là, sur le pas de la porte, massif, semblant perdu dans une rêverie d'où je le fais sortir :

« Hé là ! Sam, toi ici ! »

Nous nous étions connus au Tonkin. Depuis, il avait perdu ses dernières illusions et toute sa fortune. Il avait dû y laisser aussi son cœur et je le retrouvais seul, reparti à zéro, avec, comme compagnons, de jour et de nuit, un chimpanzé, Zoé, un crocodile, une biche, un aigle, une panthère, un python, et d'autres animaux de moindre envergure...

Il faut montrer patte blanche pour avoir son couvert chez lui et il sait remettre « en place » les clients qui en demandent trop. Mauvais caractère, certes, mais du panache !

La nuit, il s'arme d'une mitraillette pour effrayer les rôdeurs de la forêt, mais il n'a pas le téléphone : « Ça me dérange », dit-il.

Il recueille l'eau de pluie, — la seule qu'il ait à sa disposition — par des moyens primitifs et ingénieux et produit lui-même son électricité. Il fait aussi et malgré tout, une délicieuse cuisine bien connue et appréciée des Abidjanais.

Brave, étonnant Henri, toi qu'on appelle, le « cinglé de la forêt » — et je l'ai cru, pendant qu'on te cherchait dans la jungle sauvage qui enserre ta « Chaumière » — tu es un lion dans sa réserve.

Le Palace d'Abidjan

Ah ! la « Bonne Casserole » que celle où mijotent les spécialités de cette autre toque blanche, le compétent camarade Myard (qui fut, lui aussi, un certain temps, au Vietnam). Quels bons repas nous y avons faits, dans l'intimité charmante et climatisée de son élégante salle à manger ! Sa viande arrive, tout droit, de France : la noix de veau lui revient à trente francs le kilo ; les champignons de Paris à 13 francs la livre et le tout à l'avenant. L'avion coûte cher !

De son agréable terrasse, on embrasse la lagune, dominée par l'éblouissant paysage de Cocody. Comme beaucoup de ses confrères, ce n'est pas cependant sans une certaine appréhension qu'il a vu construire le grand palace d'Abidjan, l'« Ivoire », qui, avec ses treize étages,



Les habitants de Ganvié qui vivent toute l'année sur pilotis ne peuvent se résigner à danser comme tout le monde. On les retrouve, les jours de fête, sautillant sur des échasses.

là-haut, sur la colline, écrase tout ce qui l'entoure.

Empruntant l'harmonieuse corniche, émaillée de villas somptueuses et romantiques, et après un temps d'arrêt aux « Relais aériens » — dont le restaurant, surplombant le cordon lagunaire, donne une idée du luxe qui a présidé à leur installation — nous arrivons devant ce colosse hôtelier qui offrira bientôt le confort raffiné de ses 220 appartements.

Quatre restaurants différents présenteront leurs propres spécialités ; on pourra y déguster aussi bien le « foutou » national aux bananes et aux ignames que le « chop suey » cantonnais. Un personnel européen de soixante membres commandera à une armée de boys. On y trouvera des salles de fêtes, de réceptions, de spectacles, des night-clubs, deux piscines et on y fera du shopping. Un appointement est prévu pour le ski nautique.

Ce ne sont pas des cuisiniers, bien sûr, qui en sont les actionnaires et la lutte peut paraître inégale, mais je persiste à croire, mon cher Myard, que les bons artisans de notre métier peuvent

lancer, avec succès, des défis aux gros (La Fontaine a écrit quelque chose là-dessus.) La « Bonne Casserole » vous l'avez bien en mains ? Ne la lâchez pas !

Un fromager symbolique

Reposant dans une oasis de verdure, sur les hauteurs, la préfecture de Bingerville, autrefois capitale, est restée un centre d'études et de recherches, et le palais du gouvernement ex-colonial, est devenu l'orphelinat des pupilles de la nation.

Curieusement, c'est dans les crêtes et les plis sinueux d'un énorme « fromager » de Bingerville que l'avenir de l'Afrique m'est soudain apparu : ces racines tourmentées, qui courent, affolées, à la base de cet arbre-forteresse, recherchant une assise solide, montent à l'assaut du tronc où elles se fédèrent et se fendent sur ce fût géant qui, à 70 mètres, s'épanouit en un immense parapluie vert et fleuri...

Et bien, c'est cela, pour moi, l'Afrique de demain !...

S. L.

**L'étonnante
et véridique
histoire
du Far-West (1)**

La Bataille de San Jacinto

par R. DELORME



Stephen Austin.



Sam Houston.

EN 1821, Stephen T. Austin avait établi une colonie dite alors « anglo-américaine », le long du rio Brazos, sur un territoire légalement concédé par le gouvernement mexicain. La colonie prospéra et son exemple fut suivi : de nombreux autres Américains de souche britannique vinrent s'établir, plus ou moins légalement, sur ce territoire mexicain qui devait devenir le Texas. (La capitale de ce dernier porte aujourd'hui le nom d'Austin, après avoir porté celui de Waterloo, une grande victoire, pour les Anglais naturellement.)

Sam Houston part pour le Texas

Lorsque les Mexicains s'aperçurent de leur erreur, il était trop tard. Les colons américains méprisaient les Mexicains qu'ils considéraient — et que les Américains actuels considèrent toujours — comme une « race inférieure ». Devenus nombreux et puissants, ils intriguaient pour faire annexer leurs territoires prospères par les U.S.A., qui ne demandaient pas mieux. Les historiens américains estiment même que le président Jackson avait les yeux tournés vers le Texas depuis longtemps et qu'il avait secrètement choisi Sam Houston pour préparer le rattachement de ce territoire mexicain aux États-Unis.

Quoi qu'il en soit, en novembre 1832, Sam quitta sa femme indienne, sa maison, « Wigwam Naosho », ses terres et ses deux esclaves, monta sur un « pony » (petit cheval du sud-ouest américain) du nom de Jack, et prit la piste du Texas. Sur le chemin de la Rivière Rouge, il eut, comme compagnon de voyage un solide buveur du nom d'Elias Rector. Les deux hommes sympathisèrent rapidement.

Au moment où les deux cavaliers durent se séparer, et juste avant que Sam Houston ne franchisse la Rivière Rouge, Rector dit à Houston : « Sam, j'aimerais vous faire un cadeau, mais je n'ai qu'un rasoir à vous offrir... » — « J'accepte votre cadeau, et souvenez-vous bien de ceci... ce rasoir raserait peut-être un jour le menton d'un président de la République », répondit modestement Sam.

A l'époque, les citoyens du Texas étaient divisés entre ceux qui voulaient combattre le Mexique pour se libérer et ceux qui voulaient négocier leur indépendance. Sam se rangea aux côtés de ces derniers. Il pensait que la libération devait se faire par étapes successives et non par une révolution. D'autre part, il ne croyait pas que le Texas pouvait gagner une guerre contre le Mexique.

Le dictateur mexicain, Santa Anna, ne le pensait pas non plus et il désirait même une guerre afin de détourner l'attention de son peuple des scandales, de la violence et de la corruption de son gouvernement. Il envoyait sans cesse des troupes dans le Texas, pour confisquer des armes, pour brûler un village, ou pour provoquer les Indiens.

Une drôle d'armée

Vers la fin de 1835, Santa Anna envoya un peloton de soldats dans un petit village du nom de Gonzales pour enlever un canon de bronze aux « Texans ». Les Américains enterrèrent le canon et les Mexicains, furieux, dépêchèrent sur les lieux une troupe de cent dragons. Ceux-ci furent accueillis par dix Texans précédés d'un écriteau disant : « Si vous voulez notre canon, venez le prendre. » Les cent Mexicains étaient hésitants, les dix Texans attaquèrent. La guerre était engagée. Santa Anna lança ses troupes dans le sud du Texas, pillant village après village.

(1) Voir nos 214 et suivants de Sciences et Voyages.

Un « gouvernement provisoire du Texas » fut constitué et Sam Houston fut nommé général commandant en chef de l'armée — ce qui était plutôt une plaisanterie, le Texas comptant alors quelque 30.000 habitants au total. Le gouvernement n'avait pas d'argent et les ambitieux commençait à le corrompre au lendemain de sa formation. Les seules armes qu'avaient les hommes qui voulaient bien se laisser mobiliser étaient leurs couteaux de chasse et leurs *rifles* (fusils rayés) personnels. Avec cela, Houston avait à combattre une nation de sept millions d'habitants qui possédait une armée et une marine régulières avec les arsenaux correspondants.

La conduite de la guerre était pratiquement impossible. Chaque officier voulait être un héros. Personne ne voulait recevoir d'ordre et tout le monde voulait en donner. Les capitaines lançaient des attaques de leur propre autorité. Le désordre était incroyable. Entre-temps, le général et président du Mexique, Antonio Lopez de Santa Anna, marchait sur le Texas avec une grande armée de plus de cinq mille hommes, avec cavalerie, artillerie et tout...

La campagne de Santa Anna débuta par une victoire, mais ce fut une victoire qui apporta plus de gloire à ses adversaires qu'à lui-même : la prise d'el Alamo. Dans cette bataille (dont l'histoire a été racontée dans un précédent chapitre), 180 volontaires de l'armée du Texas, commandés par Bill Travis, Jim Bowie et Davy Crocket, arrêtaient l'armée de Santa Anna pendant onze jours, du 23 février au 6 mars 1836, se faisant tuer jusqu'au dernier, mais entraînant cinq cents Mexicains dans la mort et en mettant un millier hors de combat.

Pendant ce temps, Sam Houston avait de plus en plus de difficultés à tenir son « armée » en bon ordre. Les hommes manquaient de nourriture et de vêtements ; des désertions et des mutineries commençaient à se produire. Décidé à ramener l'ordre, le commandant en chef prit un soir une pelle, se rendit au centre de son camp, et creusa la terre toute la nuit. Lorsque les soldats se réveillèrent le lendemain matin, deux tombes fraîches étaient creusées au centre du camp, avec, entre les deux, un écriteau portant ces mots :

« *Tout homme qui parlera de désertir sera fusillé !* »

Près de l'écriteau, se tenait Sam Houston lui-même, un mousquet dans les mains. Les désertions cessèrent aussitôt.

Une retraite stratégique

Puis une curieuse guerre sans bataille commença à se dérouler. Les Mexicains poursuivaient Houston, et Houston continuait à battre en retraite. Santa Anna recherchait une décision, et il pouvait avoir celle-ci de deux manières : soit en s'emparant du général Houston, soit en s'emparant du gouvernement texan lui-même. Il choisit Houston parce que le gouvernement courait plus vite que son armée.

Tres critiqué parce qu'il évitait de se battre, Sam Houston continuait à reculer. S'il avait un plan de bataille, personne ne le connaissait, car le général ne tenait pas de conseils de guerre et rabrouait même vertement ses officiers lorsque ceux-ci se risquaient à le questionner sur ses projets. Mais le temps gagné lui permettait de se procurer des chevaux, des hommes et même des volontaires qui se joignaient à lui dans tous les villages traversés par sa retraite. Entre-temps, les lignes d'approvisionnement de Santa Anna s'allongeaient sans cesse, et, ne trouvant rien à piller devant eux, de nombreux soldats mexicains abandonnaient l'expédition.

Puis un jour, Sam, qui disposait de 750 hommes, deux pièces d'artillerie de campagne et trois chariots de ravitaillement, décida qu'il était prêt à combattre. Juste au même moment, Santa Anna effectua un mouvement destiné à surprendre le gouvernement du Texas que ses espions lui avaient dit se trouver à 65 kilomètres seulement sur le côté de la ligne de retraite de l'armée. Sam Houston, modifiant totalement sa stratégie, commença au grand enthousiasme de ses hommes et de ses officiers, à suivre l'armée mexicaine au lieu de s'enfuir devant elle.

San Jacinto

Au bout de deux jours et deux nuits de marche, Sam Houston arriva en vue de la plaine de San Jacinto. Au milieu de celle-ci, Santa Anna avait établi son camp, avec les 1.200 hommes de ses premières troupes. Le reste de son armée suivait, étiré sur plusieurs jours de marche. Examinant les positions du couvert d'un petit bois, entouré de ses officiers, Sam frappa du poing le tronc d'un arbre et s'écria : « Nous les tenons ».

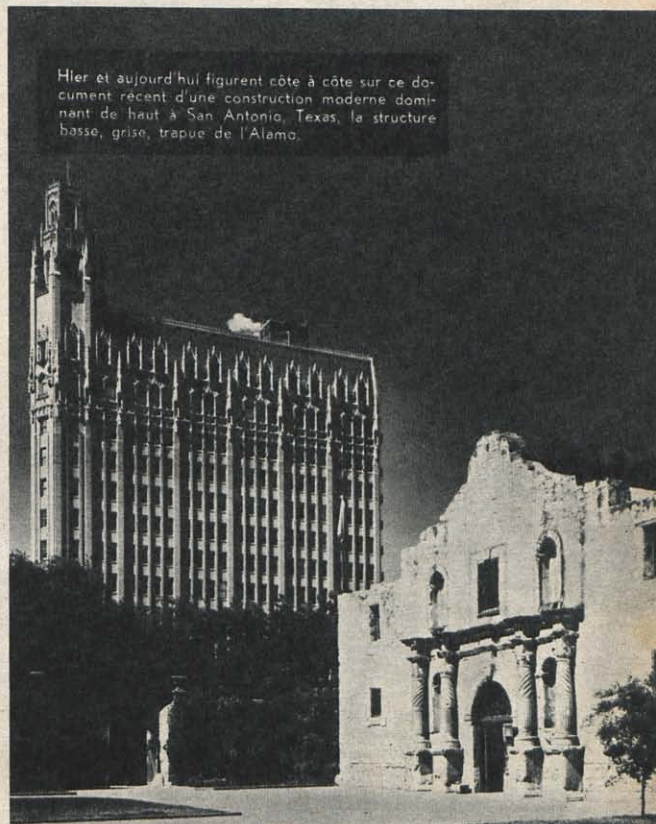
A 3 heures 30 de l'après-midi, le 21 avril 1836, Sam fit ranger ses hommes en ordre de bataille et les passa en revue, monté sur un magnifique cheval blanc. L'unique tambour et l'unique fifre de l'armée du Texas jouèrent le seul morceau qu'ils connaissaient : « *Viens sous la tonnelle que j'ai plantée pour toi.* »

C'est alors qu'un soldat remarqua que l'armée n'avait pas de drapeau. « C'est exact — dit Houston — il nous en faudrait un. » Un capitaine de cavalerie s'approcha, après avoir pris un long morceau de bois dans l'un des chariots ; il sortit un petit gant blanc de l'une de ses poches, l'attacha au bout du bâton et dit à Houston : « Le gant de ma femme, général... »

Il éleva alors haut l'étendard improvisé.

« Parfait — approuva Houston —. Voilà un drapeau dont toute armée pourrait être fière ! »

Tout à coup, un coup de canon retentit. Les Mexicains avaient tiré un boulet dans les bois. Houston éleva son grand sabre brillant au-dessus de sa tête, puis l'abaissa majestueusement en direction de la prairie en criant : « All right, combattez et soyez damnés... » Les Texans bondirent à l'attaque sous le chaud soleil de l'après-midi.



Hier et aujourd'hui figurent côte à côte sur ce document récent d'une construction moderne dominant de haut à San Antonio, Texas, la structure basse, grise, trapue de l'Alamo.



Après la bataille de San Jacinto, Sam Houston, devant son adversaire mexicain. (Photo Warner-Bros, tirée du film « Attaque à l'aube » avec Joël Mac Crea dans le rôle de Sam Houston.)

Ils s'abattirent sur le camp mexicain avec la soudaineté de l'éclair. Des soldats étaient en train de faire leur « siesta », d'autres lavaient leur linge, d'autres préparaient la ratatouille du soir dans de grandes marmites. La panique fut totale. Après avoir déchargé leurs fusils presque à bout portant, les Texans ne prirent même pas la peine de les recharger. Ils se lancèrent à corps perdu sur les Mexicains, utilisant leurs fusils comme des massues, ou les abandonnant pour mieux pouvoir se servir de leurs couteaux. Houston fut atteint d'une balle à la jambe droite et son cheval fut tué sous lui. Mais il continua à combattre à grands coups de sabre, en équilibre instable sur sa jambe valide.

La première solde

La bataille en elle-même dura vingt minutes, mais les officiers texans eurent du mal à arrêter le carnage. Lorsque le bilan fut établi, les Texans comptaient 6 tués et 24 blessés. Du côté mexicain les pertes s'élevaient à 630 morts, 208 blessés et 730 prisonniers de guerre. Parmi ces derniers, se trouvait le général de Santa Anna, président du Mexique !

L'armée du Texas s'empara, de plus, de 900 mousquets anglais, 300 sabres, 200 pistolets, 300 mules, 100 chevaux, d'importantes fournitures militaires et de quelque 12.000 dollars en espèces. L'argent fut partagé entre les officiers et les hommes. Ce fut la première solde qu'ils touchèrent depuis le début de la campagne.

La guerre était finie, mais les Texans ne s'en rendaient pas encore compte. La grande victoire de San Jacinto amena des essais de volontaires à Sam Houston. Les armes et le matériel de guerre étaient maintenant abondants. Mais, avec Santa Anna prisonnier, le Mexique n'avait plus la volonté de combattre. Aucun traité de paix ne fut signé. Les troupes mexicaines qui restaient encore au Texas cessèrent simplement de combattre, et les soldats rentrèrent chez eux.

La blessure de Houston était sérieuse, et il dut démissionner de son poste de commandant en chef de l'armée du Texas pour aller se faire soigner à la Nouvelle-Orléans. La gangrène s'attaqua à sa jambe, mais les médecins de la Nouvelle-Orléans réussirent à le guérir après des semaines de lutte avec les moyens réduits de l'époque.

ECHOS

L'AMERICAIN TEL QU'ON LE PARLE QU'É SIGNIFIE « O. K. » ?

par R. Delorme.

« O.K. » : cette expression maintenant internationale a fait l'objet de nombreuses études en son pays d'origine, les Etats-Unis d'Amérique, un pays dont Bernard Shaw a dit qu'il était « séparé de l'Angleterre par une langue commune ».

● Aucune de ces études ne s'est révélée vraiment concluante. Le « Dictionnaire Universitaire Webster », qui est considéré comme l'autorité la plus indiscutée en matière de vocabulaire démocratique dite « O. K. Club », qui soutenait en 1840, la campagne de réélection du pré-

sident Van Buren, dont le lieu de naissance était Old Kinderhook, dans l'Etat de New York.

● D'après certaines sources beaucoup moins autorisées, l'expression aurait été employée pour la première fois comme abréviation de « Oll Korrekt » (qui s'écrit « All correct », par le général sudiste Johnson, qui se trouvait en sécession, non seulement avec le Nord, mais encore avec l'orthographe.

● Une des conceptions les plus populairement répandues en Amérique est que les deux lettres auraient été les initiales d'un important chef de service des usines Ford, qui les apposait sur tous les documents qu'il approuvait. Cette étymologie perd toutefois beaucoup de sa valeur si l'on considère que, d'après une variante tout aussi populaire, les initiales auraient

été celles d'un général de la guerre du Pacifique.

● Une étymologie considérablement plus savante, mais au moins aussi improbable, est soutenue par certains philologues américains, qui font patriotiquement « descendre » l'expression des mots affirmatifs « oke » ou « hoke », lesquels appartiendraient à la langue bien américaine des Indiens Choctaws.

● Certains ont même fait « descendre » l'expression du français... Au temps où la Louisiane appartenait à la France, les riches exportateurs de la Nouvelle-Orléans auraient pris l'habitude de commander « Au quai », à leurs esclaves, en désignant les balles de denrées prêtes à être embarquées sur les navires ! La contribution des humoristes à la linguistique ne peut décidément pas être négligée !

On a perdu la Constitution

Pendant sa convalescence, Sam Houston reçut de mauvaises nouvelles de la toute jeune république du Texas. Le gouvernement avait été saisi par une bande de politiciens véreux et de profiteurs ne pensant qu'à exploiter la situation. Le ministère changeait presque tous les jours. Certains voulaient faire exécuter Santa Anna, ce qui n'aurait pas manqué de provoquer la reprise des hostilités.

D'autre part, de sérieux problèmes se présentaient. Les Indiens devenaient belliqueux. Le gouvernement ne parvenait pas à lever des impôts et les généraux, qui s'appuyaient maintenant sur une armée de 2.500 hommes, menaçaient d'établir une dictature militaire. Finalement, une élection générale fut décidée, mais une difficulté surgit encore : personne ne savait comment les opérations électorales devaient être conduites, car les politiciens avaient, au cours des tribulations de la guerre, perdu la Constitution de la république du Texas, et personne ne pouvait la retrouver.

Le scrutin fut quand même fixé au 5 septembre 1836, en l'absence de Sam Houston. Cependant, des meetings s'organisaient dans la plupart des villes du Texas afin de proposer Sam Houston comme candidat à la présidence de la République. Onze jours avant l'élection, Houston accepta la candidature et il fut élu par 5.199 voix contre 1.130 pour tous les autres candidats réunis.

La situation de la jeune république fondée dans le sauvage pays qu'était alors le Texas n'était pas brillante. Personne ne payait d'impôts, les Etats-Unis ne voulaient pas prêter d'argent, et les ennemis de Sam Houston ne cessaient de soulever des difficultés. Sam réussit cependant à faire construire quelques écoles, quelques routes et à organiser quelques éléments de justice pour remplacer la « Loi de Lynch » qui était alors la principale base judiciaire du « Wild West ». (D'après le nom de Charles Lynch, un juge virginien partisan des procédures sommaires).

En 1838, Sam Houston organisa une nouvelle élection. Le président du Texas ne pouvait pas se succéder à lui-même, et un membre de l'opposition, Mirabeau Lamar, fut élu. Sam se retira temporairement dans une ferme d'élevage de l'est du Texas et se maria, une nouvelle fois, avec une superbe fille de l'Alabama : Margaret Lee, qui n'avait que vingt ans, et avec laquelle il vécut heureux jusqu'à sa mort, quelque vingt-cinq ans plus tard.

Cependant, l'administration de Lamar fut un désastre. Le dollar du Texas tomba à 3 centimes et la République contracta des dettes s'élevant à 12 millions de dollars-or. Lors du dernier hiver de la présidence de Lamar, il n'y avait

plus assez d'argent dans la caisse de l'Etat pour acheter du bois pour chauffer le palais présidentiel. Les Mexicains avaient recommencé à lancer des expéditions de pillage contre les régions proches de la frontière.

Un « Barbare » humain

Lorsque le terme présidentiel de Lamar fut échu, Sam Houston, rappelé par la plupart des citoyens, fut élu avec aisance. Il réussit à calmer les militaires qui voulaient envahir le Mexique. Il obtint de traiter avec les Anglais et les Français et finit par obtenir l'annexion du Texas comme l'un des Etats-Unis d'Amérique, ce qui était le seul moyen de rétablir l'équilibre dans la République menacée intérieurement et extérieurement. Cette annexion signifiait que les Etats-Unis acquéraient avec le Texas, qui est à lui seul plus grand que la France, plus de terres qu'ils n'en possédaient déjà à l'époque.

A 53 ans, Sam retourna à Washington comme le premier sénateur de l'« Etat souverain du Texas ». Il se présenta, suivant la chronique de l'époque, comme un « magnifique barbare », revêtu d'une veste en peau de tigre, d'un chapeau à bords immenses et d'une couverture indienne. Sam se fit remarquer au Congrès américain par son humanité, en étant l'un des premiers à combattre l'esclavage et à s'opposer à la Sécession des Etats du Sud, ce qui lui valut de nombreux ennemis dans ces Etats, dont faisait partie le Texas.

Lorsque le Texas se joignit à la Confédération esclavagiste des Etats sudistes, un délégué de l'Union (Etats nordistes) offrit à Sam Houston le commandement d'une armée de 50.000 hommes et le grade de général dans l'armée des Etats-Unis s'il voulait se mettre à la tête de cette armée pour soumettre le Texas à la cause de l'Union. Sam Houston refusa.

Il se rendit au palais du gouvernement, entra dans son bureau, réunit ses papiers et possessions personnelles, les enveloppa dans une petite couverture et abandonna tranquillement son poste de gouverneur. Il quitta Austin, la capitale du Texas, et retourna dans son « ranch » (ferme d'élevage) où il vécut, entouré de sa femme Margaret et de ses huit enfants, de la plus paisible des existences jusqu'à son décès, en juillet 1863, juste après la chute de Vicksburg — une grave défaite qui marqua pour les Sudistes le « commencement de la fin » dans une guerre que Sam Houston n'avait pas voulue.

R. D.

Une scène historique : Sam Houston (à droite, incarné par Joël Mac Crea) accepte la candidature de la présidence du Texas. (Photo Warner-Bros.)



PELERINS DE LA MECQUE SONT SAUVES



Question de quotidienne actualité pour les populations du Moyen-Orient, singulièrement pour celles de la péninsule Arabique, cette terre de soleil et de sommeil, cette vaste fournaise où quinze millions d'individus vivent sur un sol desséché, hostile, dont leurs ancêtres firent l'un des hauts lieux du monde, en des temps où le pétrole ne servait encore qu'à oindre les morts.

Aujourd'hui, de mille puits forés dans les territoires du golfe Persique, le pétrole se déverse en pactole. Mais la chaleur n'épargne pas les champs pétroliers, et beaucoup y succombent de ceux qui, attirés par d'alléchants salaires, quittent les habitudes mesurées de l'existence traditionnelle (nomadisme, pêche aux perles) pour se soumettre aux rythmes deshumanisés d'un travail industriel.

... et ferveur collective

La chaleur fait aussi volontiers des victimes parmi les hajjis, les pèlerins musulmans qui se rendent à la Mecque (plus d'un million cette année, venus de soixante-dix pays), maintenant que le pèlerinage, dont l'époque est fixée d'après le calendrier lunaire, se situe en saison chaude.

Revêtus de sommaires draps blancs sans suture, comme le veut la tradition, souvent nu-tête, par pénitence rituelle, ou s'abritant sous des parasols, ils parcourent en rangs serrés, par des températures de 40 à 50 degrés à l'ombre, les routes consacrées du Hedjaz pour aller lapider le diable à Mena et prier Allah sur le Mont Arafat, lieu saint entre tous, dont le dépouillement même, sous l'ardeur solaire, est comme une allusion à la pureté qu'y viennent chercher les adeptes de l'Islam.

Chaque année, des hajjis restent sur la terre du Prophète : pour eux, tombés sous les flèches du très cruel soleil d'Arabie, le pèlerinage a été l'ultime voyage.

On enregistre toutefois un sensible déclin des cas mortels d'insolation, depuis que des « antennes médicales d'urgence » sillonnent en tous sens le Hedjaz pour prêter main-forte aux pèlerins défaillants. Résultat : au cours des quatre jours de cérémonies, quatre décès par insolation seulement ont été déplorés cette année, contre 57 l'an dernier, 194 en 1961, 377 en 1960 et 454 en 1959. Un soleil chaque année plus printanier qu'estival et la vigilance accrue des services de santé locaux, ont doublement favorisé cette chute en flèche des cas d'insolation.

Chaque année, plus d'un million de pèlerins musulmans, venus de tous les points du monde, affluent vers la Mecque, unis dans une foi commune — et une commune acceptation de l'ardeur solaire et de ses risques mortels.

Chaque mois, plus de cinq cents pétroliers gagnent les ports du golfe Persique pour y faire leur plein — exposant leurs équipages aux troubles de la chaleur et de l'insolation, qui font constamment des victimes.

Cet article, rédigé d'après de récentes études de l'OMS, fait le point des divers risques ainsi encourus sous le dur soleil de la Méditerranée orientale, au moment où celui-ci plante son dard implacable sur ses rivages.

Fièvre du pétrole...

Riad, capitale de l'Arabie Saoudite, est aussi, en plein désert Pétré, la blanche capitale de l'or noir : oasis de maisons cubiques, ponctuée de sveltes minarets,

incandescente sous le dur soleil que multiplie à l'infini l'impitoyable réfraction du sable et de la pierre. Dans les rues, les passants, tout de blanc vêtus, se coulent nu-pieds le long des murs, côté ombre. Les plus fortunés, sortis de bureaux climatisés, regagnent dans des Cadillac climatisées leurs opulentes villas, climatisées elles aussi.

C'est à Riad, dans cet empire du soleil-roi que s'est réuni le Comité régional pour la Méditerranée orientale de l'Organisation mondiale de la Santé (OMS). A l'ordre du jour de cette conférence, qui groupait à Riad les représentants de quinze pays du Levant : les radiations solaires et leur effet thermique sur l'organisme humain. En langage profane : coups de soleil, coups de chaleur ; en langage médical : hyperpyrexie, crampes thermiques, syncopes, déficience saline, déshydratation ; en clair : maux de tête, vertiges, vomissements, douleurs musculaires, évanouissements, parfois mort soudaine.

ET MARINS PETROLIERS PAR LA REFRIGERATION

Autres chiffres éloquentes, qui attestent le rapide progrès des thérapeutiques : la proportion des décès parmi les cas d'insolation hospitalisés au Hedjaz, pendant ces quatre jours de cérémonies, a passé de 78 % en 1960, 49 % en 1961 et 17 % en 1962, à moins de 6 % cette année.

Les individus à peau blanche sont, de toute évidence, plus vulnérables que leurs coreligionnaires à peau pigmentée, mieux adaptés à la chaleur. Les pèlerins venus d'Europe, que l'avion dépose à la Mecque, sans leur donner le temps de s'acclimater, comptent plus de victimes que les fidèles originaires des zones tropicales. La proportion des cas d'insolation déplorés chez les pèlerins grecs était en 1961 de l'ordre de 25 pour 1.000, alors qu'elle n'était que de 0,036 pour 1.000 chez les Séoudiens, naturellement acclimatés.

Les femmes pâtiennent moins de la chaleur que les hommes : elles n'ont figuré l'an dernier que pour un quart dans les cas d'insolation signalés au Hedjaz. L'âge des pèlerins est également déterminant : les « plus-de-quarante-ans » sont beaucoup plus menacés que leurs cadets. Sur 511 cas d'insolation dénombrés en 1961, 404 avaient plus de quarante ans, et 175 d'entre eux figuraient parmi les 194 cas mortels déplorés. La proportion de cas fatals est plus forte encore au-delà de la soixantaine.

La réfrigération, remède aux « coups de chaleur »

Cas typique de coup de chaleur, ce moribond d'une cinquantaine d'années qui est hospitalisé dans un état d'agitation paroxystique : il ne tient pas dans un lit, hurle des invectives, se démène, frappe infirmiers et médecins, les bombarde de morceaux de glace lorsqu'on le met au bain glacé. Il ne faut pas moins de cinq solides gaillards pour le maintenir sur sa couche, tandis qu'on lui fait injection sur injection de largactil, de luminal et de novalgine. Quelques séances de ventilation et de réfrigération cliniques le remettent toutefois sur pieds en quelques jours.

Autre cas typique, ce pléthorique

UN INVALIDE S'EMBARQUE A SUEZ POUR LA MECQUE. TOUT FIDELE DE L'ISLAM DOIT, UNE FOIS AU MOINS DANS SA VIE, SE RENDRE EN PELERINAGE AUX LIEUX SAINTS.





PLUS D'UN MILLION DE PELERINS SONT VENUS CETTE ANNEE PLANTER LEURS TENTES AU PIED DU TRES SACRE MONT ARAFAT, LIEU SAINT ENTRE TOUS, OU LES CAS D'INSOLATIONS SONT NOMBREUX SOUS L'ARDEUR SOLAIRE DU HEDJAZ.

Egyptien de 65 ans qui est hospitalisé, inconscient, avec une température de 40° et un pouls à 120. Aussitôt plongé dans un bain glacé, il est pris de violentes convulsions. On lui administre des infusions salines, puis un nouveau bain glacé. Peu après, il est hors de danger et peut regagner sa tente.

Les discussions techniques tenues à Riad, sous les auspices de l'OMS, ont confirmé la priorité des techniques de refroidissement rapide dans le traitement des troubles de la chaleur. Un patient dont la température est ramenée en moins d'une heure au-dessous du seuil de 39°, peut être considéré comme sauvé.

L'hyperthermie d'insolation atteignant jusqu'à 42°, il faut user de moyens énergiques, mais on préfère souvent la méthode qui consiste à étendre le malade sur un plateau cannelé, perforé de trous d'où sortent de fins jets d'eau froide, à la thérapeutique plus expéditive mais souvent brutale du bain glacé, qui peut entraîner des effets de choc.

L'une et l'autre méthodes exigent un équipement encombrant et un personnel nombreux, car il est fréquent que les malades les plus éprouvés et les plus proches du collapsus fatal, soient saisis de délire et doivent être maîtrisés avec poigne. S'il est donc relativement aisé de créer ce genre de service médical en milieu urbain ou industriel, le traitement des itinérants — pèlerins, marins, sol-

datés en manœuvres — est en revanche souvent problématique.

La Bahrein Petroleum Company a mis en service sur ses chantiers une unité mobile d'hydrothérapie, qui permet de récupérer l'eau glacée et semble bien s'adapter aux conditions de rassemblements de masse. Ce serait même, selon les experts, un atout-maître pour les services de santé du Hedjaz.

Pèlerinage new-look

Il reste que, de l'avis même des médecins de l'OMS, retour d'une tournée d'investigations à la Mecque, les dispositifs sanitaires postés aux grandes avenues du pèlerinage ont d'ores et déjà « radicalement transformé le lot des fidèles ».

Les pèlerins venus de tous les points du monde islamique sillonnent, quelques jours par an, les routes surpeuplées menant à la ville sainte, sont exposés à de moins dures épreuves que leurs devanciers, qui achetaient plus chèrement qu'eux les pieux mérites d'être un hajji. Les épidémies, jadis si meurtrières, sont enrayerées dans l'œuf, et le « jet », l'auto-bus climatisé, la voiture américaine, ont détrôné le chameau et ravi au désert sa légendaire vocation d'assassin.

Il y a quelques années encore, les pèlerins mouraient tout simplement de soif, trop épuisés pour se traîner jusqu'à l'eau la plus proche, d'ailleurs souvent polluée, ou vendue à un prix exorbitant. Aujourd'hui, des points d'eau potable étanchent tous les cent mètres la soif des pèlerins, des ventilateurs agrémentent d'air frais leurs dévotions, et des velums métalliques les protègent de l'ardeur solaire.

Une fabrique de glace fonctionne nuit et jour au pied même du très sacré Mont

Arafat, des ambulances et des équipes médicales d'urgence portent secours aux pèlerins pris de malaise, et de nouvelles voies d'accès aux divers lieux saints abrègent l'interminable épreuve subie par les fidèles sur la route de Mena à Arafat — où l'encombrement était encore récemment tel, qu'il fallait huit heures et plus à la foule des croyants pour parcourir les huit kilomètres du trajet.

Les marins-pétroliers paient leur tribut

La Mecque n'est pas l'unique centre de pèlerinage de l'Islam. En plus d'un point du monde musulman, des croyants s'assemblent chaque année pour vénérer de saintes reliques, unis dans une commune ferveur, et une commune acceptation de l'ardeur solaire et de ses maux. Et ceux qui parcourent les sites torrides du Moyen-Orient ne sont pas tous, non plus, en quête de biens spirituels.

Les ports du golfe Persique, qui exportent le plus gros tonnage de pétrole du monde (300 millions de tonnes par an), voient affluer chaque mois d'Europe et d'Extrême-Orient quelque cinquante pétroliers, dont les équipages ne passent pas impunément des eaux tempérées de leurs ports d'attache aux eaux chaudes du littoral arabe.

Les 14.000 marins des 240 pétroliers venus chaque mois charger à Mina-el-Ahmadi, port de Koweït, souffrent particulièrement des conditions climatiques qui les y attendent, de mai à novembre : une température de 35 à 50 degrés à l'ombre, de 70° au soleil, une humidité de 90 %... Circonstances très aggravantes, quant aux effets nocifs de la chaleur, par rapport au climat de la Mecque, où le taux d'humidité se situe

dans les limites relativement favorables de 12 à 40 %. Les équipages des navires qui longent le littoral de la péninsule Arabique sont donc particulièrement exposés aux insulations et autres troubles de la chaleur.

Problème d'acclimatation, précisent les experts, celle-ci pouvant résulter aussi bien d'expositions répétées au soleil que d'un séjour prolongé dans des climats chauds. Dans ce dernier cas, cependant, on constate généralement que le travailleur transplanté dans les zones torrides du Moyen-Orient, voit sa capacité de travail diminuer sensiblement : il adapte en fait son effort aux conditions ambiantes en l'abaissant à un seuil inférieur de productivité, compensant ainsi les épreuves que constituent pour lui la chaleur, l'humidité et l'insuffisant contraste entre saisons et entre températures diurnes et nocturnes. Cette chute de rendement est de l'ordre de 30 %, si l'on en croit de rigoureuses observations.

Les sueurs de l'acclimatation

Physiologiquement parlant, l'acclimatation s'accompagne à ses débuts d'une intense sudation, qui peut atteindre le volume de dix litres d'eau en vingt-quatre heures. Les quelques trois millions de glandes sudoripares de l'épiderme humain peuvent sécréter jusqu'à un litre de sueur par heure. Cette réaction de l'organisme est rationnelle puisque aussi bien le liquide ainsi répandu sur la peau exerce, par évaporation, un effet réfrigérant.

« La plupart des individus non accoutumés aux tropiques ne s'adaptent tout simplement pas à leur climat d'accueil », affirme le professeur Gunther Lehmann, éminent expert en radiations solaires de l'Institut Max-Planck de Dortmund, dans sa communication aux entretiens de Riad : « La résistance des travailleurs étrangers décroît progressivement ; leur rendement s'abaisse au niveau des travailleurs autochtones : l'affaire de trois années généralement », précise l'expert allemand.

Les nouveaux arrivés, s'ils paraissent d'abord supporter assez bien le climat, ne s'en retrouvent pas moins, bientôt, débilisés et vidés de leur énergie. Trois ans sont, en effet, généralement le terme au-delà duquel s'impose un départ en congé prolongé dans un climat tempéré, où ces symptômes disparaissent vite, pour peu que ce repos s'accompagne d'activités sportives.

de haut en bas :

LES PELERINS, REVETUS DE SOMMAIRES DRAPS BLANCS SANS SUTURE, COMME LE VEUT LA TRADITION, SOUVENT NU-TÊTE, PAR PENITENCE, OU S'ABRITANT SOUS DES PARASOLS, PARCOURENT, EN RANGS SERRÉS, PAR DES TEMPÉRATURES DE 40 à 50 DEGRÉS A L'OMBRE, LES ROUTES CONSACRÉES DU HEDJAZ, POUR ALLER LAPIDER LE DIABLE A MENA ET PRIER ALLAH SUR LE MONT ARAFAT, LIEU SAINT ENTRE TOUS.

PELERINAGE NEW-LOOK : COCA-COLA ET AUTRES BOISSONS FRAÎCHES ETANCHENT LA SOIF DES FIDÈLES DE L'ISLAM. MALGRE TOUT, IL Y AURA DES « COUPS DE CHALEUR ».



Dans un climat tempéré, signale le professeur Lehmann, les travailleurs manuels peuvent impunément dépenser un surcroît d'énergie, en période de canicule, parce qu'ils récupèrent et emmagasinent en période normale la capacité de faire face à ce surplus d'efforts : mécanisme physiologique dont le bénéfice est refusé aux travailleurs des pays tropicaux, auxquels le climat n'accorde aucun répit.

Exemple éloquent, celui des chameliers sahariens, qui supportent les conditions de leur dur métier du seul fait qu'ils l'exercent dans des régions au climat sec, où les températures diurnes et nocturnes contrastent fortement. Les dockers de Koweït, en revanche, qui vivent constamment dans un bain de chaleur moite, s'en ressentent nettement.

Suez-Koweït : parcours du risque

Les conditions que connaissent les équipages des bateaux et des pétroliers, qui vont et viennent entre les ports d'Europe et ceux du golfe Persique, sont particulièrement éprouvantes à cet égard. Le torride voyage Suez-Koweït et retour demande ordinairement trois semaines — juste ce qu'il faut pour s'acclimater, mais en vain, puisque ces mêmes équipages se retrouveront, durant les trois semaines suivantes, dans des eaux tempérées...

Impératif de cette navigation entre deux eaux : se disposer à suer ferme, passé Suez, et consommer en conséquence un surcroît de sel. Précaution que négligent trop d'équipages, qui s'en tiennent aux 10 grammes quotidiens prévus sous des latitudes tempérées, alors que la dose de sel requise pour un travailleur manuel fraîchement débarqué dans une zone tropicale, donc appelé à transpirer, est de 15 à 30 grammes. L'addition de sel ordinaire aux aliments ou le recours aux comprimés de sel, de préférence vitaminés, suppléent aisément à cette carence.

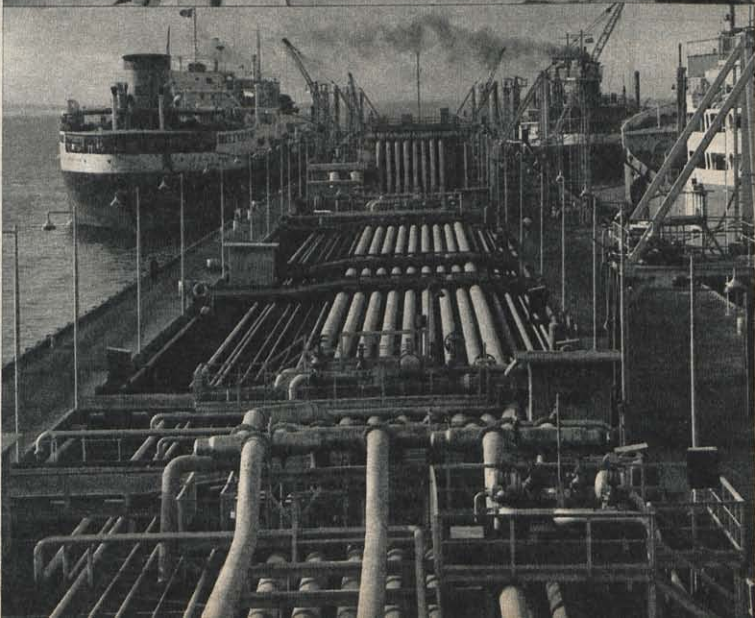
Mais la solution rêvée, à bord des navires du moins, est encore de les climatiser — ou d'en climatiser les postes d'équipage —, solution évidemment plus rationnelle que d'introduire les victimes de la chaleur dans le réfrigérateur à viande, comme on l'a vu récemment... !

de haut en bas :

CES PELERINS EGYPTIENS RECUPERENT AU TERME DE L'ÉPREUVE DE FORCE QU'EST LE PELERINAGE AU MONT ARAFAT, LIEU SAINT ENTRE TOUS, DONT LE DEPOUILLEMENT MEME, SOUS L'ARDEUR SOLAIRE, EST COMME UNE ALLUSION A LA PURETE QU'Y VIENNENT CHERCHER LES ADEPTES DE L'ISLAM.

UNE VICTIME DE L'INSOLATION EST PRISE EN CHARGE DANS UNE CLINIQUE DE LA MECQUE OU DES BAINS GLACES AURONT TOT FAIT DE LUI RESTITUER SANTE ET VIGUEUR.

LES 14.000 MARINS DES 240 PETROLIERS VENUS CHAQUE MOIS CHARGER A MINAEL-AHMADI, PORT DE KOWEIT, SOUFFRENT PARTICULIEREMENT DES CONDITIONS CLIMATIQUES QUI LES Y ATTENDENT, DE MAI A NOVEMBRE : UNE TEMPERATURE DE 35 A 50° A L'OMBRE, DE 70° AU SOLEIL, UNE HUMIDITE DE 90 %.



Nous ouvrons cette chronique par un plaidoyer que nous adresse M. Bartolomé Benassar, historien et romancier.

L'AUTO-STOP EN QUESTION

L'auto-stop revient régulièrement à l'ordre du jour de la grande presse dès que le retour du printemps nourrit les premiers projets de vacances et repeuple les routes de candidats au voyage. Mais, pour la première fois, du moins en France, l'auto-stop va faire l'objet de limitations : les mineurs de moins de dix-huit ans, en vacances au sein d'un mouvement de jeunesse, se voient interdire l'auto-stop tandis que de nombreux chefs de corps en prohibent l'usage à leurs hommes.

On peut admettre ces limitations : dirigeants des mouvements de jeunesse et chefs de corps, se jugeant responsables des jeunes gens dont ils ont la charge, veulent éviter les complications provoquées par accidents ou agressions, que leurs « protégés » en soient victimes ou qu'ils en soient coupables. Encore, beaucoup de militaires regretteront-ils légitimement cette interdiction : leurs ressources financières sont limitées et le début d'une permission ne coïncide pas dans toutes les villes avec le départ du train ou du car adéquat : l'auto-stop peut faire gagner souvent un temps d'autant plus précieux qu'il est mesuré.

En revanche on ne voit pas comment on pourrait interdire l'auto-stop à tous les candidats... et à tous les automobilistes sans porter une atteinte évidente à la liberté individuelle. Les automobilistes paient assez cher, dans ce pays, le droit de se servir de leur véhicule pour en faire

l'usage que bon leur semble, s'ils se conforment aux prescriptions du code de la route.

On connaît bien tous les reproches faits à l'auto-stop : occasion d'agressions (en fait très rares, mais spectaculaires et montées en épingle) ; atteintes possibles à la moralité des jeunes ; responsabilité pénale de l'automobiliste en cas d'accident. — le seul argument sérieux à notre avis (et l'on comprendrait que la législation puisse dégager cette responsabilité puisque, après tout, l'auto-stopper prend un risque). Mais ces inconvénients peuvent-ils être mis en balance avec les avantages, étant entendu que les adversaires du système restent maîtres de leur comportement ? Personne n'oblige personne à s'arrêter.

Le rôle culturel de l'auto-stop est évident. Il est d'ailleurs double. Il permet aux jeunes peu fortunés de beaux voyages qu'ils ne pourraient faire, à cet âge, faute d'argent, et qu'ils ne pourraient faire plus tard, faute de loisirs. J'ai pu ainsi, de la 18^e à la 23^e année, visiter des pays relativement lointains, tels que les pays scandinaves : je n'aurais jamais eu les moyens, alors, de me payer les mêmes voyages. Aujourd'hui je pourrais en supporter les frais mais je n'en ai plus le loisir. Je me contente donc de faire faire quelques kilomètres supplémentaires aux jeunes qui se présentent sur ma route, en leur signalant les curiosités naturelles ou monumentales du jour ou du lendemain. Jadis, que de découvertes grâce aux renseignements d'un automobiliste, tels ces

deux villages hollandais où l'on a réuni tant de toiles de Van Gogh ! Ainsi une génération rend à la suivante ce qu'elle a reçu de la précédente.

Mais l'auto-stop permet aussi aux gens des divers pays de mieux se connaître, de satisfaire leurs curiosités réciproques, de tuer certains préjugés, de donner de bonnes adresses et d'en recevoir, d'apporter la diversité à l'expérience que chaque homme se compose, d'acquiescer ainsi le sens des nuances, celui du relatif, du respect des différences. Des amitiés peuvent naître.

L'auto-stop c'est aussi, parfois, une chance pour l'automobiliste. Beaucoup de voyageurs de commerce, qui parcourent seuls des milliers de kilomètres mensuels, trouvent, grâce à lui, un dérivatif à l'ennui, voire (il ne faut pas l'oublier) une assurance contre l'accident possible. Un de mes bienfaiteurs me confiait naguère qu'après le déjeuner de midi il était toujours gagné par une dangereuse somnolence : il la combattait en parlant et, pour cela, recherchait systématiquement l'auto-stopper. Devant accomplir, seul, de longs voyages de France en Espagne, j'ai pris, avec plaisir, des garçons qui m'ont rendu les heures plus courtes. J'ajoute que le sentiment d'une responsabilité supplémentaire incite souvent à la prudence.

Il est vrai que tel dirigeant du **Touring-Club** considère l'attitude des auto-stoppers comme un défi. Eh bien ! Que ce monsieur passe son chemin. Nul ne lui en fera grief.

REFERENDUM SUR L'AUTO-STOP

POUR LES AUTO-STOPPEURS

Age Sexe Profession

Quelle sorte d'auto-stop ? (Mettre une croix dans case correspondante.)

seul(e) ;
à deux ;
mixte ;
national ;
international .

Dans quels pays ? (Les classer par ordre de « bonne marche » du stop.)

Pourquoi faites-vous du stop ?

Avez-vous couru quelque danger ?

Racontez une ou plusieurs anecdotes (sur feuille séparée ; vous pouvez aussi répondre à toutes les questions sur feuilles séparées). Les plus intéressantes seront publiées dans cette chronique.

POUR LES AUTOMOBILISTES

Prenez-vous des auto-stoppeurs ?

Jamais
Rarement
Souvent
Toujours
(dans la mesure du possible).

Pourquoi ?

Avez-vous fait de l'auto-stop ?
(Si oui, remplissez aussi le questionnaire ci-contre en le datant.)

Demandez-vous une participation aux frais ?

Les auto-stoppeurs que vous avez pris vous ont-ils paru insupportables ?

Avez-vous couru quelque danger ?

Racontez-nous une ou plusieurs anecdotes (voir ci-contre).

LE PROBLEME DE L'AUTO-STOP. Croyez-vous que le régime actuel de l'auto-stop soit à modifier ?
Remèdes proposés :

Envoyez vos réponses à « Sciences et Voyages » (Auto-stop), 43, rue de Dunkerque, Paris X^e.

La danse à travers les peuples

AUX CARAIBES De Cuba à Trinidad

par Maurice BITTER

Bolingo | Kalinco | chantent ces souples exécutants du carnaval antillais.



LA Croix du Sud monte dans la nuit des Tropiques, sa petite étoile sur le côté. C'est l'heure où dans toutes les Caraïbes s'allument les feux et s'élevaient les rythmes. Pulsation même de la vie, ici la Danse est reine !

Cuba la plus grande île des Caraïbes, ne respire qu'avec ses chanteurs de « quajiro », ses joueurs de « botijuela », sorte d'outre vide dans laquelle souffle le musicien. A leurs accents se multiplient les pas (authentique folklore) des danseurs Nanijo. Vêtus d'une courte cotonnade blanche fendue sur le côté et qui leur tombe jusqu'au genou, torse nu sur lequel tressaute un collier indien bariolé, ils vont mimer jusqu'à l'épuisement des scènes éternelles de la chasse, le travail, l'amour.

Bals populaires à la Havane

Danses anonymes, mais que dire de la rumba et de la conga ? Mi-caraïbes, mi-espagnoles, ces danses nationales cubaines ont fait le tour du monde. La Havane fourmille « d'orchestres » improvisés (souvent des enfants) qui, de jour et de nuit, sur le trottoir ou dans les maisons, se renvoient les sonorités syncopées. Les « maracas » s'entremêlent aux accents stridents des joueurs de « bongos » pour former une symphonie de sons qui scande sans répit les figures des deux danses souveraines.

Dans les bals populaires ou les fêtes de tous genres, l'homme est vêtu d'un pantalon de flanelle blanche, chaussures souples de même teinte. Sa taille est serrée par un mouchoir de couleur, rouge généralement. Une grande chemise bouffante, aux coloris violents, et un foulard autour du cou complètent l'ensemble. La femme au front orné du classique « madras » peut avoir une jupe bariolée se terminant en traîne immense. D'énormes manches frissottantes parachèvent ce costume chatoyant.

La joie de Cuba se transfigure en musique et danse. Depuis plus d'un siècle, La Havane s'est offert un des plus beaux opéras du monde, où la Duse et Caruso chantèrent, où jouèrent Paderewsky, Rubinstein, Iturbi et Sarah Bernard. Et où souhaitait d'aller tous les grands noms de la Danse.

L'île s'allonge sur 1.275 km. Dans le centre occupé par des sierras, les « lomas » dont les sommets ronds et verdoyants alternent avec de larges plaines cultivées, il n'est pas rare dans ces dernières d'entendre les « puntos ». Les travailleurs de la canne et du tabac s'en renvoient les strophes qui chantent l'histoire de jadis, les épopées et les amours, à chaque « Zafra » cette époque de campagne sucrière.

Calypsos de la Trinité

Sur cette évocation quittons l'île pour voguer vers l'extrémité opposée de l'arc caraïbe : Trinidad.

Trinidad (la Trinité) a tant d'aspects divers qu'il serait vain de vouloir les épuiser en quelques pages. Si la forêt vierge étirent les cités à l'extraordinaire cosmopolitisme, les derricks et les réservoirs de pétrole avec leur allure de ma-

chines martiennes de Wells étincellent cruellement au soleil.

Passons donc directement à ce qui fait l'unité de l'île plus sûrement peut-être que bien des liens sociaux ou économiques : soit le « calypso » !

Le calypso — dont on danse une version quelque peu déformée sur nos rives — est une tradition folklorique assez unique qui est l'aboutissement de la chanson, de la musique et de la danse des Afro-Antillais de l'île. Les couplets reflètent les désirs, les moqueries et les attaques de la population. D'origine obscure, les calypsos se sont chantés avant l'introduction du créole en dialecte africain. Ils célèbrent... tout ! L'éventail est la scène du monde vue de Trinidad.

Au carnaval de Port-of-Spain aussi bien que sur les petites plages exquises couronnées de cocotiers, hommes et femmes s'agitent au rythme du calypso. Habillées de robes brillantes sous lesquelles dépassent vingt bons centimètres de jupons blancs, finement ajourées, foulard sur les épaules et foulard sur la tête, les femmes tiennent de surcroît une écharpe irisée qui suit capricieusement les moindres méandres du corps.

Les instruments de musique sont multiples, violon, contrebasse, trompette aussi bien que maracas, tambour et... bidons de pétrole. Ces « Steel-Bands » font éclater tumultueusement leurs accords derrière des foules ivres de joie, de musique, de danse. Rarement cet art éternel ne fut mieux vécu que dans ce pétilllement de pas, ce crescendo de la musique qui font vibrer les Caraïbes.

M. B.

Haiti : scène de danse populaire.



Sans atmosphère protectrice, la lune est-elle « papier de verre » ou « pierre ponce » ?

par Nicholas Barbachov

(de l'Académie des Sciences d'Ukraine.)

Nous savions que la surface lunaire est creusée de vastes cratères. Mais toute cette surface est aussi criblée de trous et d'aspérités minuscules comme on va le voir :

La surface de la Lune est rugueuse. Quelle est la grandeur et le caractère de ces rugosités ? Nous avons étudié cette question au moyen de méthodes photométriques, spectro-photométriques et de polarisation. En étudiant la structure de la surface de la Lune, il ne faut pas oublier qu'elle se trouve dans des conditions tout à fait autres que la Terre. Celle-ci est entourée d'une épaisse couche d'air. De ce fait, l'exposition de la surface de la Terre à différents rayonnements cosmiques et aux corps météoriques est rendue particulièrement difficile, tandis que la surface de la Lune, pratiquement privée d'atmosphère, leur est soumise entièrement.

★

« Pour élucider les particularités de la réflexion de la lumière par la surface de la Lune, je me suis livré à une étude d'échantillons de roches terrestres de différentes structures et je les ai comparés à des roches lunaires.

Nous avons choisi pour cela des substances pulvérulentes avec des grains de grandeurs différentes, des surfaces recouvertes de nombreuses petites élévations, des substances poreuses, des surfaces relativement lisses et des surfaces de différentes structures compliquées, créées artificiellement. Le caractère de la réflexion de la lumière par toutes ces surfaces a été déterminé à l'aide d'un appareil spécial, un indicatromètre électrique. A la suite des recherches, on a constaté, que, d'après toutes les caractéristiques, les roches volcaniques broyées, par exemple tufs, dont les aspérités ont un à plusieurs millimètres, correspondent le mieux à la surface de la Lune. Il est à noter que d'après la couleur et le degré de polarisation, le tuf volcanique broyé concorde également avec les données sur la structure de la surface de la Lune.

Mais les calculs théoriques et les mesures réalisées ces derniers temps ont montré que les roches volcaniques très spongieuses et poreuses correspondent aussi à la surface de la Lune, mais la porosité de ces roches lunaires doit être beaucoup plus élevée que celle des roches terrestres les plus poreuses.

En interprétant les données obtenues par la mesure du rayonnement radio-électrique de la Lune, un radio-astronome de Gorki, Vsevolod Troitski, a conclu que certaines roches peuvent être identifiées aux roches

lunaires d'après leurs propriétés électriques. Un radio-astronome de Moscou, Arkadi Salomonovitch, a tiré des conclusions analogues.

★

Les observations de la Lune par radar permettent de déduire, d'autre part, que les aspérités du micro-relief ont moins de dix centimètres. Pour définir avec assurance les dimensions et le caractère des rugosités connues par radar, il est nécessaire de poursuivre les recherches théoriques dans ce domaine et les observations.

Nous ne possédons pas encore suffisamment de données pour résoudre la question de savoir quelle influence est déterminante : les fortes variations de température, les rayons cosmiques, les radiations dures et ultra-violettes ou les chocs des météorites. On peut cependant dire avec certitude que les hypothèses, selon lesquelles la surface de la Lune est recouverte d'une poussière ténue ou de laitier (1), sont erronées.»

N.B.

(1) Roches de fusion, comme celle des hauts fourneaux (N.D.L.R.)

LA RADIO ET LA T.V. DANS LE MONDE

Dans la série « Rapports et études statistiques », l'UNESCO vient de faire paraître un ouvrage qui fournit d'intéressantes données sur les progrès réalisés entre 1950 et 1960 dans les domaines de la radiodiffusion et de la télévision.

On y apprend, par exemple, que le nombre des récepteurs de télévision par millier d'habitants est passé en Océanie de zéro en 1950 à 69 en 1960, alors que l'Europe accuse une augmentation de 6 à 49, et l'Amérique du Nord de 122 à 231 au cours de la même période. (L'Océanie comprend l'Australie et la Nouvelle-Zélande pays blancs évolués.)

Quant aux proportions par continents, l'Amérique du Nord comptait, en 1960, 60 % des télé-récepteurs du monde (contre 89 % en 1950), l'Europe étant passée de 11 % à 31 %, et l'Asie (où le bond en avant est le plus spectaculaire) d'un nombre infime à 6 % du total mondial. En Amérique latine, on enregistre une augmentation de 0,3 à 2 %.

La tendance est encore plus marquée en ce qui concerne les postes émetteurs. L'Amérique du Nord qui, en 1950 possédait 90 % des émetteurs du monde, retombe en 1960 à 32 %, alors que l'Europe (y compris l'U.R.S.S.) passe de 7 % à 55 %, et l'Asie et l'Amérique du Sud qui ensemble totalisaient 3 %, atteignent 7 % et 4 % respectivement. (A noter que deux nouvelles régions géographiques — l'Afrique et l'Océanie — font en 1960 leur entrée dans ces tableaux statistiques, avec 1 % chacun du total.)

Dans le domaine de la radiodiffusion, la répartition des récepteurs reste sensiblement la même durant la période considérée : en 1960, l'Amérique du Nord compte 50 % des postes récepteurs du monde, l'Europe 36 %, l'Asie 8 %, l'Amérique du Sud 4 % et l'Afrique et l'Océanie 1 % chacun. (Cette dernière est peu peuplée.) Pour les pays pris individuellement, on notera que les Etats-Unis mènent toujours avec 948 récepteurs pour mille habitants en 1959, suivis par le Canada (452), la Suède (367) et le Danemark (332).

Mais pour la première fois en 1960 l'Europe mène par la puissance développée par l'ensemble de ses émetteurs de radio qui totalisent 46 % du kilowattage mondial contre 34 % en Amérique du Nord. Il convient de noter à cet égard la disproportion qui existe entre la puissance des émetteurs et leur nombre, car l'Europe ne possède que 24 % du total mondial contre 42 % en Amérique du Nord.

FIANÇAILLES A

Texte et photos de Regina WINEZA

(Article primé au Concours international du Touring-Club du Maroc.)

HOURIA leva vers moi ses magnifiques yeux noirs : « Dimanche prochain on va célébrer les fiançailles de mon amie ; vous y êtes invitée. Cela vous dit de venir ? » Si cela me disait ? J'ai accepté avec enthousiasme cette invitation inespérée.

Le petit garçon m'a conduit

Le dimanche suivant, au début de l'après-midi, on sonna à la grille de mon jardin, près de Fès. Un petit garçon entra, me regarda un instant très attentivement ; puis me tendit la main : « Vous venez avec moi », dit-il avec fermeté, dans un français impeccable.

La cérémonie avait lieu à la Médina, c'est-à-dire dans la vieille ville. Je m'étais « endimanchée » consciencieusement. Mais pourquoi avoir enfilé des chaussures à hauts talons, alors que les étroites et onduleuses ruelles de la Médina sont pavées de pierres antiques ? Comme je regrettais mes confortables babouches !

Enfin le gamin s'arrêta, ouvrit une petite porte, encastrée dans une maison modeste, d'aspect vieillot. Après avoir traversé un sombre couloir, il poussa une seconde porte, et m'invita à entrer...

A peine le seuil passé, je me suis arrêtée, stupéfaite. Ma première pensée fut que mon cicerone m'introduisait dans une mosquée. Je n'osais pas avancer. Tout à coup, j'aperçus Houria qui me faisait un signe de la main.

Un riche patio

Il est fort difficile de décrire en détail l'intérieur de ce qui n'était qu'une maison d'habitation d'une noble famille de Fès. Beauté, splendeur toute orientale, confort, paix, frappaient l'intruse que j'étais, d'autant plus que l'aspect extérieur de la demeure était plus humble. La salle était un vaste patio entouré de colonnes richement décorées, qui soutenaient une galerie sculptée dans un bois précieux et peinte en couleurs délicates. De chaque côté du patio, derrière les colonnes, s'ouvraient des pièces sans fenêtres — les salons — aux murs habillés, ici et là de riches étoffes anciennes. Les sofas, bas et moelleux, couraient le long des murs ; le sol était entièrement recouvert de tapis immenses tissés à la main. Pour plafond, le ciel : une douce lumière en descendait sur cette demeure des mille et une nuits.

Au milieu du patio, autour d'une fontaine au murmure argentin, glissaient sur leurs pieds nus, deux servantes noires, chacune ayant la tête étroitement serrée dans un fichu d'une couleur vive, les jupes retroussées et accrochées à la ceinture, montrant un ample pantalon rouge,

genre « zouave », serré au-dessus des chevilles. Elles apportaient d'immenses plats d'argent ciselé, garnis de gâteaux variés, généreusement saupoudrés de sucre, les posaient sur de ravissantes petites tables basses et rondes, puis les recouvraient d'une mousseline blanche.

Des femmes-fleurs

Mon amie, debout, m'attendait, toute souriante ; lentement, je me dirigeai de son côté ; elle m'embrassa et me dit : « Vous êtes bienvenue. Cette maison vous appartient. Faites ce qui vous plaira. » Je la remerciai, timidement. Certes, je n'étais pas habituée, en Europe, à une hospitalité semblable.

Dans un salon, étaient déjà réunies plusieurs dames marocaines.

Assise sur un sofa, au milieu de la pièce, se trouvait la fiancée ; une jolie brune dans une robe de velours noir brodé d'or. Après les présentations, je fus invitée à m'asseoir à sa droite. Je compris alors seulement, que j'étais une invitée d'honneur en même temps qu'une amie chère. Cela fut compris de toutes les dames, qui, petit à petit, envahissaient le salon : les proches parentes de la jeune fille m'embrassaient, et sur leurs visages, dépouillés de voile, se peignait une gentillesse souriante et affectueuse. Visiblement, chacun essayait de me mettre à l'aise, de m'aider à me sentir heureuse et détendue. C'était bien la célèbre hospitalité arabe aussi vieille que la race elle-même.

Une cinquantaine de femmes étaient là, chacune vêtue d'une somptueuse robe conçue à la mode marocaine, aux teintes délicates, bleues, roses ou blanches, parées aux papillons ou aux fleurs d'un jardin de rêve. Chaque robe se composait de trois pièces distinctes : d'abord la *tchamir*, combinaison ample tombant jusqu'aux pieds, aux manches très longues et larges ; puis le *kaftan* aux 130 boutons, en soie épaisse, dont la couleur est assortie à celle de la *menssouria*, c'est-à-dire, de la robe elle-même, confectionnée dans la plus belle soie du monde, brodée suivant la mode du jour, paillettes, strass, perles.

La plus modeste de ces robes coûte 1.000 francs. Chaque femme a la taille serrée par une ceinture d'or finement ciselé, serti de pierres précieuses — émeraudes de préférence. Il est impossible de trouver dans le commerce une telle ceinture au-dessus de 3.000 francs. J'en ai vu qui en avait coûté 30.000. Le motif du milieu le plus richement décoré, peut être détaché et transformé en diadème ; mais cette mode, pour le moment du moins, est périmée.

FES

Fès,
ville d'ancienne
et riche
bourgeoisie
où les murs
austères
cachent
de riches
demeures.



Mon amie Houria m'a invitée à un mariage.



On peut « louer » ces musiciens pour les fiançailles et les mariages.



Un groupe de dames marocaines dans le patio de leur demeure. La jeune fille du milieu est en vêtements de fête.

L'étiquette du thé à la menthe

Nous voilà donc confortablement installées ; suivant une ancienne coutume arabe, on nous apporte du lait chaud et des dattes (de grosseur impressionnante !) Quelle que soit la quantité de liquide que l'on accepte, il faut tout boire ; quelle que soit la quantité de dattes, de gâteaux, que l'on pose sur son assiette, il faut la manger. S'y soustraire serait un manque grossier d'éducation ; au moment de votre départ, on vous remettrait, enveloppés soigneusement, les débris de ce que vous n'auriez pas consommé. (Je me voile la face, mais n'anticipons pas...)

On bavarde, on rit, on plaisante. Le soir tombe. On allume les candélabres, les servantes réapparaissent ; cette fois-ci, le thé à la menthe va être servi. Une tante de Houria est connue pour sa préparation du thé ; c'est un art que de savoir doser thé, menthe fraîche et sucre. L'eau bout dans le samovar ciselé, la dame dose gravement les ingrédients, les met dans les théières d'argent ; puis, une autre dame goûte le breuvage, le déguste lentement, donne son avis ; la préparatrice ajoute, au besoin, sucre ou menthe ; on le sert enfin dans des verres fins et décorés. Les petits gâteaux de pâte d'amande arrivent. Ils sont préparés à la maison : cornes de gazelle, *kaberkjap*, *mjened*... tous délicieux.

Ne nous emballons pas ! Prenons juste ce que nous pouvons manger... Sinon... gare aux petits paquets à la sortie !

Une idole conduite par la « mignefa »

Une servante arrose les mains des invitées d'eau parfumée à la fleur d'orange, puis, tend la serviette ; une autre apporte les instruments de musique, car la femme marocaine sait manier avec adresse le *bindirh* (deux petits tambours de dimensions différentes, en argile recouverts de peau de chèvre séchée au soleil) ; la *tarija*, vase également d'argile dont le fond est en vessie et sur laquelle on tape discrètement ; enfin, le tambour en bois et peau de chèvre. Au milieu du salon, on pose par terre un brûleur d'encens ; il servira à parfumer l'air et à réchauffer la peau de chèvre pour modifier sa tension.

Une étrange musique emplit mes oreilles, d'un rythme extraordinaire et pénétrant, accompagnée par des mains qui frappent discrètement, par un chant monotone comme le murmure de la fontaine. On a envie d'écouter cette musique indéfiniment ; on se sent heureux, pai-



Cette Européenne, aux pieds de la fiancée hiératique, c'est Régina Wineza.

sible, dépouillé de tout souci. (Je dirais que c'est une « relaxation » absolue, si ce mot ne choquait pas ici.)

Le charme est rompu par la *mignefa*, la femme qui doit s'occuper de la fiancée ; grande, forte, la voix sonore, le visage magnifique et fin, ses yeux brillant comme des diamants noirs. Elle est très belle et majestueuse malgré ses vêtements modestes et ses pieds nus. Elle emmène la jeune fille ; pendant l'absence de celle-ci, ses amis amassent des cousins au milieu du sofa pour qu'elle soit assise très haut afin que tout le monde puisse la voir.

Au bout d'un moment, elle revient ; mais quelle transformation ! Son visage est peint, son corps, sa tête, ses mains sont entièrement recouverts d'un ample vêtement tissé de fils d'or et de jade ; une plaque d'or, sertie d'émeraudes, lui couvre la poitrine ; au-dessus du front, une couronne assortie à la plaque lui serre la tête. Ce costume est tellement lourd, que la jeune fille avance avec peine et qu'on est obligé de l'aider à marcher, et surtout, à monter sur son « trône », moelleux de coussins. Intimidée, troublée, émue, elle reste immobile ; je songe aux vierges noires d'Espagne... Un voile blanc et transparent est jeté sur son visage. A ce moment, la mère du fiancé s'approche, enlève le voile et embrasse la jeune fille ; puis c'est sa mère qui tend la main à baiser — elle boit une gorgée de lait offert par la *mignefa*, met de l'argent dans la main de celle-ci ; le bol fait le tour de l'assemblée, chacun imite le geste de la mère. La *mignefa* enferme l'argent dans un mouchoir, puis le glisse dans son corsage.

Le partage du lait et de la datte

Cette cérémonie terminée, on invite le fiancé à pénétrer dans le salon. Il est grand, beau, sportif. Les femmes poussent des youyous, applaudissent ; la gaieté est générale. Le jeune homme s'assied aux pieds de sa future épouse, lui offre un bol de lait, dont il a déjà bu la moitié. Ensuite, la *mignefa* présente au jeune homme une datte sans le noyau ; il la partage en deux, met la moitié dans la bouche de la jeune fille et mange l'autre moitié ; puis il sort de sa poche un étui, l'ouvre, en extrait une bague. La *mignefa* libère la main de la fiancée, par une ouverture aménagée dans le costume à cet effet ; la bague est glissée au doigt ; la main disparaît de nouveau sous le manteau. Alors, la matrone se tourne vers la jeune fille et commence une série de compliments sur son futur mari, vantant son courage, son ardeur, sa beauté, le compare au soleil, au lion, au vent du désert. Puis elle félicite le fiancé d'avoir choisi une jeune personne belle comme un bouquet de fleurs, pure comme la fleur d'oranger, douce comme une gazelle.

Mais l'héroïne de la journée donne des signes de lassitude : le costume pèse lourdement sur ses épaules ; elle a très chaud, et demande à la *mignefa* de l'aider à descendre de son « trône ». Elle disparaît de nouveau. Au retour, son visage est démaquillé, elle est habillée d'une robe marocaine très simple. On apporte, alors, du café au lait et un immense gâteau : le *mhamcha*, fort appétissant — dont, prudemment, je ne prends qu'un petit morceau...

Un twist à l'orientale

De l'autre côté du patio sont réunis les hommes : ils ont l'air de s'amuser beaucoup. Nous y allons, Houria et moi, et, en traversant le patio, nous admirons les cadeaux de fiançailles.

Chez les hommes, il y a déjà deux jeunes filles ; l'une d'elles chante de vieux poèmes arabes mis en musique. Les hommes l'accompagnent en tapant tout doucement sur le *bindirh* et le *toreja*. La chanteuse est ravissante : ses yeux sont immenses et d'une merveilleuse douceur ; sa voix est belle, nostalgique, et, malgré mon ignorance totale de l'arabe, je suis sous le charme.

Elle s'interrompt un moment et, tout à coup, les hommes se mettent à chanter à gorge déployée, battant rythmiquement dans leurs mains et sur les instruments. L'un d'eux, en *djellaba* blanche, *tarbouche* rouge crânement posé sur le chef, se lève. Il rejette la tête en arrière et se met à parodier la danse du ventre, imitant les ondulations des danseurs avec précision et souplesse.

Nous rions aux larmes. S'approchant de moi, il m'invite à l'accompagner.

J'accepte sans hésitation et nous improvisons, alors une performance extraordinaire, mi-danse du ventre, mi-twist. Les hommes frappent dans leurs mains ; de tous côtés, on accourt pour nous admirer... La fin de ce ballet est applaudie à rompre toutes les colonnes du patio.

Ce fut un « succès sans précédent », comme on dit dans les gazettes... Hélas ! il se faisait tard et Houria décida qu'il était temps pour elle de rentrer à la maison. Mon danseur se précipita sur moi, m'embrassa sur les deux joues. Je lui rendis son baiser, ce qui déclencha une nouvelle vague d'enthousiasme, de rires, d'applaudissements.

Dans un coin du patio, la maîtresse de maison m'attendait. En me serrant la main, elle me dit combien elle avait été heureuse et fière de me recevoir dans sa maison. Puis, elle s'inquiéta de savoir si je m'étais bien amusée. Je répondis par un oui chaleureux et sincère, ajoutant que c'était à moi, de la remercier de l'honneur qu'elle m'avait fait en m'invitant à une si brillante cérémonie. Nous nous embrassâmes alors ; puis, elle me remit, pour emporter chez moi un petit colis rempli de dattes, de gâteaux, de bonbons... et des débris de tout ce que je n'avais pas consommé.

Plusieurs dames marocaines, déjà revêtues de leurs *djellabas* et, voilées, vinrent me saluer, en m'adressant en arabe des compliments qu'Houria traduisit. Je la chargeai de remercier chacune de leurs marques de sympathie et d'amitié. J'étais très émue. C'est avec un infini regret que je quittai cette magnifique et hospitalière demeure, souhaitant aux jeunes époux tout le bonheur possible.

R. W.

CORRESPONDANTS DU MONDE ENTIER

Le Marché Commun des Amis du Courrier vous propose une organisation discrète et efficace, à votre service, pour nouer des relations nouvelles, échanger des idées, partout dans le monde. Quels que soient votre âge, votre situation, l'endroit où vous habitez, vos goûts ; que vous soyez passionnés par les voyages, le camping, l'ethnographie, les sports, les arts, la philatélie, l'automobile, les techniques modernes, les collections, la mode, etc... nous trouverons les Amis et les Amies que vous cherchez !!
Demandez documentation gratuite en joignant deux timbres, au
CLUB EUROPEEN - B.P. 59 Aubervilliers (Seine)

PRESTOGRAPHIE

La sténo française, anglaise, espagnole, allemande et italienne apprise en une journée seulement. La méthode pour les 5 langues : 10 F, documentation 1 timbre. Harvest (12) 44, rue Pyrénées, Paris 20^e.

L'INTERNATIONAL CORRESPONDANCE CLUB

vous offre la possibilité de nouer des relations à travers le monde entier : Europe (du Portugal à l'U.R.S.S.), Afrique (de l'Algérie à Madagascar), Asie (d'Israël à l'Inde), Amérique (du Canada au Brésil), Océanie (de Tahiti à l'Australie), ainsi qu'en toutes régions de France. Aussi, quel que soit votre but : voy., éch., séjours, vacances, camping, sorties, langues, études, collections (timbres, disques, livres, monnaies, photos...), demandez documentation gratuite à I.C.C. (Service ES), 31, bd Rochechouart, PARIS (9^e), en ajoutant 3 timbres p^r frais d'envoi.



DESSINEZ
à la perfection, immédiatement. Copiez - Agrandissez - Réduisez tout sans effort. Demandez Brochure « Le Miracle du REFLEX » à : S.V. FUCHS, Constructeur à THANN (Hh-Rhin)

FAITES-VOUS DE NOUVEAUX AMIS !

Femmes, hommes et jeunes gens du monde entier désirent faire avec vous un échange de correspondance. Si vous êtes intéressé : un des plus importants clubs de correspondance européens publie un catalogue avec environ 800 adresses et 300 photos. Une brochure avec de nouvelles photos est envoyée gratuitement sur demande. Tous nos envois sont faits par avion. Ecrivez à COLUMBA, 34, Göttingen, Postfach 748/P. République Fédérale Allemande.

Vacances originales...

MERVEILLEUX DANEMARK

Voyages individuels à forfait, pouvant être entrepris à n'importe quel moment. Tout est prévu pour le touriste : horaires, excursions, hôtels réservés en demi-pension. C'est un voyage organisé qui laisse cependant au touriste toute sa liberté.

Une SEMAINE AU DANEMARK à partir de F 376.
Un GRAND TOUR AU DANEMARK à partir de F 450.

Centres de séjour

Innovation 1964. Au choix du touriste, 7 centres différents de séjour. Nous installons le touriste dans un centre avec une réservation d'hôtel en demi-pension. Muni d'une carte d'abonnement lui permettant de voyager un nombre de fois illimité en chemin de fer, il fait strictement ce qu'il veut.

C'est du libre tourisme et cette formule est adaptable à toutes les catégories de touristes y compris les automobilistes.

Prix pour 10 jours, avec un séjour de 2 jours à Copenhague : à partir de F 389.

LES MILLE ET UNE NUITS DANS UN CAMP BEDOUIN

Visiter un authentique camp bedouin : voilà qui est possible en Israël grâce à l'initiative d'un habitant de Beersheba, la « capitale du désert » israélien. L'excursion des « Mille et une Nuits » — c'est son nom — part tous les jeudis et lundis à 17 heures de Beersheba. Autocar jusqu'au camp où les touristes sont accueillis par des bedouins à dos de chameau ou à cheval, qui les conduisent à la tente du sheik. Ce dernier offre le thé ou le café à ses visiteurs et répond à leurs questions, pendant qu'un bedouin joue du « Robaba » et chante des airs du folklore.

On peut assister ensuite à la reconstitution d'un jugement tel qu'il avait lieu dans le passé, puis à un spectacle. Enfin les assistants prennent part au repas traditionnel de la tribu, suivi de danses, avant de regagner Beersheba.

Prix de l'excursion : 23,10 F par personne, tout compris. En groupe : 13,20 F par personne, transport non compris. S'inscrire auprès de Mr. A. ZACAL, Tourist & Insurance Service Ltd., 86, rue Hechalutz, BEERSHEBA.

EN ISRAËL : VACANCES ARCHEOLOGIQUES

Chaque année, les archéologues israéliens ou étrangers qui fouillent méthodiquement la Terre de la Bible, découvrent des documents d'une valeur souvent inestimable. A leur grand désespoir, ces chercheurs se voient parfois

pris de vitesse par d'autres « inventeurs » moins expérimentés, des bedouins par exemple. C'est que les archéologues manquent de main-d'œuvre.

Pour y remédier, les autorités israéliennes font appel à des jeunes volontaires susceptibles de travailler sous la direction des savants. Ces volontaires ne sont pas rémunérés, mais dans la plupart des cas, ils sont hébergés et nourris, dans ces camps de toile.

Les « expéditions » sont organisées en été. Toutefois, une découverte inopinée peut provoquer la mise sur pied immédiate d'une expédition hors saison.

Ces « vacances archéologiques » font mener à ceux qui les choisissent une vie assez spartiate. En revanche, elles leur apportent, on s'en doute, d'incalculables compensations.

Renseignements : Département des Antiquités d'Israël, B.P. 586, JERUSALEM (Israël) deux ou trois semaines avant la date prévue pour le départ.

EN SUISSE : VACANCES EQUESTRES...

Forfaits tout compris : hôtel, chambre à 1 lit, pension, monture et professeur.

CENTRES EQUESTRES

Hôtel Loewen - ELGG (St Gall).

Le Chalet à Godet sur Lausanne.

Hôtel des Communes - Les Geneveys (Jura Bernois).

Landgashof Engel - Mariastein (Soleure).

Hôtel de la Cléf - Les Roussilles (Jura Bernois)

Hôtel du Cerf - Saignelégier (Jura Bernois)

Signist - Bureau touristique de Porrentruy (Jura Bernois).

M. Aeschbacher - Delémont (J. Bernois).

M. M. Erard - St Imier (Jura Bernois).

Il existe des écoles qu'équitation dans toutes les principales stations.

... ET EXCURSIONS BOTANIQUES

Pour qui désire connaître mieux l'admirable flore alpine des Alpes suisses, des excursions botaniques dirigées par des spécialistes de cette science naturelle

sont organisées dans les stations suivantes :

PONTRESINA (Grisons) 1803 m.

qui organise également des excursions zoologiques et de photographie alpestre.

SCUOL-TARASP-VULPERA (Grisons) 1250 m.

SAINTE-MORITZ (Grisons) 1856 m.

qui organise aussi des excursions géologiques.

Les livres de Sciences et de Voyages

Le problème de l'eau dans le monde

par Raymond FURON.

Ce livre aurait pu s'intituler la « Soif du Monde », comme la série d'articles que « Sciences et Voyages » a consacrés à cette urgente question trop méconnue.

Dès aujourd'hui, elle est particulièrement aiguë pour les grandes agglomérations humaines d'une part, pour les zones arides d'autre part.

Actuellement, dans les premières, les besoins sont de 1 m³ par habitant et par jour. Ils pourront atteindre dix fois plus en l'an 2000 ; en outre, la population du globe doublera d'ici là !

L'auteur de l'ouvrage, qui étudie successivement la nature et l'importance de l'eau, les besoins et les solutions proposées, conclut finalement, qu'il ne « nous reste que la mer à boire », et étudie les procédés divers de désalinisation.

Un ouvrage de la Bibliothèque Scientifique PAYOT.

En vente à la Librairie Parisienne, 43, rue de Dunkerque, Paris (10^e).

Alésia, métropole disparue

Voici un livre : « Alésia, Métropole disparue », par A. et G. Gauthier, qui va passionner tous ceux qui s'intéressent aux énigmes de l'Histoire. Cet ouvrage situe le lieu même où se déroula la dernière bataille où Vercingétorix fut vaincu par César.

S'appuyant sur des documents qui apparaissent irréfutables, après avoir passé de longues années à fouiller dans la poussière des archives, après avoir interprété les vieilles légendes de Franche-Comté, après avoir bien souvent même fouillé le sol de leurs pioches, les auteurs d'« Alésia » — un couple d'historiens admirables, tant par leur ténacité que par leur érudition — semblent avoir fait la preuve indéniable de l'emplacement exact de la métropole disparue et triomphé définitivement de la rivalité qui heurtait, depuis 1855, Alise-Sainte-Reine (Côte d'Or) avec Alaise (Doubs).

A l'appui de leur thèse, et ceci pour la petite histoire, A. et G. Gauthier racontent comment Alise devint officiellement Alésia, par la grâce de l'empereur Napoléon III, à la suite d'un accès de mauvaise humeur de celui-ci. Alors qu'il n'était encore que Prince-Président, il fut si mal accueilli à Besançon par les Comtois (qui préféraient la république à un dictateur) qu'il s'en souvint plus tard en donnant son appui officiel aux Bourguignons, partisans de « leur » Alésia en Côte d'Or. Il finança même des fouilles dont le résultat n'apporta rien de décisif.

Des centaines de références d'ouvrages — depuis les « Commentaires » de Jules César, jusqu'aux auteurs les plus modernes, tant français qu'étrangers — émailent « Alésia, Métropole disparue » d'arguments qui convaincront les plus sceptiques. Il faut aussi avouer que, de la première à la dernière page, on est captivé par les révélations des deux historiens et que l'intérêt de voir se résoudre peu à peu une énigme historique ne faiblit pas un instant.

Jean BROCARD.

Editions Xavier MAPPUS (Prix Louis PERGAUD 1964).

Echos Air-France

Pour symboliser la présence d'Air France dans le monde de la rapidité du transport aérien, la représentation de la Compagnie nationale sur la Côte d'Azur a expédié de Nice une lettre service datée du 11 janvier au soir. Cette lettre lui est revenue le 30 à 20 h 10 après avoir effectué 123.616 km (plus de trois fois le tour du monde).

Pour authentifier cet exploit, la lettre a été visitée et datée par tous les chefs d'escalaire d'Air France des villes suivantes : Paris-Orly, Rome, Tel Aviv, Téhéran, New Delhi, Bangkok, Saigon, Hong Kong, Tokio, Montréal, Los Angeles, New York, Mexico, Lisbonne, Pointe à Pitre, Caracas, Bogota, Lima, Santiago du Chili, Buenos Aires, Montevideo, Sao Paulo, Rio de Janeiro, Dakar, Madrid, Dusseldorf, Londres, Genève, Athènes, Djibouti, Nairobi, Tananarive, Copenhague, Stockholm, Varsovie et Moscou.

LA TIMIDITE VAINCUE

Suppression du trac, des complexes d'infériorité, de l'absence d'ambition et de cette paralysie indéfinissable, morale et physique à la fois, qui écarte de vous les joies du succès et même de l'amour.

Développez en vous l'autorité, l'assurance, l'audace, l'éloquence, la puissance de travail et de persuasion, l'influence personnelle, la faculté de réussir dans la vie, de se faire des amis et d'être heureux par une méthode simple et agréable, véritable « gymnastique » de l'esprit et des nerfs.

Contre 3 timbres, le C. E. P. (Serv. K 90), 29, avenue Saint-Laurent, à NICE, vous enverra gratuitement sous pli fermé sans marque extérieure, sa documentation complète et son livre passionnant « PSYCHOLOGIE DE L'AUDACE ET DE LA REUSSITE » : Ecrivez avant qu'il ne soit épuisé.

des AMIES et des AMIS

de tous pays, de toutes régions de France attendent le plaisir de vous connaître : amitié, sorties, soirées, voyages, mariage, échanges, vacances, week-end, camping, collections, etc. Docum. gratuite et dis. à

OMNIA CORRESPONDANCE CLUB

Service 70, B. P. 12 - NOYON (Oise)

Un « condensé » scientifique
dans un langage clair et facile :

L'ORIGINE DU MONDE

Le tour des théories de l'Antiquité à nos jours, en quatre-vingts pages.

par Fernand LOT

- I. — LES MYTHES DES PEUPLES PRIMITIFS.
- II. — LES COSMOGONIES BABYLONIENNES ET EGYPTIENNES.
- III. — LA GENESE.
- IV. — VISIONS HINDOUES.
- V. — LA GENESE PERSANE.
- VI. — CONCEPTIONS GRECQUES.
- VII. — LES TEMPS MODERNES. DESCARTES, SWEDENBORG.
- VIII. — BUFFON, KANT.
- IX. — LE SYSTEME DU MONDE SELON LAPLACE.
- X. — LES THEORIES DE JEANS.
- XI. — LA THEORIE DE WEIZSACKER.
- XII. — LES PLANETES JUMELLES DE DAUVILLIER.
- XIII. — L'ATOME PRIMITIF DE GEORGES LEMAITRE.

PRIX : 1 F

Ajoutez 0,25 F pour frais d'expédition et adressez commande à la Société Parisienne d'Édition, 43, rue de Dunkerque, Paris X^e, par versement à notre compte chèque postal Paris 259-10, en utilisant la partie « correspondance » de la formule du chèque. Aucun envoi contre remboursement. (Les timbres et chèques bancaires ne sont pas acceptés). Ou demandez-le à votre libraire, qui vous le procurera.
(Exclusivité Hachette.)

LA LIGUE MARITIME ET D'OUTRE-MER

Association reconnue d'utilité publique, procure, pour une faible cotisation, à ses adhérents, jeunes et adultes, de multiples avantages, dont le service régulier de ses superbes revues : « MER OUTRE-MER » et « MER OUTRE-MER DES JEUNES » (articles sur la vie maritime, nautique et sur les territoires d'outre-mer; concours pour les jeunes, nouvelles, etc.).

Pendant les vacances, de nombreux ligueurs scolaires sont embarqués. Ils s'initient à la vie de marin et s'évadent vers des horizons nouveaux.

Les ligueurs adultes peuvent profiter de croisières et voyages très divers, à prix très avantageux.

La L. M. O. est ouverte à tous !

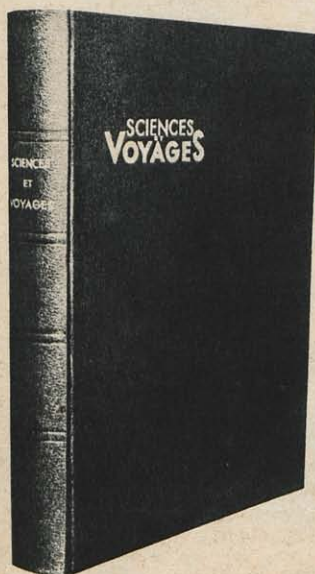
C'est la grande porte du Large!...

Vous qui êtes curieux des pays lointains,
adhérez à la Ligue Maritime et d'Outre-Mer !

Renseignez-vous en écrivant au siège :

41, rue de la Bienfaisance, PARIS (8^e) — Tél. : LABorde 05-13
(Communiqué.)

Vient de Paraître :



L'ALBUM RELIE SCIENCES ET VOYAGES 1963

Les douze numéros 1962 de « SCIENCES ET VOYAGES » réunis en un volume — format 24 x 31 cm — luxueusement relié en péga vert avec titre en dorure sur la couverture et sur le dos.

L'EXEMPLAIRE : 16 F

Envoi franco contre la somme de 17 F adressée à « Sciences et Voyages »,
43, rue de Dunkerque, Paris X^e - C.C.P. 259-10

Nous pouvons encore fournir l'album relié « SCIENCES ET VOYAGES » 1962 au prix de 15,50 F l'exemplaire.
Envoi franco contre 16,50 F. - Aucun envoi contre remboursement.

Sur le Caroni, on appareille vers
les mines de diamants.

SCIENCES
ET
VOYAGES

LA

VIE DES HOMMES

JUIN 1964

N° 222

